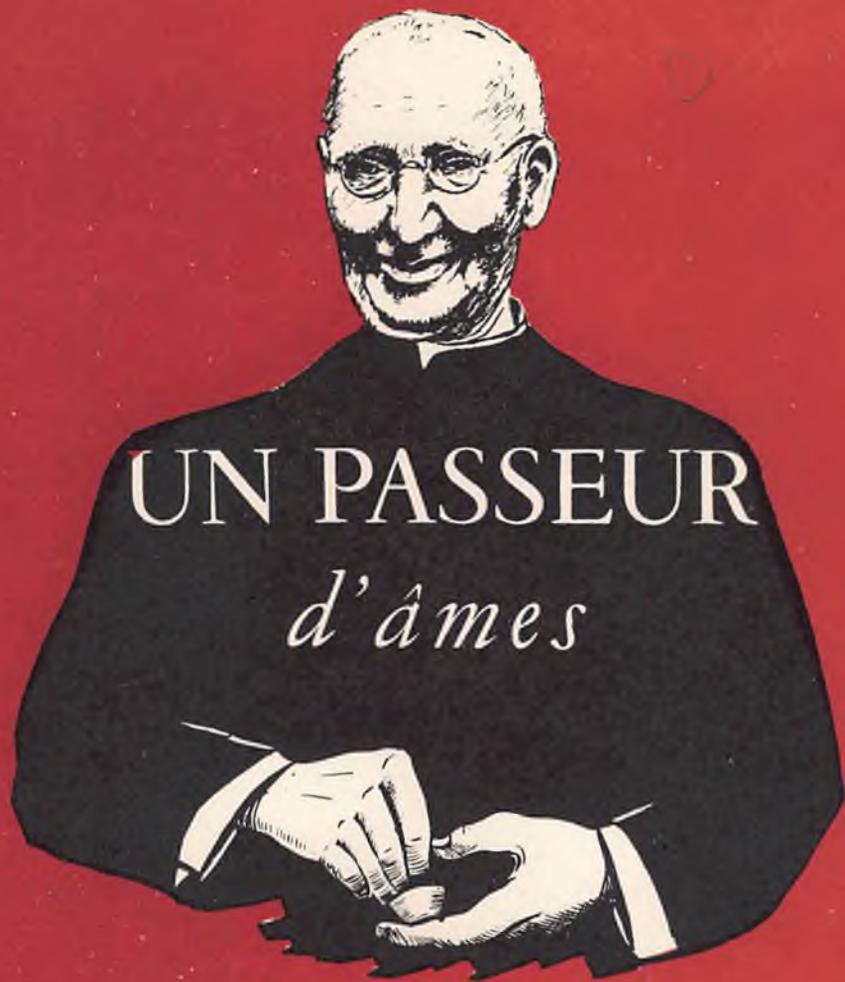


A. AUFRAY



UN PASSEUR
d'âmes

VITTE
éditeur

UN PASSEUR
D'AMES

A. AUFRAY

UN PASSEUR
d'âmes

Emmanuel VITTE

éditeur

PARIS, 10, rue Jean-Bart 6^e - 3, place Bellecour, LYON

CUM PERMISSU SUPERIORUM :

A. LE BOULCH,

Provincialis,

Censor delegatus,

Parisiis, die 24 Octobris 1953.

IMPRIMATUR :

Lugduni, 9^a novembris 1953.

Em. BECHETOILLE, *v. g.*

PRÉFACE

Cet humble volume a un double dessein. Il fut écrit d'abord pour souligner le mérite, toujours actuel, de cette création de l'apostolat parmi les jeunes, le Patronage, en montrant quels fruits de vie chrétienne il moissonne, pour peu qu'il soit mené par une âme d'apôtre, initiée aux meilleures techniques.

Cette œuvre, nous le savons, a traversé, voilà un quart de siècle, une crise assez sérieuse. En ce temps-là, d'autres mouvements, inspirés du Ciel eux aussi, se fondaient un peu partout. Leur dynamisme, incontestable et conquérant, attirait d'autant mieux la jeunesse qu'il semblait trancher sur une certaine atonie de leur aîné. Celui-ci avait peut-être eu le tort en effet de fermer la porte sur lui, de faire, sans y prendre garde, de l'isolationisme ou du « sur place », de s'endormir en somme sur quelques formules un peu vieilles, tandis que l'Action Catholique s'éveillant appelait sous ses drapeaux toutes les activités disponibles.

Mais le mal dura peu. La concurrence ne joue pas seulement sur le terrain commercial. Aiguillonné par l'allant, la marche ascendante et les résultats tangibles de toutes ces initiatives qui s'inspiraient de l'idée de conquête, le Patronage se reprit très vite, et s'aligna en dynamisme — son dynamisme à lui — sur ses fraternels rivaux. Il le fit si bien même qu'il y a à peine un an l'Archevêque

de Paris, S. E. le Cardinal Feltin, dans une réunion de ses prêtres, déclarait sa haute estime pour cette forme d'apostolat, qu'il recommandait chaudement à leur zèle. Tout dernièrement, à Lausanne, où nous rencontrions le Cardinal Liénart, Évêque de Lille, il nous disait que ses patronages du Nord comptaient parmi les meilleurs bataillons de sa belle Armée Catholique.

*

* *

A cette volte-face le héros de ce livre ne fut pas étranger : tant s'en faut ! C'est le second dessein de ce livre : montrer qu'il y a cinquante ans — un demi-siècle, n'est-ce pas —, un homme, un prêtre, un religieux, mis à la tête d'un patronage, dans un des quartiers les plus rouges de Paris. Ménilmontant, pressentit ce changement nécessaire d'attitude et l'adopta.

Parce qu'il comprit le rôle considérable que le patronage allait jouer dans la reconstruction chrétienne de la cité, il subit toutes les avanies, endura quatre expulsions, mais ne lâcha pas, défendant pied à pied ce secteur d'avenir.

Parce qu'il voulait asseoir solidement ce bastion de résistance, il sillonna, pendant trente ans, les routes de France, de Belgique, de Suisse et d'Afrique du Nord, sébille en mains, pour recueillir les dizaines de millions nécessaires à son projet, sans abandonner pour cela la conduite de ses troupes. Fatigues parallèles, terriblement épuisantes !

Parce qu'il fallait se tenir à l'avant-garde dans cette marche de l'Action Catholique, il fut des premiers à fonder la Colonie de Vacances, à emboîter le pas aux jeunes mouvements liturgiques et sportifs, à lancer ses grands à la découverte de la Chrétienté, un peu partout, même sur deux continents.

Parce qu'il voulait faire de son patronage un centre de rayonnement chrétien et tourner le dos à l'isolatonnisme, il monta tout premier dans Paris, une Passion qui, carême après carême, fait accourir des milliers de spectateurs, pas toujours croyants.

Parce qu'il avait conscience que la pierre de touche de cette œuvre est la persévérance des Grands, l'étape 14-17 ans à franchir sans désertion, il centrait toutes ses industries sur cette crise de jeunesse. A 18 ans, il tenait ses gars. Mais que c'était dur d'y arriver ! Que de fois pourtant il réussit ! Le secret ? « C'est drôle, lui disait un visiteur, après la messe d'un dimanche, chez vous les grands sont plus nombreux à la Table Sainte que les moyens ! » Le fleuve de feu était traversé grâce à l'Eucharistie.

Il projetait, en ses dernières années, d'accoler une frêle école professionnelle à son « patro », quand, usé par toutes ces activités et les privations de la guerre, il dut se retirer du combat.

Les patriarches des temps bibliques se redressaient, en passant à côté du champ qu'avaient fécondé leurs sueurs. Montrant les épis lourds et massés s'étendant à perte de vue, ils s'écriaient avec joie et fierté : « Odor agri pleni » (le parfum du champ plein). De même, cet apôtre, le Père Dhuit, le prêtre le plus populaire dans Ménilmontant, entre 1920 et 1946, put respirer abondamment, avant de s'éteindre, ce parfum des moissons mûres, et constater que cette Œuvre, conduite pendant quarante-cinq ans, selon la technique de son père en Dieu, saint Jean Bosco, avait magnifiquement rendu.

A l'heure présente, nous le savons, tous les directeurs de « Patros » sont capables d'en faire autant — la course aux millions et le jeu de la Passion exceptés peut-être — mais alors ? Il y a cinquante, quarante, trente ans ? où tout était à lancer, où toutes ces créations modernes — colonies de vacances, groupes sportifs, piété active, voyages à l'étranger, jeu de la Passion, pèlerinages lointains, et le reste — triomphantes aujourd'hui, étaient à peine balbutiantes ?

C'est ce mérite de précurseur que nous avons tenu d'abord à souligner, mais aussi la multiplicité des activités de ce chef et la solidité de ses méthodes.



Cette grande figure de passionné de la jeunesse que nous avons cru ne pouvoir laisser dans l'ombre, nous l'offrons, d'un cœur fraternel, au zèle de ces apôtres qui, comme nous l'écrivait récemment un grand religieux, reviennent avec foi et appétit, à la suite d'une longue période de désaffection, à cette école de formation de la jeunesse, si riche d'espérance : le PATRONAGE.

A. AUFFRAY,

Pensionnat Sévigné,

MARSEILLE

24 août 1953.

CHAPITRE PREMIER

AUBE D'APOSTOLAT

Il y avait une fois, poussant à l'ombre des tours de la reine de nos cathédrales, celle de Chartres, un petit garçon, cadet d'une nombreuse famille (1), dont la piété, la foi et la pureté avaient ravi le cœur du vicaire chargé spécialement de la jeunesse. Ce vicaire, jeune, très élancé de taille, solide comme un vrai Carnute, venait d'être nommé, deux ans plus tôt, à la Cathédrale. Il portait une âme de feu, que trahissaient une parole éloquentes et un art unique de confesser les enfants, et il ne vivait que pour ses jeunes. Dès qu'il rencontra cet enfant, il en fut de lui, comme du Seigneur face au jeune homme riche de l'Évangile : il l'aima. Et il l'adopta comme enfant de chœur à la grande joie du garçon. Probablement, dès alors, l'abbé songeait que ce petit pourrait bien un jour marcher sur ses traces et devenir non seulement un de ses successeurs dans le sacerdoce, mais aussi dans l'apostolat de la jeunesse.

Malheureusement cette prédilection du vicaire pour la jeunesse faillit, à peu de temps de cette rencontre, lui jouer un vilain tour. Un ami lui avait prêté une courte biographie du plus grand des

(1) Ils étaient cinq frères et sœurs. L'un de ses frères fut vicaire général de Chartres et deux sœurs religieuses de Saint-Paul-de-Chartres.

éducateurs catholiques modernes, Don Bosco, encore vivant. Le livre l'avait emballé, tellement que, sur l'heure, il avait conçu la pensée d'entrer dans les rangs des fils du Saint. En soldat discipliné, il en demanda la permission à son évêque, qui ajourna longuement sa réponse, très longuement, trop longuement pour le bouillant abbé dont le désir impérieux perdit patience ; et un beau matin, sans crier gare, il prit son chapeau, son bréviaire et un billet de troisième classe pour Turin, quartier général du grand Apôtre.

Grave manquement disciplinaire, qui ne surprit aucun de ceux qui connaissaient la violence généreuse de cette nature. Heureusement, Don Bosco, connu déjà du monde entier, se fit l'avocat immédiat et persuasif du jeune soldat indocile. et l'absolution fut obtenue ! Le Saint avait certainement pressenti, dès le premier contact avec ce jeune prêtre, les services éminents qu'il rendrait à sa jeune congrégation fixée en France depuis sept ans seulement. De fait, à peine son noviciat terminé, l'abbé Bellamy — c'était le nom de cet innocent coupable — fut chargé de recueillir à Paris un grand patronage, fondé à Ménilmontant par trois jeunes hommes des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, dont deux au moins ont laissé grande trace dans l'histoire catholique de la capitale : M. Fliche, président général des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et le chanoine Pisani, le célèbre historien des Paroisses parisiennes pendant la Révolution. Au passage de Don Bosco à Paris, en 1883, l'abbé d'Hulst, intime de l'abbé Pisani, avait supplié Don Bosco de relever, avec ses religieux, ce trio de jeunes chrétiens débordés par la tâche. Et le Saint avait accepté d'enthousiasme : il désirait tellement fixer une de ses tentes dans la plus grande capitale catholique du monde !

A peine installé, l'abbé Bellamy, devenu le Père Bellamy, songea à sa petite brebis chartraine, son enfant de cœur des années précédentes : il demanda à sa mère de le lui confier pour ses études latines. La maman consentit, et voilà comment un

matin de l'été finissant de 1884, le jeune Julien Dhuit, notre héros, débarquait, tout gauche encore, de sa province, dans ce Paris qu'il devait évangéliser pendant quarante-cinq ans.

Malheureusement, la vie d'un grand patronage parisien absorbait tellement le nouveau directeur qu'il comprit vite l'impossibilité de mener de front sa grande tâche et ce petit cours de latin. Il aiguilla alors son disciple sur une maison pleinement organisée pour les humanités, l'*Oratoire Saint-Léon* de Marseille, la troisième fondation de Don Bosco sur les rivages méditerranéens.

Il devait retrouver le petit Julien quatre ans plus tard, quand la confiance de Don Bosco le mit, dans la banlieue de Marseille, à la tête du noviciat salésien.

Si jamais maître laissa une empreinte ineffaçable sur l'âme d'un élève, ce fut bien le Père Bellamy sur l'âme du jeune abbé Dhuit. Il la forma à son image et ressemblance. Le disciple décalqua le professeur, vertus et verrues. Qui a connu l'un l'a retrouvé dans l'autre, tel quel ; les coups de tête exceptés, et encore ! Comme nous le verrons.

Ce jeune religieux, dont nous esquissons les lignes principales de la vie, nous n'allons pas le suivre à la trace, année par année : ce serait fastidieux. Mieux vaut le prendre à l'heure où, au lendemain de son sacerdoce — 1897 — il se voit improvisé professeur de 3^e latine et conseiller des études, dans cette même maison de Marseille, aux pieds de Notre-Dame de la Garde, rappelant à son cœur cette autre Madone à l'ombre de laquelle il avait vu le jour et grandi, la plus vieille des Gaules, Notre-Dame de Sous-Terre à Chartres.

* *

Sur son labeur au milieu des garçons, plus spécialement au milieu des élèves des cours de latin, les témoignages des survivants, actuellement sexagénaires pour le moins, sont unanimes.

Une phrase les résume : « Un animateur, un entraîneur de ce calibre, nous l'avons rarement rencontré dans la vie ».

Et sur tous les terrains, celui de l'esprit comme celui du cœur. Responsable de la bonne marche des classes, il avait adopté, par goût, l'arme de l'émulation. Un salésien n'est pas un janséniste : c'est tout le contraire. Les Petites Écoles de Port-Royal bannissaient l'émulation sous prétexte qu'elle favorisait l'orgueil. Lui s'en servait comme d'un aiguillon, d'élève à élève, de classe à classe pour hisser ses étudiants au-dessus d'eux-mêmes.

Et il exigeait un travail intense ; leçons impeccables et devoirs figiolés ; et, par-dessus le marché, plusieurs fois dans la semaine, cent vers de Virgile ou d'Ovide à traduire *aperto libro*.

Effrayé de l'érudition de certaines grammaires ne faisant grâce d'aucune exception, il en avait composé une, à l'aide de trois ou quatre textes, réduite à ses éléments essentiels et facilitant la compréhension aussi bien de la morphologie que de la syntaxe. « Le reste, nous l'apprendrons en cours de traduction, disait-il. Et puis il y a le thème ». Moins révolutionnaire en cela que Don Bosco, avec ses premiers étudiants en latin, qu'il mettait, dès le premier jour, en contact avec l'*Epitome Historiæ Sacræ*. Il avait compris que, pour ne pas perdre de temps, la grammaire devait être une herborisation, les élèves cueillant les règles au cours de leurs traductions ou de leurs thèmes.

De plus, n'ignorant pas que la meilleure façon d'apprendre est souvent d'enseigner, il envoyait ses « têtes de classe » de 3^e donner aux petits débutants de 6^e des répétitions de français et de latin.

Cœur de père, il avait une compassion instinctive pour tous les nouveaux, spécialement pour deux catégories d'entre eux, les sujets qu'il sentait légèrement équivoques, sinon dangereux, un peu « par-dessous », et les isolés, les timides, les mal bâtis, les laissés pour compte, qui traînent mélancoliques dans les coins de cour ou qui pleurent en pensant à leur mère. A tous il constituait dès leur arrivée, dans la personne des anciens, un

ange gardien, chargé de les rapprocher et de s'en faire aimer pour les préserver de tout mal.

Éducateur avisé, sentant très bien qu'une longue étude, le soir, de deux heures et demie, était chose excessive, on le voyait paraître vers sept heures avec un récit, une anecdote, un exemple, un commentaire de l'événement du jour, qui détendait les esprits et achevait la journée sur une belle note familiale.

Au mois de mai il faisait « marcher » ses grands, qu'il poussait à édifier, à leur tour, leurs camarades plus jeunes, en fin d'étude, avec une exhortation naïve sur la Très Sainte Vierge.

Ces mêmes grands, il les lançait en pleine Action Catholique — dont le nom était inconnu alors — chaque jeudi, au *Patronage de l'Oriol* qu'il avait presque fondé. Ils étaient ses bras droits, ses lieutenants, ses moniteurs de gymnastique, ses animateurs de jeux, ses aînés chargés d'assurer l'entrain, l'ordre, la prière et la discipline parmi ce petit peuple si remuant des fils de Marius.

On sait que Sœur Rosalie, dans les quartiers populaires de Paris, sauvegardait la vertu des étudiants de la grande capitale en les appliquant à quelque œuvre de zèle au service de la jeunesse. Le Père Dhuit l'imitait. Que de puretés il aura protégées en faisant de ses grands les protecteurs de la faiblesse des petits !

Car ce travailleur acharné menait de front la marche des études de tous ses élèves, à l'Oratoire Saint Léon, et ce patronage de la périphérie marseillaise. C'est là qu'il se fit la main. Plus tard, nous le verrons à Paris recueillant un patronage quelque peu poitrinaire et le poussant, en peu d'années, à l'aide de cette méthode d'initiative et de mobilisation de toutes les bonnes volontés, à un point de fécondité étonnant. A l'Oriol, il a travaillé petitement, à Paris grandement. Mais, déjà, dans cette banlieue marseillaise, il avait non seulement donné le branle à tous les organes principaux d'un Patro, mais commencé de rayonner puissamment sur les familles, comme doit le faire tout Patronage qui entend pleinement son rôle.

* * *

Et tout cela en cinq petites années, pas plus ! Tout cela, c'est-à-dire six classes d'étudiants, et un Patro à la clientèle toujours croissante.

Une question se pose alors ? Où avait-il appris la technique de ce double métier ?

Mais dans son cœur d'abord. Cœur d'apôtre ne battant que pour ses enfants. Un cœur qu'anime la flamme de l'amour a tôt fait d'éveiller l'esprit et l'imagination, qui, à leur tour, découvrent mille industries pour alimenter le zèle, plus curieuses les unes que les autres.

Mais à côté de ce fond personnel, il y eut, chez ce jeune religieux, la lumière venue d'ailleurs. De deux sources : de son bienfaiteur, père et maître des novices, d'abord, le Père Bellamy. Au cours de son année de noviciat il s'était non seulement pénétré de la spiritualité et de la pédagogie de fondateur de l'Ordre, mais il les avait vues en action sous ses yeux. A quelque minute de la journée qu'il observât ce jeune prêtre, il constatait qu'il ne s'appartenait pas, mais que, dévoré d'un feu intérieur, il était à toute âme qui, proche ou lointaine, avait besoin de son secours. L'idéal de vie que cet adolescent avait rêvé, il le voyait sur son chemin, à sa portée, tous les jours. Bienfait sans égal ! Exemple lumineux qui enchantèrent son cœur et le modelaient ! Le portrait de l'homme « donné, engagé, à fond, mangé, » comme dira plus tard le Père Chevrier, il avait devant lui, le poussant à l'imitation directe.

Et, grâce nouvelle, ses Supérieurs, demain, au sortir du noviciat, répéteront, dans un nouveau langage, la même leçon !

Vraiment il avait eu toutes les chances, ce jeune religieux ! Trois surtout, dans le commerce de trois grands religieux, les Pères Albéra, Bologne et Grosso.

Le Père Albéra qui devait être à la tête de la Congrégation Salésienne, le second successeur de Don Bosco, avait fait partie,

en 1862, des vingt-deux premiers Salésiens qui s'étaient donnés à jamais au Fondateur.

Il avait même été le préféré du Saint. *Paolino mio*, mon petit Paul, comme disait le grand vieillard en l'appelant fréquemment près de lui à Turin, au cours de sa paralysie croissante. Cette prédilection, il la méritait par la pureté de sa vie, la ferveur de sa prière, la richesse de sa doctrine, puisant de préférence, il l'avouait, dans nos auteurs mystiques du XVII^e siècle. Et quel physique attachant que le sien ! D'une finesse de traits, d'un charme de sourire, d'une tendresse de regard, et d'une douceur de propos unique ! On ne pouvait le voir sans s'attacher à lui. A Marseille, comme à Gênes, où il avait déjà fondé un collège salésien, il conquérait tout le monde, amis, bienfaiteurs, autorités, élèves. En plus, une politesse exquise, dont il attribuait d'ailleurs la pleine acquisition à son séjour en France.

Face à cette sympathique figure, la rondeur, la bonhomie paternelle, la simplicité d'allure du Père Bologne faisaient contraste. Jadis, à Turin, il avait été Économe de la première fondation de Don Bosco, qui, sur place, l'avait jugé et trouvé tout désigné pour sympathiser avec le tempérament ouvert, gai, serviable, « nature » du Marseillais. Et il y avait pleinement réussi.

Entre ces deux hommes, une haute figure d'artiste, le Père Grosso, musicien de grande classe. Ce n'était pas précisément un instrumentiste, ni un compositeur, mais un formateur de voix sans égal. Tout comme Monseigneur Maillet avec la Manécanterie. A cette époque la diffusion du vrai plain-chant débutait à peine ; Solesmes sortait de ses presses ses premières pièces, et cherchait des disciples pour fonder, aux quatre coins du pays, des groupes fervents d'imitateurs. Il en trouva à Dijon, à Saint-Bénigne avec les trois frères *Moissenet* ; à Langres, avec le chanoine *Couturier* ; à Versailles au petit Séminaire avec le chanoine *Poivet* ; à Marseille avec le Père Grosso, qui fit de la maîtrise de la Paroisse Saint-Joseph, un des grands centres de musique religieuse de France. Pour le Midi, le premier. On venait

de partout entendre ces neumes grégoriens et ces polyphonies, interprétés à la perfection par un chœur d'au moins quatre-vingts voix, enfants et hommes mêlés, obéissant à la baguette à ce terrible chef, qui ne tolérait pas le moindre raté !

Cette exigence, il la portait aussi dans la direction de sa Maison. On s'en apercevait le samedi, quand il venait lire les notes de la semaine aux élèves. Rien que le son de sa voix suffisait pour galvaniser les bons élèves, et glacer les mauvais. Et pourtant qui le connaissait d'un peu près savait quels trésors de tendresse, quelle ferveur d'art pour tout genre de beauté, cachait cet air de gendarme nécessaire, mais de bon gendarme, qui n'était jamais sans pitié.

Ce fut au contact de ce trio remarquable que le jeune prêtre se forma. Près de ces religieux qui, pendant des années, le premier surtout, s'étaient lentement imprégnés à l'école du plus étonnant des éducateurs, Don Bosco, de sa façon unique de mener la jeunesse, il apprit l'âme même de cet apostolat le plus redoutable de tous. Ce ne fut pas dans les livres, mais dans le commerce de ceux qui avaient vu, touché, admiré ce maître sans égal, qu'il devint à son tour un manieur de jeunes remarquable.

*

* *

Et cet art, il le posséda au point qu'un jour, mis au pied du mur par le Cardinal Dubois, archevêque de Paris, pour le lui préciser en une formule-slogan, il la trouva sur l'heure, comme nous le verrons au chapitre IX.

Il avouait lui-même que le Ciel, en le mettant à l'école de la tradition, de la vie, l'avait gâté, surtout qu'il couronna cet inappréciable bienfait en amenant sur sa route, à un détour de son adolescence, le Saint qui allait l'appeler au nombre de ses fils.

En 1886, Don Bosco, usé, cassé par les ans et les infirmités, sentant déjà monter dans ses moelles la lente paralysie, traversait

le grand port méditerranéen, pour en atteindre un autre, Barcelone. Il n'en pouvait plus ; mais une force mystérieuse l'attirait en Espagne : il se laissait traîner au prix de quelles souffrances, on ne pouvait le soupçonner. Marseille avait été sa deuxième étape depuis Turin, Marseille où il comptait tant d'amis : les Jacques, les Noilly-Prat, les Olive, les Bergasse, les Guiol. A sa maison, où il logeait, il confessa, les grands surtout : Julien Dhuit en profita. Parmi les brefs conseils qu'il reçut après son aveu, il retint surtout cette double consigne : « Communie tous les jours ; aime la Sainte Vierge et fais-la aimer ».

Il y demeura fidèle toute sa vie.

Cependant, plus que ce mot d'ordre, il avait gardé, de ce contact de quelques minutes, le souvenir ineffable d'un vieillard épuisé, presque aveugle, traînant péniblement sa marche, mais ne semblant s'appartenir d'aucune façon, se livrant à tous ceux qui l'accaparaient, dans un sourire perpétuel. Heureux l'homme, dont la vie, à son aube, a trouvé sur son chemin pareil modèle ! Il a, pour le voyage, une lumière qui éclairera ses démarches et le protégera de tous les découragements.

CHAPITRE II

VENDU A L'ENCAN

Cinq ans, c'est quelque chose pour acquérir une technique, surtout si l'ouvrier s'applique avec tout son cœur à la tâche, s'il sait aussi tirer parti de ses gaffes. Saint Jean Bosco conseillait à ses fils de tenir à jour le cahier des insuccès, des fautes commises, à relire de temps à autre, pour ne plus y retomber. Le Père Dhuit ne le tenait pas, mais sa mémoire était tenace, et cette fameuse école des gaffes il ne manquait pas de s'y asseoir quelquefois, de la fréquenter, en artisan désireux de posséder la plénitude de son art. Aussi, lorsqu'en 1900 le tandem Bologne-Grosso, provincial et directeur de l'œuvre salésienne de Marseille, se vit transférer à Paris au lendemain de la mort du Père Ronchail, premier provincial du groupe salésien du nord de la France, une de ses premières décisions fut d'appeler à ses côtés le directeur du Patronage de l'Oriol. Pour deux raisons. Parce que d'abord Paris c'est Paris et demande, en raison de son rayonnement, à être servi vite et bien ; puis parce que le Patronage Saint-Pierre de Ménilmontant — que désormais nous appellerons le P. S.-P. — souffrait d'un sérieux mal organique. Mortel ? Non, mais grave tout de même, le mal de tous les Patronages accrochés à une œuvre plus vaste, qui, fatalement, accapare, en dehors des jeudis et des dimanches, un personnel qui ne devrait jamais être distrait

de son travail si complexe et si accablant. Pour tourner bien rond, un Patronage doit avoir ses cadres fixes, immuables, rarement employés à côté. Saint Jean Bosco, ce maître par excellence, l'avait bien compris. Ses multiples créations débutèrent par un Patronage, auquel, très tôt, vinrent s'adjoindre un internat pour étudiants et des ateliers professionnels ; mais jamais il ne consentit à retirer, même momentanément, de ses occupations, le personnel de ce premier Patronage, qui menait sa vie totalement à part, quoique sous son contrôle, avec sa cour à lui, ses salles à lui, ses jeux à lui. Seuls, la chapelle et le théâtre, par nécessité, demeuraient en commun, à des heures diverses cependant. Et maintenant, à Turin, il a chapelle et théâtre bien à lui, rien qu'à lui. A Paris-Ménilmontant les dures nécessités d'un apostolat à ses débuts ainsi que la pauvreté de personnel avaient contraint les directeurs successifs à exploiter à fond leurs sujets. Ils étaient, selon les besoins, au four et au moulin. Songez qu'en quatorze ans ce Patronage connut six directeurs : les Pères *Bénard*, *Rénat*, *Cagnacq*, *Fèvre*, *Le Bigot*, *Beissière*. D'eux d'entre eux succombèrent à la tâche, frappés de phtisie galopante, c'est-à-dire de phtisie inaperçue, ou mal diagnostiquée, traînée sourdement pendant des mois, peu ou pas soignée, et liquidant finalement son homme en une crise aussi brutale que rapide.

C'est dire que le Père Dhuit trouvait l'œuvre légèrement anémique. Du nombre, oui : trois cents titis parisiens aussi vifs que tapageurs, mais des sections ronronnantes. Fallait-il s'en étonner ? Songez que le Père Beissière, qui s'occupait d'elles, cumulait à un point fou. Jeune prêtre de la veille, il avait, en plus de sa messe à dire et de son bréviaire à réciter, tout l'économat de l'internat sur le dos, une maison de 250 élèves, étudiants et apprentis. Il avait beau faire des journées de douze et quatorze heures, il n'y arrivait pas. Il était temps qu'on le déchargeât au moins du patronage. Les vingt-huit ans du Père Dhuit le firent avec allégresse.

Cependant la première impression qu'il donna à ses nouvelles brebis ne fut pas en sa faveur. Un de ses petits patronnés, qui vit toujours, conte volontiers que, montrant du doigt à un copain ce grand diable d'abbé, dont l'air adjudant, hérité du Père Belamy, ne provoquait pas la confiance : « Tu vois ce curé : il paraît que c'est notre nouveau directeur. Que veux-tu parier qu'il ne restera pas longtemps ? Pas fait pour nous, celui-là ! » Il devait rester quarante-cinq ans, parce que, très rapidement, il avait compris le type parisien et, tout en gardant son ton de commandement, avait su gagner le cœur de l'être le plus sensible de la terre : Gavroche de Paris.

* *
* *

Ce Patronage, dont il saisissait les leviers de commande, comptait déjà vingt-deux ans d'une très belle histoire, qui vaut la peine d'être esquissée.

Elle remontait au lendemain, ou plutôt au surlendemain de la Commune. Albert de Mun a raconté dans un livre célèbre (1) sa conversion au catholicisme social. Elle datait de la minute tragique où, devant commander un peloton d'exécution, lors de l'implacable répression de cette Commune, il entendit l'un de ces hommes qu'on allait abattre, hurler : « Les assassins, ce n'est pas nous, mais vous ! » entendant signifier par ce cri suprême que l'oppression, la mort, ne venaient pas de leurs armes communistes, mais d'un ordre social, qui, méconnaissant la grandeur de l'homme, le traitait en machine ou en esclave. Alors Spartacus, excédé, explosait et se vengeait cruellement d'une société l'exploitant à outrance, et oubliant qu'il avait une âme.

A l'appel de celui qui devait devenir le plus grand orateur catholique de la fin du XIX^e siècle, toute une pléiade de jeunes

(1) « *Ma vocation sociale* ».

hommes se leva alors, décidée à porter l'Évangile, l'Évangile intégral, à ces malheureux ; décidée surtout à préparer dans la jeunesse prolétaire une société meilleure, que n'enrôleraient plus les mauvais bergers. Déjà au nord de la prison de la Roquette, où la Commune venait de fusiller l'archevêque de Paris et quelques autres soutanes, s'était fondé le *Patronage Sainte-Anne*, dont le directeur, le saint abbé Planchat, avait été, lui aussi, fusillé comme otage ; déjà aussi, l'on avait ouvert le *Patronage Sainte-Mélanie*, au quartier de la Glacière ; *Nazareth*, tout proche de Notre-Dame-des-Champs et de la gare Montparnasse, devait déjà exister, avec son légendaire abbé Hello : il manquait, à deux pas du *Mur des Fédérés*, où la répression avait acculé et abattu, dans le plus aristocratique des cimetières, le Père-Lachaise, les derniers communards, une œuvre similaire qui recueillerait une jeunesse populaire, totalement abandonnée, proie fatale de la révolution.

Ce furent trois beaux chrétiens qui se chargèrent de mettre sur pied l'affaire : ils s'appelaient *Pisani*, *Fliche*, *Lecomte*. Le premier était diacre ; le second en 4^e année de Droit ; le troisième se préparait à la Cour des Comptes : il fut le monteur financier de l'entreprise, dénichant le terrain, l'achetant des deniers de ses amis et de quelques autres, l'adaptant. La Providence l'aida magnifiquement, en lui faisant découvrir, bordés par trois rues — la rue Boyer, la rue de Retrait et la rue Laurence-Savart — deux immeubles à louer, entourés de plusieurs hectares de terrains vagues, où l'on pourrait tailler une, deux et même trois cours très vastes. Pas sans effort cependant, car ils étaient coupés de ravines, bosselés à plaisir, sentant le voisinage des *fortifs*, et couverts de toute la flore des talus de chemin de fer. Mais rapidement tout fut expurgé, nivelé, ensablé et transformé en lieux d'ébats sans rivaux. Le premier jour au matin il y eut cinq patronnés, à midi, ils étaient quinze, attirés par les cris des jeux ; et le soir une trentaine. L'Œuvre était née et bien viable. L'affection avait fait naître la confiance. La poignée de mains de ces

gosses, au départ, et leur promesse de revenir, le dimanche suivant, « avec tous les copains » l'indiquaient clairement.

Et le P. S.-P. prospéra, s'amplifia, se consolida. Tous les services qui se greffent normalement sur cette œuvre se créèrent : bibliothèque, bureau de placement, caisse d'épargne, cours du soir, voire école primaire, ouverte six mois après avec cinq élèves, et comptant déjà trois classes à la rentrée d'octobre.

Pour une réussite, c'était une réussite. Elle ne se confirma pas sans quelques à-coups, sans quelques crises de croissance. Le P. S.-P. venait justement d'en franchir une, quand Paris vit arriver d'au delà des Alpes un pauvre prêtre, un vieillard usé de fatigue, si las qu'il devait, pour marcher, s'appuyer constamment au bras d'un ami ; et, de suite, par on ne sait quel enchantement, la grande capitale fut conquise. Les dames du monde couraient sur ses traces, les misères physiques et morales l'assiégeaient, la société indifférente elle-même se pressait autour de lui ; les journaux de tous les partis lui consacraient des articles élogieux ; partout où il parlait, même dans les chaires les plus illustres, on s'entassait pour écouter son méchant petit français. Qu'était donc ce vieillard que même le Paris frivole d'alors saluait du nom de saint ? C'était Don Bosco, un humble prêtre catholique, grand ami de la jeunesse populaire, qui, depuis plus de cinquante ans, ne vivait que pour la sauver de la misère, de l'ignorance et du vice. Avant de quitter la capitale, il avait manifesté le désir d'y fonder une œuvre toute imprégnée de son esprit et de ses méthodes. C'est avec lui que l'abbé Pisani traita le transfert de son Patronage qui, le 17 décembre 1884, passait aux mains des RR. PP. Salésiens, fils en religion du Saint.

Après quelques brefs, mais substantiels contacts avec la jeunesse du quartier — ce quartier de Maurice Chevalier, qui devait pendant deux ans, faire partie de l'Œuvre — ces religieux demeurèrent comme atterrés de sa misère morale, de son ignorance religieuse, et de la hideur de ses taudis. Aussi, presque sur l'heure, ouvrirent-ils, au-dessus du Patronage, autour d'une

cour supérieure, deux œuvres urgentes : des classes primaires, puis secondaires, et cinq ateliers professionnels. Mais qui allait solder la facture de ces hardiesses précipitées, de ces initiatives lancées avec un personnel des plus restreints ? Hélas, ce pauvre Patro !

Il en aurait terriblement pâti, si ses fondateurs, pendant leurs sept années de direction, n'avaient pas pris garde de se faire aider d'abord par quelques élèves des Hautes Écoles parisiennes (1), mais surtout par les grands de l'Œuvre promus au rang de collaborateurs (2). Ce furent eux que le Père Dhuit, en débarquant en 1900, trouva faisant évoluer les diverses troupes du P. S.-P.

Son premier soin fut de les renforcer, de les augmenter, de les rajeunir. Que de fois, jadis, il avait entendu le Père Bellamy répéter : « Quand je reçois un petit élève, je pense de suite : « Voilà mon bataillon d'anciens qui se renforce », entendant par là qu'un jour il compterait non seulement sur la persévérance du garçon, mais aussi sur sa collaboration. C'est en effet une tradition héritée de Don Bosco que, de préférence, les cadres montent de la troupe. Ils sont plus compétents et mieux agréés. Ils connaissent le milieu et le milieu les aime et leur obéit. A travers quarante-cinq ans de labeur la grande force du Père Dhuit sera là : ses Anciens, formés lentement par son esprit, pliés aux méthodes qu'il tenait de ses maîtres, les premiers disciples du Saint, et placés à la tête des principales sections. Si cette œuvre a pu traverser les pires malheurs, elle le doit d'abord à ces gars-là : ils

(1) Six noms de ceux-ci nous restent à la mémoire : M. *Raoul Jay*, futur professeur à la Faculté de Droit, M. *Balleydier*, futur professeur à la Faculté de Droit de Grenoble ; M. *Chobert*, secrétaire général de l'Institut Catholique ; M. *Patrik du Breuil*, M. *Virion*, élève de l'École des Beaux-Arts et M. *Babled*, étudiant en droit 3^e année. Ces deux derniers devaient se faire Salésiens.

(2) Au P. S.-P., cinq de ceux-ci ne sont jamais oubliés : *Keller*, *Lalanne*, *Mazoyer*, *Maitre* et *Ménier*.

ont maintenu. En faisant du Patro leur chose, ils l'ont, au moins trois fois, sauvé de la mort.

La seconde des armes que mania le jeune directeur fut l'instruction religieuse, la doctrine. Le laïcisme, en ces temps-là, n'avait pas encore trop étendu ses cruels ravages, mais déjà l'ignorance religieuse des masses populaires effarait. Il fallait donc courir au plus pressé. Parmi les grands dadas de l'aumônier, parmi ses slogans, il y eut toujours, en tête, celui-ci : *Pas de Caté, pas de Patro*. Que de choses on tolérait dans la place avec ces terribles gars du XX^e, mais jamais l'absence du Caté. La doctrine, la doctrine, la doctrine ! Et poussée très loin, jusqu'au certificat d'instruction religieuse obtenu devant la Commission nommée par l'Archevêché. Des chrétiens instruits de leur foi, prêts à la défendre, inclinés par cette doctrine même à la pratiquer : voilà à quoi visait le Père Dhuit. La loi était implacable. Pour passer à une section supérieure, le certificat élémentaire d'instruction religieuse était requis ; et, pour les hautes sections, on exigeait le certificat supérieur. Au poison de la neutralité absorbé à l'école laïque on opposait le contre-poison suffisant d'une science religieuse bien digérée et dûment contrôlée. Sur ce point le Père Dhuit était intraitable. Comme il avait raison !

N'allez pas croire cependant que cette question de la collaboration active des Anciens et ce problème de discipline doctrinale occupassent exclusivement la pensée du jeune chef. Il n'y avait pas un an qu'il était là qu'il avait mis sur pied une troupe d'athlètes, baptisés *Les Ménilmontagnards*, qu'un moniteur diplômé entraînait aux multiples sports déjà en honneur voilà cinquante ans. Mieux que cela : appuyant les efforts du D^r Michaux, fondateur de la *Fédération sportive des Patronages de France*, la *Fédé*, il y avait agrégé ses équipes, car il sentait que l'armée catholique devait s'affirmer sur tous les terrains. Elle ne le fut, hélas, que sur deux : celui-ci et celui des Colonies de Vacances, où elle précéda de beaucoup les autres organisations. Michaux le précurseur fut très contredit, quand il lança l'idée de la *Fédé*,

même dans le clergé. Qu'est-ce que la religion avait à faire avec le muscle, murmurait la bonne Église traditionnelle? Michaux tint bon, encouragé, soutenu par un jeune clergé qui savait voir loin. Si la Fédé est la première en date et en valeur des grandes organisations françaises de sport, elle le doit aux efforts combinés du Père Michaux, comme on l'appelait et des petits vicaires entreprenants de l'époque, poussés d'ailleurs, tous dans cette direction, par les célèbres abbés *Garnier, Naudet, Desgranges et Lemire*.

* * *

Trois ans après l'arrivée du Père Dhuit, le P. S.-P. semblait donc, sinon naviguer à pleines voiles, au moins gagner le large avec une mâture riche d'espérance. Hélas, l'Enfer veillait, qui allait déchaîner sur cette œuvre, et sur tant d'autres travaillant à pleine pâte populaire, une bourrasque sans égale.

Nous sommes en 1901, sombre époque pour la pensée chrétienne en France. En dépit des efforts du grand Pape Léon XIII, et des tentatives multipliées d'Albert de Mun, les catholiques ne sont jamais parvenus à s'organiser solidement, de façon à faire trembler l'adversaire. Aussi peut-on tout se permettre contre eux. Il faudra attendre 1905, et les fameuses *Journées des Inventaires* au lendemain de la Loi de Séparation de l'Église et de l'État, pour les réveiller enfin et les coaliser. Maintenant, c'est fait, ou à peu près. Mais alors ils combattaient en ordre dispersé, menés quelquefois à la bataille par des chefs et des journaux qui pensaient avant tout au triomphe de leur idée politique ; nullement ou peu à la misère populaire. Aussi les politiciens de gauche et d'extrême-gauche eurent-ils beau jeu de griser les masses, avec le fameux milliard des Congrégations. Depuis des années, elles l'avaient, paraît-il, amassé et il fallait le leur ravir en faveur des retraites ouvrières, à l'aide d'un bon petit article d'une loi qui, par ailleurs, allait démolir en partie l'œuvre de la Révolution française, la Loi sur les Associations.

A l'article 16, cette loi déclarait illicite toute congrégation formée sans autorisation préalable et frappait de diverses peines les citoyens français coupables de ce crime. Vingt éleveurs de bétail acquéraient, de par cette loi, le droit de se réunir pour travailler en commun à l'amélioration de l'espèce chevaline ou porcine, mais il était interdit à vingt congréganistes de se grouper pour travailler à l'éducation de la jeunesse.

En face de ces textes sectaires, quelle attitude pouvait-on prendre ? Il ne s'en offrait que trois : se séculariser sur place avec l'assentiment de Rome ; partir en exil ; solliciter l'autorisation de l'État.

Réunis en septembre 1901, les Supérieurs des Maisons salésiennes décidèrent à l'unanimité moins une voix de se séculariser sur place pour sauver les œuvres qui leur étaient chères. *Salus populi suprema lex esto !*

Cette volonté de s'accrocher au terrain et de le défendre pied à pied dans le maquis de la procédure fut malheureusement brisée, en partie, par l'intervention d'une haute personnalité religieuse.

Le bon cardinal Richard, archevêque de Paris, convoqua un jour le Père Bologne, provincial des Maisons salésiennes du nord de la France, pour lui faire savoir qu'il avait les meilleures raisons du monde de croire qu'une demande d'autorisation serait agréée par le gouvernement. Des parlementaires catholiques l'avaient assuré que les pouvoirs publics se montreraient bienveillants pour les Congrégations qui se plieraient aux exigences de la loi.

En dépit des avertissements de quelques-uns des ses confrères qui criaient casse-cou, le Père Bologne déposa donc sa demande, pour les maisons dont il portait la responsabilité.

Les Sociétés religieuses qui avaient sollicité cette autorisation furent réparties en trois charrettes. Deux d'entre elles, celle qui portait à la Chambre 54 Congrégations d'hommes et 82 de femmes, et celle qui conduisait au Sénat les Salésiens, menèrent

leurs clients tout droit à la guillotine. La troisième se perdit en route.

Au Sénat, les Salésiens eurent l'honneur d'une exécution isolée : 158 voix contre, 98 en leur faveur, les condamnèrent. C'était au soir du 2 septembre 1903. « On était décidé malgré tout à vous supprimer », écrivait au lendemain de ce vote au Père Bologne, le plus éloquent défenseur de ces coupables, M. de Lamazelle.

Et la sentence s'exécuta rapidement. Ces apôtres des classes populaires assistèrent impuissants à la fermeture de leurs établissements. Sous leurs yeux, des liquidateurs intéressés vendirent à l'encan, presque pour rien, ces maisons de prières et de travail, dont chaque pierre avait une histoire de dévouement.

Et un matin vilain d'automne, exactement le 1^{er} octobre 1903, le Père Dhuit entendit frapper à sa porte l'exécuteur des hautes œuvres : il fallait déguerpir, en 24 heures. Quitter ses salles, ses cours, son théâtre, sa chapelle, ses classes : on allait y apposer les scellés.

Il était dans la rue : lui et son petit peuple.

Littéralement dans la rue, sans avoir eu, en un mois de temps, le loisir de se retourner.

Dans la rue... Et tout était sequestré, même la plus misérable paires d'échasses.

Dans la rue, sans rien...

Dans la rue, tout comme saint Jean Bosco, au soir d'un certain dimanche des Rameaux, quand il apprit que même le pré dont, après quatre expulsions, son patronage disposait encore, lui était enlevé.

Dans la rue...

CHAPITRE III

TOUT COMME DON BOSCO

Tous ces religieux dont un vote du Sénat supprimait les œuvres, partirent pour l'étranger : Belgique, Angleterre, Italie, Suisse, Espagne, Amérique du Sud, Mexique, trois exceptés qui, comme l'a écrit *Match*, prirent le maquis : le Père *Bologne*, qui loua un petit pavillon rue du Montparnasse, afin d'héberger ses confrères de toutes langues traversant Paris ; le Père *Noguié de Malijay*, vieux savant, physicien hors ligne, précurseur avec le Chevalier Enrié dans la question de l'authenticité du Saint Suaire, qui ouvrit au Quartier des Écoles, un *home* providentiel pour étudiants, dont il protégea ainsi les études et la vertu ; et le Père *Dhuit*. Avec son ami de Malijay, il pensa : « J'y suis, j'y reste. Je ne lâche pas mes garçons. Arrivera ce qui arrivera. En tout cas, ce ne sera pas pire qu'à Don Bosco ». Sur l'avenir de son Patro, sa foi ne vacilla pas un instant. Il s'attendit à des coups de chien terribles ; mais, n'avait-il pas un jour donné de cette œuvre la définition la plus ahurissante qui soit : « C'est l'ensemble de ces pierres vivantes, que nourrit, chez le directeur et les dirigés, l'esprit de prière et d'apostolat, formant les traditions de l'œuvre, qui peut très bien continuer même sans local. »

Il se préoccupa tout de même d'en découvrir un, pour lui d'abord, afin de n'être pas obligé d'aller dormir sous les ponts de la Seine. En ce temps-là les logements se trouvaient encore

assez aisément dans Paris. A deux pas du Patro, il avisa au 138 de la rue de Ménilmontant un rez de-chaussée, avec trois pièces et une cuisine, dont il fit son grand Quartier Général.

Mais les gars ? Où les réunir ? Heureusement pour traverser la tempête, ils étaient à deux, assis au banc de quart, le D^r Ferry, le président, un petit homme sec, Vendéen d'origine, tout en nerfs, d'une volonté étonnamment décidée, et l'aumônier. Ils se décarcassèrent à travers tout le quartier, pour se rallier à la solution suivante : le dimanche tout le Patro monterait *aux Lilas*, en bordure de Paris, où le Patronage Saint-Louis l'accueillait à bras ouverts. Quelle histoire on ferait avec la charité des pauvres, a écrit René Bazin ! On le vit en ces jours-là, quand, apitoyé par la misère de son voisin et ami, ce cadet peu fortuné mit tout son bien — cour, chapelle, salles, jeux — à sa disposition. Discret, celui-ci ne consentit à s'en servir que le jour du Seigneur. Pour les jeudis, il avait sa solution, admirable de fantaisie : *les Fortifs !*

* * *

Les *fortifs* ou fortifications, les Parisiens de trente ans ne les ont pas connues. Mais les anciens savent ce que représentaient pour eux ces deux syllabes. A Paris, dans le Paris de ce temps-là, il y avait deux endroits aimés de la jeunesse bohème, la *Butte Montmartre*, la Butte, comme on disait, et les *fortifs*. La Butte, toute en monticules et ravins, prenait d'assaut la colline où le Sacré-Cœur s'élevait lentement, juste à la place du magnifique square qui dégringole maintenant de la Basilique aux boulevards extérieurs, — et les fortifs. Gavroche préférait ces deux lieux à tous les autres. Les *Buttes Chaumont*, le *Parc Montsouris*, le *Parc Monceau*, même le *Bois de Vincennes*, c'était bien joli, mais trop ratissé, et puis, aucune vaste étendue pour dérouler des parties gigantesques : les pelouses gazonnées étaient surveillées par des gardiens, ex-adjutants, Corses la plupart. Fallait pas s'y frotter. Tandis que les fortifs, parlez-moi de ça ! Sans doute, il

était imprudent de les fréquenter après le coucher du soleil : toutes les pègres s'y donnaient rendez-vous jusqu'à l'aube ; mais dans la journée c'était le rêve. Pas de flics ! Et du terrain à satiété, tout à l'ombre !

Ces fortifications, que l'artillerie lourde et l'aviation ont fait supprimer, étaient d'immenses fossés, qui étendaient leur profondeur au pied des remparts ceinturant la ville. En cas de siège, on les aurait inondés d'eau pour protéger la Capitale et retarder l'entrée de l'ennemi. Entre la falaise à pic de ces murailles et l'autre bord de ce vaste entonnoir, des pelouses circulaires où poussait sauvagement tout ce qu'on voulait : c'était là que le bon populo, le dimanche, venait pique-niquer, pour s'en retourner à la nuit tombée, les bras tout chargés de boutons d'or. A leur place, comblée depuis plus de trente ans, se déroulent maintenant de larges avenues circulaires, aérées, claires, seconde ceinture de boulevards extérieurs, où l'on construit à outrance. La Cité Universitaire s'est justement érigée sur un de ces emplacements.

Quand le Père Dhuit eut trouvé ce bon truc pour les jeudis de beau temps, ce fut une explosion de joie parmi son petit peuple : « Les fortifs ! Les fortifs ! allaient huriant les gars. Tu parles si on va rigoler ! »

Et de fait ils rigolèrent ferme, et ils s'en donnèrent à cœur joie. Le rassemblement et le départ avaient lieu rue Boyer : au pied du bec de gaz, qui en ce temps-là, se trouvait au n^o 16 ; le Père Dhuit, dominant la troupe de sa haute taille, faisait l'appel ; puis, en route pour les fortifs, à vingt minutes de là ! A la nuit tombante, avant l'arrivée de l'autre clientèle, la louche, on se réunissait de nouveau ; on récitait une brève prière sous les étoiles qui commençaient à clignoter, et, en bon ordre, on se repliait sur Ménilmontant.

*

* *

Cette vie de réfugié ne dura que cinq mois, mais ceux qui l'ont goûtée — ils ont actuellement de soixante à soixante-dix ans — se la rappellent avec délices. L'esprit d'aventure est tellement inné dans une imagination de petit Parisien !

En février 1904, un des anciens présidents du Patronage Saint-Pierre, le Comte de Courson prit en pitié cette sympathique marmaille et tenta d'apitoyer le liquidateur des locaux vidés en octobre (1). Ce fut sans peine, car nul acheteur ne se présentait : ces biens usurpés faisaient peur. Et puis, ils étaient inadaptables ou ruineux. Qui aurait pu consentir à payer impôt pour ces immensités de cours, ou à englober des sommes folles dans la transformation de ces immeubles construits pour des classes ou des ateliers ? Et la chapelle ? le théâtre ? Qu'en faire ? Des dépôts de marchandises ? Non vraiment, c'était une bonne affaire que d'en louer une partie aux anciens propriétaires, toutes les cours d'en bas et le préau. Avec cela, la vie normale du Patro était assurée. Une chapelle fut improvisée sous le préau, dont l'autre partie abritait les garçons les jours de mauvais temps. Le reste des services : conférences de Saint-Vincent-de-Paul, réunion mariale du samedi, commissions diverses, responsables des grands secteurs, venait s'entasser dans une des trois chambres de l'abbé, rue de Ménilmontant, le soir, après les journées de travail. Et l'on recommença à vivre comme jadis, ou à peu près, sinon que la situation restait précaire. Le bail était verbal : épée de Damoclès suspendue sur les têtes. Elle resta dans cette position pendant quatre années de paix, menacée sans doute, mais quatre années d'activité quand même. Seul, un mécréant pouvait venir troubler ce modeste bonheur récupéré. Il vint, hélas, sous les espèces d'un bon israélite, affichant un état-civil d'emprunt, qui portait une particule : ça fait mieux pour le « biseness ». Il était grossiste

(1) Il s'appelait Duez et finit à Cayenne pour tripotages financiers de large envergure.

en carton. Un beau matin il enleva ce bloc formidable de terrains et d'immeubles. Que de fois on avait glissé au Père Bologne : « Faites appel à la charité de vos amis et réunissez les capitaux nécessaires à une surenchère à l'heure de la vente, reculée mais toujours possible. Par personnes interposées, vous rachèterez ; et puis, la tempête passée, car elles passent toujours ces tempêtes-là, l'on rentrera dans nos locaux ». Il n'y eut rien à faire, le brave Père demeurant persuadé que la prédiction que Don Bosco lui avait faite en 1881, lors du fameux article 7 édicté par Jules Ferry (1) : *que la Madone protégerait toutes ses maisons*, valait encore pour 1904 (2). Hélas ! Hélas !

Résultat : en décembre 1907, pour une somme ridicule, moins de 200.000 frs l'ensemble des constructions, cinq immeubles, et cette immense superficie de terrain, passèrent aux mains de M. Norton de Valréas, qui donna trois jours au Père Dhuit pour vider les lieux.

* * *

Le voici donc de nouveau dans la rue ! Non, vraiment, la bonne Providence avait dû se promettre de le faire ressembler de bout en bout à son maître et modèle, Don Bosco, le patron des expulsés !

Il fut sur le point de se décourager ; mais, à ces heures-là,

(1) Voici le texte du fameux article 7 : « Nul n'est admis à participer à l'enseignement public ou libre, ni à diriger un établissement d'enseignement de quelque ordre que ce soit, s'il appartient à une congrégation religieuse non autorisée. » Adopté par la Chambre, cet article, qui en somme contenait déjà la substance de la triste *loi des Associations* de 1901, fut repoussé par le Sénat. A la suite de ce vote, le gouvernement de Jules Ferry décida par un acte arbitraire de dissoudre les congrégations non autorisées.

(2) Il faut convenir que cette confiance du bon Supérieur n'était pas si naïve que cela, comme le prouve le texte de cette prédiction que nous donnons en fin de volume.

son regard, d'instinct, se tournait vers la protectrice de son œuvre, la Vierge Auxiliatrice, Secours des Chrétiens. Ce matin-là, elle lui souffla : « Va trouver ton curé ».

Son curé, c'était l'abbé Poulin. En ce temps-là il y avait, à Paris, trois prêtres qui émergeaient, pour des talents divers. Ils auraient pu, comme quelques autres, faire carrière dans les bureaux, et, un beau matin, se réveiller d'abord chanoines, puis un autre, vicaires généraux, ou prélats de Sa Sainteté. Ils préférèrent se jeter en pleine pâte populaire, car, tous, ils comprenaient l'âme des faubourgs de Paris. C'était *Loutil*, le cher *Pierre l'Ermitte*, qui achevait de fonder alors, au pied de la Butte Montmartre, au-dessus des célèbres cabarets du *Paradis*, de l'*Enfer* et de *Bruant*, la paroisse Saint-Jean-l'Évangéliste ; c'était *Soulange-Bodin*, fils d'un grand bourgeois parisien, qui construisait à Plaisance Notre-Dame-du-Travail ; et enfin, c'était *Poulin*, orateur, journaliste, fondateur, avec *Loutil*, des conférences dialoguées de Saint-Roch, qui se faisait affecter à Notre-Dame-de-la-Croix de Ménilmontant, d'où il devait passer à la Trinité, antichambre pour lui, hélas, du *Paradis*, d'un paradis trop tôt gagné !

Il finissait sa messe et se dévêtait à la sacristie, quand le Père Dhuit, l'air plutôt aplati, se planta devant lui :

« Quelle tête vous faites, mon pauvre Père, lui jeta l'abbé Poulin ! Y aurait-il un mort dans votre famille ?

— Oui : mon Patro ; tout simplement.

— Ah bah !

— C'est comme je vous le dis. On me reflanque sur le pavé. Israël triomphe.

— Israël ! Que vient-il faire ici ?

— Tout. Écoutez plutôt. »

Et l'expulsé narra par le menu son dernier avatar.

« Mon pauvre ami, dit le bon pasteur, le cœur tout chaviré à son tour, et sa main étreignant celle de la victime ! Mon pauvre ami ! Mais ne vous découragez pas. Je prends une tasse de café

et mon chapeau. C'est bien la fin du monde si nous ne décrochons pas quelque chose dans le quartier... Ah ! Mais j'y pense : les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de l'Orphelinat de la rue de Ménilmontant ont un gentil terrain rue des Pyrénées. Une paroissienne me disait tout récemment qu'elles cherchaient locataire. Allons les voir. »

Une demi-heure après l'affaire était réglée, le contrat ébauché et le terrain promis.

*
* *

On fut le voir ce terrain. Ce n'était pas brillant en effet. A trente ans de distance le Patro retrouvait le terrain vague où il était né. Imaginez-vous, en bordure de la rue des Pyrénées, presque au coin de la rue de Ménilmontant, quelques arpents de terre défoncée, où croissaient avec ardeur des masses touffues d'orties, d'églantiers sauvages, de ronces et de chardons, où le regard découvrait pêle-mêle des débris de vieille serre, des amas de vaisselle ébréchée, des gravats écroulés du mur, de vieux madriers en train de pourrir. Le dernier occupant avait été un horticulteur qui, dans cet enclos, assez bien abrité de trois côtés, et à l'aide de serres primitives faisait la fleur pour les marchés parisiens. On allait continuer à en faire de la fleur, mais la plus belle de toutes, la jeunesse, si prometteuse en fruits. Tout était à faire sortir de terre : cour, chapelle, théâtre, préau, salles de réunions. Alors chacun y mit du sien. L'architecte du Patronage, M. Zobel, collaborateur du Père Dhuit, traça les plans et lança des ouvriers, c'est-à-dire les patronnés dont les bras empoignèrent le pic, la pioche, la pelle et la truelle. Déblayer, remblayer, niveler, démolir, étayer, charrier les matériaux et bâtir, il y avait de quoi occuper toutes les spécialités, alimenter tous les courages. En dépit de l'hiver, sous la neige et la pluie, par les froids les plus durs, les équipes de travailleurs volontaires se relayèrent chaque soir,

leur journée finie. Aussi, cinq mois après, le miracle était accompli.

Quand le travail fut achevé, on n'aurait pas reconnu le déplorable enclos qu'on avait pris en bail. A sa place s'élevait le mieux adapté des patros. Un seul défaut : son exigüité. Il eût fallu le double de terrain pour lancer des jeux simultanés. Patience ! Peut-être qu'un jour la Providence permettra à son pilote d'acheter le vaste plateau disponible qui le surplombe. Alors, on se sentira au large et l'on pourra réaliser tous ses rêves.

Telle quelle pourtant cette cour, en forme de trapèze, avec son logis d'aumônier et ses salles de réunions sur la droite, sa chapelle, son manège, sa salle de théâtre sur la gauche, de la verdure un peu partout — car le patron en est passionné —, son mur d'enceinte vétuste et son bon tapage du marché populaire de la rue des Pyrénées, tout proche, telle quelle, cette cour, c'était de l'inespéré, sinon du définitif. On allait pouvoir continuer de travailler solidement.

Ces travaux d'aménagement, d'adaptation, furent couronnés un certain dimanche de janvier, exactement le 19, fête de saint Marius, par un déménagement sensationnel, à ameuter tout le quartier. On avait attendu le jour du Seigneur pour disposer d'une main-d'œuvre abondante. Pharisien, celui qui se scandaliserait de cette opération accomplie le jour sacré du repos ! Tous ces gars-là travaillaient en semaine, et tard encore, car la journée de huit heures n'était pas encore inscrite au code. Une voiture à bras fut donc louée qui, en plusieurs voyages, tout au long de cette matinée, trébucha de la rue Boyer, ainsi que du dernier logis de l'abbé rue de Ménilmontant, tout le mobilier et les jeux du Patro et du patron. De la rue Boyer, ça grimpa dur, il fallait pousser au cul. De la rue de Ménilmontant, ça dégringolait : il fallait au moins huit bras pour freiner. Ascensions et descentes s'accomplirent dans une discipline parfaite, mais non sans tapage. Les vendeuses du marché et les ménagères accourues pour leurs achats dominicaux contemplaient, d'un air amusé, ces processions successives et surtout l'originalité des chargements. Le dernier

eut un succès de sympathie marqué, car dans le bric-à-brac qu'il véhiculait, il y avait de tout : des échasses, de vieilles croûtes de tableaux, des hardes pêle-mêle, des poêles, des jeux, même deux sièges hygiéniques, bouche béante, calés par leurs couvercles acajou vernissé et, dominant ce mélange ineffable, comme un signe de triomphe, la Vierge Auxiliatrice, qui le méritait bien, car Dieu sait si elle avait secouru miraculeusement ce pauvre enfant par trop persécuté.

* *
* *

Le Patronage Saint-Pierre vécut là dix-neuf ans, de 1908 à 1927. Il peut se faire qu'à l'endroit où il a fixé son gîte définitif, rue du Retrait, où il se trouve très au large, avec presque toutes les commodités d'un grand patronage moderne, il fasse de la besogne aussi belle que celle abattue pendant ces quatre lustres rue des Pyrénées : plus belle cela est impossible !

La période de réaffermissment était entamée : d'une part, tous les secteurs allaient se développer à leur aise ; et, d'autre part, quand la grande épreuve sonnerait — la guerre 14-18 — le Patronage Saint-Pierre saurait faire face, se montrer à la hauteur des tragiques événements. L'intensité de vie qui anima ce grand corps pendant dix-neuf ans fut quelque chose d'inouï.

Sa colonie de vacances, une des premières en date de France, lancée la veille en Haute-Marne, à Brachay, se constitua définitivement : nous en reparlerons. Une seconde Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, puis une troisième s'ouvrirent : pour remercier le Ciel d'avoir eu pitié de sa détresse, le P. S.-P. se précipitait à la recherche d'autres misères, plus humbles, plus cachées, plus lamentables aussi. La réunion mariale de chaque samedi soir pour les Anciens et les adultes ne chôma jamais. Les *Ménilmontagnards* devinrent une des troupes parisiennes avec lesquelles il fallut compter et qui remporta succès sur succès. Les catéchismes, petits, moyens et grands, battirent leur plein,

avec l'aide d'admirables chrétiennes, accourant tous les jeudis aider les lieutenants du Père Dhuit. La troupe dramatique, pas encore mûre pour aborder la *Passion*, l'était cependant assez pour composer des programmes appétissants et pas bêtes, qui faisaient salle comble. Où était la petite vie chétive des années de misère ? On avait retrouvé le grand souffle du large et le bateau filait à pleines voiles.

Et le rayonnement de cette jeunesse sur le plan familial comme sur la vie du quartier devenait quelque chose d'appréciable. On s'en aperçut en août 1914, quand se déchaîna la grande tempête. On aurait pu croire que le Père Dhuit mobilisé, les grands partis aux Armées — ils seront bientôt cent quatre-vingt-trois —, le Patro, privé de son armature, allait vite couler. Mais ce fut en ces heures-là qu'on toucha du doigt la solidité de la formation donnée à cette jeunesse. Le grand Michelin disait un jour : « Un chef se reconnaît à ceci que, lui parti, l'entreprise marche aussi bien ». Ce fut le cas. Le Patronage Saint-Pierre, le P. S.-P., ne souffrit que dans son corps au cours de ces années tragiques. D'abord, pour remplir la cruelle parenthèse, la Providence envoya rue des Pyrénées des sous-chefs, qui, par bribes, assurèrent l'essentiel de sa vie : les Pères Chopin, Alphonse, Régnier, Auffray, Rochard ; mais surtout aucun des non-mobilisés — sur-sitaires, affectés intérieurs, exemptés, rappelés des armées — ni des grands ne lâcha. Ils se firent un point d'honneur de maintenir à bout de bras l'œuvre à laquelle ils devaient le meilleur d'eux-mêmes.

Mieux que cela : la vitalité du Patro se décupla, car chacun sortant de sa réserve, y vint mettre du sien et prit sa part de travail, pour que, en dépit de tout, le bateau filât ses vingt nœuds. Ce fut, par exemple, l'âge d'or de ses deux Bulletins, *La Chronique du P. S.-P.*, et sa fille *La Chronique Militaire*. Ce fut surtout l'âge d'or de la vie de famille entre ces quatre murs. La maison, heureusement, n'avait ni loge, ni pipelet : sinon il n'eût cessé de tirer le cordon, tellement le va-et-vient était constant. Entrée

libre comme au bazar. On poussait la porte, on caressait le gros chien noir perclus de rhumatisme, et on montait. On venait aux nouvelles, on venait au cordial, on venait au boulot, à toute heure. Le P. S.-P. était devenu un centre d'informations sûres, pas de bobards : songez donc : cent quatre-vingt-trois mobilisés, qui, presque tous, écrivaient. Alors on voulait savoir ce qu'ils devenaient. Et tous les réfugiés partis de Paris lors de la première Marne ? Et les prisonniers en Allemagne ?

Et puis il y avait les colis à préparer pour tous ces groupes d'infortunés. Et les commissions dont ils vous chargeaient à travers Paris, et même la banlieue.

Quelle fête quand on les retrouvait lors des fameuses permissions arrachées parcimonieusement à l'autorité militaire (1). Leur deuxième visite était toujours pour le Patro, la visite du cordial, le réveil à remonter, la conscience à blanchir, car cette auberge des âmes détenait un rayon spécial de remèdes pour tous les cas. Les soutanes distribuaient le leur ; et les bonnes et pures mairaines de guerre aussi, qui se rencontraient dans ses murs, avec leurs filleuls gâtés, oh combien !

Apercez-vous cette ruche vivante où toutes les abeilles se croisent, sans le moindre frelon, vaquant méthodiquement à leur humble travail aussi caché que nécessaire ? Les grand-mères faisaient le marché ; Marguerite Perrin balayait la cuisine et ses abords, et le Père Chopin préparait la ratatouille pour la communauté et pour qui se présentait aux environs de midi. Table ouverte, aussi ouverte que la porte ! Pendant ce temps, au premier étage, des déchiffreurs volontaires pillaient la correspondance des mobilisés pour les *Chroniques*, tandis que, dans la salle à côté, la rédaction mijotait articles et entrefilets.

Le dimanche, à neuf heures, à la sortie de la Messe, c'était

(1) On se rappelle la phrase fameuse du général Antoine, Major Général des Armées : « Une permission est une demi-désertion ».

le triomphe. Tous les sexes et tous les âges se mêlaient autour des cigarettes allumées, et l'on traînait là, à bavarder longuement, un peu de tout, pour se remonter le moral, ce fameux moral de l'arrière, bien branlant certains jours, et se revigorer le cœur. On a jadis accusé le Patro de dissocier la vie de famille : les garçons au Patro, les filles chez les Sœurs, les pères au bistrot, et les mères, où ? Au P. S.-P. c'était le contraire. On recomposait (1). Tout était mis en commun : nouvelles, pronostics, espérances, tuyaux, bonnes adresses, filons. Ces foyers de chrétiens échangeaient entre eux leurs biens propres. La fraternité, quoi !

Parfois même ils se passaient quelque chose de meilleur. Un vieux patronné baptisa un jour l'œuvre de ce titre taquin : *Agence matrimoniale*. Le magnifique éloge ! Bien rares furent les mariages ratés, au P. S.-P. ! Très rares. Parce que trois éléments concourraient toujours à ces unions : les conjoints appartenaient souvent à la grande famille du P. S.-P. ; on s'y était connu et étudié ; la foi cimentait l'édifice.

Oui, quantité de mariages solides, heureux, féconds (2) sont éclos de tous ces rapports d'amitié que détaille ce chapitre. Dix poilus firent des mariages de combattants, pendant la guerre 1914-1918 ; et vingt autres d'ex-poilus dans les deux années qui suivirent. Que de cousins et de beaux-frères parmi nous, s'exclamaient un jour Doncieux, admirant les liens de famille de quantité de nouveaux ménages ! Très vrai. Relève par en bas du futur patronage, celui de 1965.

Une des scènes les plus tordantes que nous a offertes la Revue composée par un fils d'anciens pour le 75^e anniversaire du P. S.-P.

(1) Nous avons admiré l'an dernier, à notre Patronage de Saint-Paul, à Turin, la reconstitution complète de la famille : les papas jouaient aux boules ou aux cartes ; les fils, au ballon ; les filles, avec nos Sœurs, à tout ce qu'on voulait ; et les mamans circulaient, heureuses. Mais ce Patro a du terrain à en revendre.

(2) Encore un slogan du Père Dhuit : « S'aimer, c'est semer ».

à l'automne dernier, fut celle intitulée : *Le Patronage de demain*. Le rideau se lève, et, de toutes les coulisses, débouchent, poussées par les papas, des voiturettes chargées de bébés qui, sous l'œil attendri des grands-pères répandus dans la salle, Anciens eux aussi, piaillaient à gosier que veux-tu, les filles plus que les garçons.

Le bon public se tenait les côtes. L'avenir est assuré, on le voit. Ceux qui ont le courage de passer la Mer Rouge, disait souvent Don Bosco, finiront bien par pénétrer dans la Terre Promise. Ce fut la récompense de ces deux générations qui tinrent ferme contre les pires tourmentes : aussi, en 1928, elles abordèrent enfin au Paradis de leur rêve.

* * *

A la place de ce 276 de la rue des Pyrénées vient de surgir un immense *building*. Le coin était trop beau pour ne pas tenter des constructeurs : songez un peu, à l'angle des deux rues les plus passantes du XX^e arrondissement, la rue des Pyrénées et la rue de Ménilmontant. La grande bâtisse de six étages a donc pris la place de l'enclos célèbre où, de 1908 à 1927, des centaines de garçons s'ébattirent, prièrent, apprirent à devenir des hommes et des chrétiens. Ce ne doit pas être sans tristesse que les « plus de quarante ans » longeront désormais la belle maison bourgeoise. Que voulez-vous parier même que plus d'un, revenant tard, le soir d'une journée de fatigue, ou partant tôt le matin au travail, s'arrêtera une minute dans la grande rue, solitaire à ces heures, pour donner un souvenir à l'œuvre et à l'homme inséparables de sa vie ? « C'est là, songera-t-il, au niveau de ce premier étage que s'étendait la cour où ma jeunesse a folâtré ; dans ce coin à gauche se dressait l'humble chapelle de bois, où tant de fois le Père Dhuit, au nom du Christ, a redressé ma volonté plus que chançante, après m'avoir pardonné mes fautes ; c'est dans ce coin à droite que, avec de vieux amis, nous avons passé de si cordiales soirées à exhumer de chers souvenirs, ou à blaguer à la parisienne ;

oui, c'est là que j'ai vraiment été aimé, comme on désire toujours de l'être, pour soi, pour son âme, par un cœur de prêtre, qui a fait de moi ce que je suis ». Et de son cœur jaillira pour son vieux Patronage Saint-Pierre, et le pilote qui en tint la barre pendant quarante-cinq ans, une brève prière. Brève, mais émue ; car tout ce flot de souvenirs descendra de sa mémoire sur son cœur et le remuera étrangement. Le doux Virgile avait raison : de certains lieux, de certains paysages, de certains murs, suinte, à certaines heures, comme une plainte de mélancolie. Parfois même des larmes. *Sunt lacrymæ rerum.*

CHAPITRE IV

TERRE PROMISE

Il était écrit dans les desseins de la Providence que le Patronage Saint-Pierre ne finirait pas ses jours au 276, rue des Pyrénées. De cette bande de terre, où pendant dix-neuf ans, on avait vécu, à l'étroit sans doute, mais intensément quand même, on demandait un prix excessif, dépassant le montant de toutes les souscriptions que le Père Dhuit lançait les unes après les autres : il fallait y renoncer et attendre l'heure de la Providence en se résignant d'avance à un quatrième déménagement.

Elle sonna, cette heure, en octobre 1922. Par les Sœurs de Niederbronn, dont le Père Dhuit avait toujours été le chapelain, il apprit un beau matin que, rue du Retrait, quatre petites maisons de rapport, à un étage chacune, les 11, 13, 15 et 15 bis, étaient à vendre, avec le terrain contigu. Le tout appartenait à un industriel qui habitait en face, et avait besoin de liquidités. Le Père Dhuit bondit sur l'occasion et coula dans cette affaire, en plus de l'aide de quelques amis, toutes ses disponibilités ; et notre ami Namartre, homme de finances éprouvé et diplomate averti, fut nommé gérant de ces immeubles. Heureuse décision, car dans toutes ces tractations, qui aboutirent, en vingt-cinq ans, à la possession complète d'un magnifique terrain, le président de nos Anciens joua un rôle de premier plan. Entre lui et Mademoiselle Marie, que nous allons rencontrer au chapitre suivant, il serait

difficile de décider qui des deux fut le plus envoyé du Ciel, chacun dans son secteur. Si le Père Dhuit n'avait eu à sa disposition constante ce bras droit aussi compétent que dévoué, aussi adroit que persévérant dans ses desseins, nous ne voyons pas comment, écrasé de soucis comme il l'était, il aurait pu aboutir au triomphe final. Notre ami Namartre le déchargea d'un monde d'ennuis et sa connaissance du droit financier lui fit franchir plus d'une passe dangereuse. Si, en 1946, on put signer le dernier acte qui rendait le P. S.-P. propriétaire définitif de ces 6.000 m² et de ces quatre immeubles, ainsi que des vastes constructions toutes fraîches, érigées pour assurer la vie complète de l'Œuvre, il faut bénir le Ciel d'avoir mis aux côtés du Père Dhuit ce parfait *gentleman*, dont la pensée ne faisait qu'une avec celle des Pères Salésiens menant l'entreprise. Comme saint Jean Bosco savait voir loin en fondant, en marge de ses deux congrégations (1), ce tiers ordre d'activité apostolique, appelé les *Coopérateurs Salésiens*, chargé d'épauler de toutes façons, dans la Société, le travail de ses fils (2), plus par un dévouement multiple dans ses formes, que par l'apport de secours financiers, nullement négligeables tout de même.

Ces immeubles acquis, il fallut travailler à les vider lentement de leurs locataires. La loi sur les loyers quasi intangibles était déjà passée, et ce ne fut pas chose aisée de libérer, année par année, à coups d'indemnités, ces locaux nécessaires à la vie de l'œuvre. Enfin, en 1927, le Patro put envahir son dernier lieu, et le jour de la fête de sainte Thérèse de Lisieux, le 3 octobre, le chantier des futures constructions dressa ses palissades.

Pour ces bâtiments on avait vu grand. Chapelle, théâtre, salle

(1) Les Salésiens et les Filles de Marie-Auxiliatrice.

(2) Revenant en pèlerinage à Castelgondolfo, le 13 septembre 1952, plus de 2.000 coopérateurs accourus de multiples nations, Pie XII, soulignait le côté actif de ce tiers ordre si moderne. « Les autres tiers ordres, disait-il mettent de préférence l'accent sur l'élément piété ; vous, vous le mettez sur l'élément zèle actif ».

de jeux, manège, buvette, salle de réunions de comités, tout avait été dessiné sur une large échelle. Là encore le Père Dhuit se révéla disciple du Saint qui ne consentait à voir petit que très momentanément, contraint par les circonstances.

Mais quand les plans furent dressés et que les fondations émergèrent du sol, on s'avisa que le terrain restant était peu de chose, à peine de la largeur de celui qu'on venait de quitter. On avait gagné en immeubles, mais presque rien en cours.

Heureusement Celle en qui le Père Dhuit n'avait cessé de se confier éperduement, la Vierge Auxiliatrice, Secours des Chrétiens, veillait ! Elle le fit un jour pivoter sur lui-même et loucher du côté gauche de sa chétive cour. « Regarde, là, à deux pas, touchant ton pauvre fief, cet infâme terrain vague ! Qui sait si ? »

Et de fait il y avait là, à deux pas, plus de 3.000 m² ne servant à rien, absolument à rien. Et l'on comprenait pourquoi. D'abord, ils étaient en contre-bas de toutes les habitations adjacentes, dévalant par vagues successives ; mais surtout présentant un aspect fantastique. Le Père Dhuit et Namartre, qui allèrent un jour le prospecter du haut de l'escalier de pierre de la rue d'Annam, en tombèrent effarés. Cette surface abandonnée, qui était devenue le dépotoir de tout, où les démolitions voisines venaient vider leur gravats, et les ménages de tous les alentours jeter, par les fenêtres ou par-dessus le mur, leurs ustensiles de cuisine ou d'hygiène inutilisables, offrait de plus, par ses entonnoirs et ses monticules, une réduction en petit de la célèbre Butte Montmartre. Des chèvres y broutaient l'herbe rare qu'elles y découvraient, et toutes les poules du voisinage semblaient s'y donner rendez-vous pour picorer Dieu sait quoi. N'était-ce pas fou de tenter le nivellement de cette horreur ? Les deux inspecteurs commencèrent par hocher la tête, puis : « Ah ! bah ! On a fait quelque chose d'approchant rue des Pyrénées. Tentons le coup. Tant pis pour les chèvres et tant pis pour les poules ! »

Le propriétaire fut trouvé. Il habitait Ferrières, dans l'Oise. Si on avait disposé alors de 350.000 francs l'affaire était enlevée ; mais la caisse était vide, totalement, vidée par l'achat du premier terrain et des petits immeubles. Il fallut donc se résigner à un bail. Pour inciter le propriétaire à concéder ce bail, l'ami Namartre ne lui cacha pas que son acquiescement collaborerait à une œuvre sympathique. « *Permettez-moi de vous rappeler qui nous sommes et l'emploi que nous comptons faire de ce terrain. Œuvre catholique d'éducation populaire et sociale, dans un quartier ouvrier, plutôt fortement travaillé par des idées avancées, nous avons besoin de terrain pour y installer un stade de jeux et de sport, qui permettra à la jeunesse de se développer et de s'entraîner en vue de l'obtention du brevet d'aptitude militaire.* »

La célèbre expression *espace vital* n'était pas encore d'usage courant, mais c'était bien de cela qu'il s'agissait. Sans ces 3.200 m², de terrain transformable, le P. S.-P. était coincé.

Sur ces entrefaites, le propriétaire mourut, abandonnant ses biens en terrains à deux petits-fils avec charge à leur père, usager de droit, de les faire rendre au maximum. Avant de trépasser, ce digne homme avait cependant fait entendre à son fils que, s'il lui arrivait de vendre le terrain de la rue d'Annam, il fallait donner la préférence au Patro contigu.

Avec cet héritier les choses ne tramèrent guère : il précipita le mouvement et consentit à la Société *Les Ménilmontagnards*, par pièce signée en août 1928, un bail de dix-huit ans, au prix de 16.000 francs par année. Le bail s'étendait sur cette belle longueur, parce que l'aîné des deux petits-fils, mineurs, vrais propriétaires, ne comptait alors que trois ans. Ce ne serait donc que dix-huit ans plus tard qu'il pourrait consentir à une vente, en 1946.

* * *

Et les bras se mirent au travail. Seigneur, que de mètres cubes de tout furent défoncés, pulvérisés, transportés, enfouis sur cet

infâme magma ! Sans protestations, chèvres et poules émigrèrent, Dieu sait où, et quelques mois après la place était méconnaissable, nivelée à ravir, descendue par nécessité à un plan inférieur. Mais, hélas, elle était d'un glaiseux, d'un glaiseux ! Une heure de pluie et le stade était inabordable, pour une journée au moins. C'est alors qu'entra en scène l'ami Doncieux. Ancien cent pour cent, Parisien à globules rouges prédominants, il fut dans l'occurrence, de par sa situation, l'instrument de la Providence. Ses rares qualités d'organisateur et de chef l'avaient fait placer à la tête du *Cercle interallié* (1), faubourg Saint-Honoré.

Or, à cette époque, ce grand Cercle était chauffé, l'hiver, plutôt à forte température, par l'anthracite. L'anthracite, tout le monde le sait, laisse d'abondants résidus de mâchefer et de cendre. Un mot du directeur à son fournisseur de combustible et les voitures, au lieu de s'en retourner à vide, transportaient mâchefer et cendre sur le fameux terrain nivelé. En deux ou trois hivers, quelques 250 tonnes de matières plutôt poreuses vinrent tomber en ce lieu, constituant ainsi une belle couche de surface d'environ dix centimètres de profondeur. Les gosses se chargèrent de l'épandre et de l'égaliser.

Mais alors surgit un dernier obstacle : après une après-midi de jeux cette marmaille rentrait chez elle dans un état épouvantable, noire comme des mineurs sortant de leur puits. Et ce mâchefer, quel râpeur de semelles ! Les mamans l'apprirent, si elles ne le savaient pas. Il fallait donc étendre à tout prix, sur cette première surface gâcheuse, une autre, assez épaisse, de sable. Mais pensez à la quantité nécessaire ; faites la multiplication

(1) *Le Cercle Interallié* est cette jeune et vaste maison française à l'activité internationale et patriotique, où notre pays accueille des visiteurs de marque de toutes nations, leur permettant de nouer des amitiés qui sont utiles à la cause de la bonne entente et de la compréhension mutuelle des peuples. Le Maréchal Foch et l'Ambassadeur Jules Cambon en furent les deux premiers Présidents.

par 3.200 m² de terrain, et cinq centimètres au moins d'épaisseur ; puis, ajoutez à cette dépense, celle, presque égale, du transport. Le Père Dhuit invoquait tous ses saints, deux de préférence : la Vierge Auxiliatrice et Don Bosco. Et une fois de plus ils le dépannèrent avec une élégance et une rapidité rares.

La ville de Paris, année par année, se débarrassait alors de ses trams, pour leur substituer les autobus. Quantité de ferraille était donc à récupérer avec les rails des anciennes lignes. Arracher cette ferraille, c'était contraindre les services des Ponts et Chaussées à refaire de fond en comble les voies qu'elle sillonnait. Juste à deux pas du P. S.-P., de la *place Martin Nadaud à la rue de Ménilmontant*, des milliers de mètres de rail allaient être arrachés et le repavage de la rue Sorbier s'imposait. Ce travail entraînait, pour l'entreprise qui avait obtenu l'affaire à l'adjudication, l'enlèvement de la couche de sable servant d'assise au précédent pavage. Poussé par une force mystérieuse le Père Dhuit rôdait un matin, après messe dite, en bordure de ce chantier ouvert, quand une inspiration lui sauta à la tête : cette terre qu'on enlevait à coups de camions, comme elle ferait bien dans sa cour ! Sur l'heure il aborda le contremaître, préposé à la direction des travaux.

« Quel boulot vous avez là, mon ami, à véhiculer cette terre ! Comme si ça ne vous suffisait pas de refaire le lit de votre nouveau pavement !

— Ah ! Ne m'en parlez pas, Monsieur le curé ! Et il faut encore qu'on la charrie jusqu'à la Seine, au bateau à décharge, qui attend. Vous voyez ça.

— Pourquoi jusqu'à la Seine ?

— Le règlement, le sacré règlement !

— Une prise, chef, jeta alors au contremaître le Père Dhuit, en sortant sa copieuse tabatière : ça vous réveillera les humeurs de cerveau.

— Pas de refus, Monsieur le curé.

— Mais dites donc, chef, je pense à une chose : j'ai ici à deux

pas, un vaste terrain où s'ébattent, deux fois par semaine, des gosses du quartier ; si vous alliez vider votre sable sur son dos ?

— Mais ça vous gênera, Monsieur le curé.

— Bien sûr, bien sûr ! Un petit peu. Mais faut bien s'aider, pas vrai ? Et puis mes gosses feront des pâtés avec, des châteaux, des tunnels. Et moi, je serai heureux de vous décharger d'un souci.

— Vous êtes bon, Monsieur le curé, mais, mais... ce sera combien ?

— Rien du tout, mon bon ami, absolument rien du tout. Alors, marché conclu ?

— Marché conclu ! Vous allez tout de même bien me permettre de vous offrir un verre pour le service ?

— Qu'à cela ne tienne !

Il en aurait bu dix, le cher Père, pour solenniser cette aubaine tombée du Ciel.

Et voilà comment la couche de mâchefer, en peu de semaines, fut recouverte d'une couche de sable, gratuitement. Non : pas gratuitement, car, dans l'entre-deux, le Père Dhuit avait fait connaissance de l'entrepreneur général, et quand le travail toucha à sa fin, il ne manqua pas de lui souligner, sans avoir l'air d'y toucher, qu'il avait été trop heureux, par sa proposition, de lui épargner du temps et de la fatigue. Donc de l'argent, pensa l'entrepreneur, achevant la phrase du Père Dhuit. Et il comprit son devoir, en glissant le bon billet à son bienfaiteur, qui le reçut avec la phrase célèbre : « Mais non, mon bon Monsieur, c'est trop, c'est bien trop. »

* * *

Au bout de toute joie éclôt souvent une douleur, dit la Bible ; après le beau temps, la pluie. Le Père Dhuit s'en aperçut, quand, à peu de temps de ce triomphe discret de sa diplomatie, la Préfecture de Police vint le tourmenter. La Passion, que le nouveau et vaste théâtre commençait à donner en représentations de plus

en plus denses, alerta les pouvoirs publics, en l'espèce *les Services de Sécurité de la Ville*, qui s'inquiétèrent des conditions de cette salle par rapport à tout péril, à ceux d'incendie surtout. Une demande d'autorisation pour une enseigne lumineuse à poser sur la façade : *Cinéma Familial*, leur avait mis la puce à l'oreille. Ils délèguèrent leurs architectes des services électriques et l'État-Major des pompiers. Pas moins. La salle fut estimée dangereuse et des prescriptions formelles imposées, sous peine d'en voir interdire l'utilisation. Dans la hâte de construire l'essentiel, l'architecte n'avait pas pensé à tout. Ces prescriptions entraînaient donc d'importants travaux et de nouvelles dépenses, pas petites. Un plan de modification fut dressé et les transformations commencèrent.

Ici se place un incident délicieux, où l'on ne sait quoi le plus admirer de l'état piteux des nerfs excédés du patron, de son humilité touchante, comme aussi de l'esprit de franchise des fils, de la belle cordialité régnant au cœur de cette grande famille.

L'ami Doncieux, qui était président des *Amis du Patronage Saint-Pierre*, légalement locataire des terrains et des locaux, participait de ce fait, tout naturellement, à la surveillance de ces travaux d'aménagement ; son âge, sa situation sociale, sa compétence en matière d'aménagement, ainsi que son intelligente collaboration et son dévouement absolu l'autorisaient, de surplus, à jeter l'œil sur ces transformations. Un matin, passant sur le chantier, avant de gagner son bureau directorial, il constata qu'une décision prise par l'architecte ne cadrait pas pleinement avec les prescriptions des Services de Sécurité. Il fit part de cette observation au contremaître surveillant l'exécution du travail, lequel déclara avoir reçu des instructions précises de l'architecte et ne pouvoir s'en écarter. Sur ces entrefaites surgit le Père Dhuit, sourcil en bataille, l'air des mauvais jours.

« Quoi ? Qu'y a-t-il encore, s'écria-t-il. De ma chambre je vous entends discuter. Il faudrait tout de même que ça finisse ».

Doncieux répète sa façon de juger le travail, avec tout au plus un petit dièse à la clef.

Mais alors le Père Dhuit, sur le ton pleinement majeur, sort de ses gonds, et avec les éclats de voix que nous avons connus jadis à son maître le Père Bellamy :

« Vous m'embêtez tous à la fin. L'architecte sait bien ce qu'il fait. Qu'on lui foute la paix et à moi aussi ! Et puis, toi, mêle-toi de ce qui te regarde : ce n'est pas toi qui paie.

— Parfait, Père Dhuit ! Mais puisqu'il en est ainsi, je laisse tout tomber et ne me mêlerai plus de vos affaires. De grâce, ne venez plus me demander ma collaboration.

— F...moi le camp ! F... moi le camp ! F... moi le camp ! »

Sentant que tout va s'aggraver, Doncieux s'éloigne alors, très digne.

Il arrive au Cercle Interallié, Faubourg Saint-Honoré, pour s'entendre dire par la téléphoniste : « Un nommé Père Dhuit vous a appelé ».

Il répondit simplement : « Laissez tomber ».

Un quart d'heure après la téléphoniste le rappelle : « Le même Père Dhuit vous redemande ».

Alors, il prend l'appareil :

« Dis-moi, mon grand, passeras-tu ce soir au Patro ?

— Mais certainement non. Vous m'avez bien entendu tout à l'heure : c'était assez clair ce me semble.

— Mais c'est que j'aurais besoin de toi pour diverses questions.

— Je regrette, mais je n'ai pas l'intention de passer de sitôt au P. S.-P... Et puis, excusez-moi, j'ai beaucoup de travail ».

Et Doncieux raccroche.

Trois quarts d'heure se passent. Nouvel appel de la téléphoniste : « Le Père Dhuit vous redemande.

— Ah ! non, dites-lui que je suis ultra-occupé !

— Mais ce n'est pas au téléphone qu'il vous demande, c'est dans mon bureau, il est là.

— Bien ! Alors faites monter ».

La porte s'ouvre et le Père Dhuit, mi-figue mi-raisin, l'air plutôt confus tend les bras à Doncieux :

« Mon grand, il ne faut pas m'en vouloir. Si tu savais ! Je ne sais plus où donner de la tête. Trop de boulot pèse sur mes épaules : le Patro, les gosses, les créanciers, les bienfaiteurs, ma correspondance quotidienne qui devient effarante, les visites. Ah ! ma pauvre tête ! Vois-tu, ton Père Dhuit devient trop vieux. Ma carcasse est usée. Bien sûr, tu as raison quand tu veux obtenir toujours mieux, mais mets-toi à ma place, tirillé sans cesse par les entrepreneurs qui demandent toujours des acomptes, que je ne peux leur donner qu'au compte-gouttes... Allons, excuse-moi, si tout à l'heure j'ai eu un moment d'humeur : c'est ton Père Dhuit qui te demande pardon. »

La suite, on la devine. Qui eût résisté à ce geste, qui est aussi du pur Père Bellamy !

* * *

Enfin, on vit le bout de tous ces travaux et le premier lustre d'occupation n'était pas terminé que le P. S.-P. se trouvait possesseur pour une part, usager pour l'autre, d'un des plus magnifiques Patros de Paris. Sa cour surtout, vaste, ensoleillée, lisse, faisait l'admiration générale. Qui eût reconnu sur cet emplacement magnifique, nivelé, caillouté, les 3.200 m² de terrain méprisables, découverts un beau soir par l'aumônier et le président ? Quelle plus-value donnée à ces entonnoirs et à ces dunes, dont, hélas, on n'était encore que locataires !

C'était le tourment perpétuel du cher Père. Il y pensait le jour ; il en rêvait la nuit. Les années se bouscuaient les unes les autres, et bientôt on arriverait à expiration de bail. Qu'advierait-il alors, du fameux terrain ? Trois solutions se présentaient.

D'abord une reprise de possession, sans dédommagement aucun, de ces 3.200 m² améliorés dans des proportions inouïes,

en vue d'une exploitation. Les premières maisons préfabriquées commençaient à sortir de terre : qui empêcherait d'en ériger là trois ou quatre ? Elles auraient vite preneur et n'exigeraient que des fondements légers.

Ou bien le terrain serait mis en adjudication, et plus d'un groupement laïc se présenterait, ne serait-ce que pour faire pièce au Patro catholique.

Ou encore le propriétaire exploiterait lui-même l'emplacement, pour y dresser quelque commerce ou industrie, un vaste garage par exemple. Jadis on n'aurait pas su qu'en faire ; maintenant tous les projets étaient permis, excepté toutefois la construction de hautes maisons de rapport, car une carrière s'étendait sous cette cour, qui eût rendu trop onéreux les frais de fondation. Le problème on le voit, était angoissant.

Seule, la quatrième solution souriait au Père Dhuit : acheter lui-même ; mais à quel prix ?

* * *

En vue de cet achat nécessaire, la prévoyance de l'homme songea d'abord à recueillir des fonds. Pour se les procurer une idée originale lui passa par la cervelle. Un beau jour sortit, tiré à des milliers d'exemplaires — ô la presse ! — un papier, presque un faire-part, apitoyant le public des amis, connaissances, sympathisants, bienfaiteurs de l'œuvre, sur la condition lamentable d'un couple de jeunes fiancés, des plus sympathiques, qui, faute de logis fixe, n'arrivait pas à se mettre dans ses meubles, donc à convoler en justes noces et à remplir des berceaux. On leur en signalait bien un, tout à fait de leur goût et pour lequel ils avaient même une option privilégiée, mais la plus grosse partie des fonds leur manquait pour payer « pas de porte » et loyer. Alors ils tendaient tous deux les mains aux bon chrétiens et aux excellents Français, qu'un tel sort ne pouvait laisser indifférents. En échange du bienfait, ils promettaient leur prière à perpétuité et assuraient

les donateurs d'une bénédiction spéciale du Ciel. Depuis des années ils prenaient patience, mais ça ne pouvait plus durer. La demoiselle était avenante, portant bien la toilette, encore jeune, à peine vingt ans, travailleuse, mais elle commençait à piaffer ; lui, travailleur aussi, honnête, d'avenir assuré, mais ne sachant plus que faire pour calmer cette petite jeunesse de Ménilmontant. Le cas était vraiment digne de toutes les sympathies. Elles accoururent nombreuses, argentées, pour se donner la joie d'assister au mariage civil et religieux, puis au lunch qui suivrait, du mariage de M. Patro avec M^{lle} Cour, deux si bons chrétiens ! Et si charmants !

Et on fit avec toutes ces générosités, aussi émues que rapides, 1.900.000 francs : maintenant on pouvait donc entamer des pourparlers avec le monsieur dont le consentement était absolument nécessaire à cette union.

* *
* *

Ils commencèrent en fin 1945 et durèrent près de neuf mois, menés par notre ami Namartre avec la plus consommée des habiletés.

Au point de départ on lui demandait 3.500.000 francs. Le propriétaire raisonnait ainsi : « Mon père eût, voilà neuf ans, vendu pour 350.000 francs, et vous y consentiez. En ces neuf années tout a considérablement augmenté, de dix fois, donc mon raisonnement est tout ce qu'il y a de légitime ». Il s'appuyait sur la plus cocasse des comparaisons. « Si mon père l'avait vendu alors, en 1937, il aurait pu avec 350.000 francs, se procurer 140.000 paquets de cigarettes gauloises bleues à 2 fr. 50, tandis que si maintenant j'acceptais votre proposition — 1.600.000 francs — je ne pourrais en acheter que 64.000 paquets à 25 francs. Avouez que votre offre est dérisoire. »

L'ami Namartre ne se tint pas pour battu par cette comparaison. Il argua que l'unité de mesure — le paquet de gauloises bleues —

était mal choisie, car la loi de l'offre et de la demande, par rapport à cet article ultra-recherché, avait fait monter exagérément les prix. Et puis qui oserait comparer le tabac de 1946 avec celui de 1934 ?

Le propriétaire ne se tint pas pour battu : il se rabattit alors sur le litre d'huile, qui coûtait 5 francs neuf ans plus tôt, et valait maintenant 100 francs. La discussion menaçait de glisser dans du Courteline tout pur. Mieux valait passer aux marchandages.

Les *Ménilmontagnards*, qui se portaient comme acquéreurs, offraient 1.600.000 francs ; le propriétaire, dans sa dernière exigence, tenait au moins pour 2.500.000. On coupa la poire en deux et l'on transigea sur 2 millions, les frais (500.000 francs) à charge de l'acheteur. Le propriétaire abandonnait à ses fils la toute propriété de ce terrain, comme on dit dans la basoche, dont jusqu'alors il n'était plus qu'usager, et ceux-ci, devenus propriétaire en plein, le vendaient sur-le-champ aux *Ménilmontagnards* à qui il manquait bien 600.000 francs ; mais le cœur généreux d'un ancien élève de Marseille les prêta spontanément, à fonds perdus bien probablement.

L'acte fut signé le 25 mai 1946 ; l'écho des secondes vêpres de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, qui se célèbre le 24, venait à peine d'expirer...

La marche du petit peuple de Ménilmontant vers la Terre Promise, dans laquelle — enfin ! — il entra, avait duré vingt-quatre ans : 1922-1946.

*

* *

Un jour, tout au début de cette marche, nous étions allés frapper à la porte de René Bazin, le bel écrivain catholique, pour lui demander un article en faveur de l'entreprise. Il n'était pas là, mais voyageait au Hoggar sur les pas du Père de Foucauld, dont il s'apprêtait à raconter la vie. Ce fut M^{me} Bazin qui nous

reçut, avec quelle bonne grâce et quelle exquise bonté, nous ne l'oublierons jamais.

« Je regrette, Monsieur l'Abbé, nous dit-elle, que mon mari soit si loin et ne puisse vous rendre ce service. Il l'eut fait volontiers, à condition toutefois de trouver une tribune ouverte et ce n'est pas si commode qu'on le croit. »

Puis après un temps de silence : « Non franchement, Monsieur l'Abbé, ne croyez-vous pas l'entreprise un peu, un peu... !

— Dites : insensée, Madame.

— Non, mais osée. Les temps sont difficiles, les fortunes jadis charitables si écornées, et les nouvelles si insensibles.

— C'est vrai, Madame, très vrai ; mais le Père Dhuit n'hésite pas quand même, et il réussira, vous verrez.

— Qui lui donne cette assurance ?

— Vous allez me comprendre, car vous êtes une chrétienne. Il cherche le royaume de Dieu, mais là pas pour rire, ni à moitié ; alors il demeure bien tranquille, car le reste — dans l'espèce au moins deux millions — doit lui venir par surcroît comme il est dit dans l'Évangile. Il y croit ferme : voilà tout.

— Qu'il a raison, Monsieur l'Abbé, acheva M^{me} Bazin un peu émue ».

Oui, il avait raison. Sa folie avait raison contre tous les calculs humains. Sa pauvreté avait raison en dépit de tous les obstacles dressés à chaque carrefour. Son entêtement avait raison malgré tous les sourires entendus, les airs sceptiques et les conseils de prudence.

Il avait livré le bon combat, un combat de vingt-quatre ans. Sa course s'achevait dans un cri de triomphe, parce que, jusqu'au bout, il avait maintenu, vivace en son cœur, la grande victorieuse d'ici-bas, celle qui soulève ou transporte les montagnes, qui rase les dunes et remplit les entonnoirs, qui inspire tous les sacrifices aux souscripteurs, celle dont les trois lettres composant le nom arrive tout naturellement en clôture de ce chapitre racontant un quart de siècle de belles luttes : *la Foi*.

CHAPITRE V

D'OU VINT L'ARGENT

Il devait avoir un fameux ange gardien, le Père Dhuit, car à toutes les minutes périlleuses, face à un obstacle apparemment insurmontable, ce fidèle compagnon, lui soufflait immanquablement, de la part du Ciel, le procédé qui allait le tirer d'embarras. Par exemple, quelle technique de l'art de tendre la main il lui suggéra, étape par étape, dans cette course aux millions, nécessaires, d'abord pour acquérir ses terrains successifs, puis pour y installer et y meubler son Patro !

Lorsque, après un calcul approximatif, très approximatif, des sommes fabuleuses exigées par l'entreprise, il se demanda comment s'y prendre pour les recueillir et qui solliciter, une voix secrète commença par lui souffler : « Surtout ne dédaigne pas les petites bourses. Rappelle-toi le mot de Veuillot : Heureusement pour les pauvres, il y a les pauvres ! Pense à eux, d'abord. Ceux-là répondront toujours : « présent ! »

Il en fut ainsi.

Nous avons sous les yeux les calepins, notant minutieusement au jour le jour, six années d'offrandes ; ils sont édifiants avec leurs deux millions ramassés de-ci de-là ! Quelques gros chiffres, oui ! un 100.000 francs par exemple, versés deux fois en ces temps lointains par un des plus gros confectionneurs de Paris ; deux ou trois 10.000 francs ; un 3.000 francs par l'abbé Gerlier,

futur Archevêque-Cardinal de Lyon ; et le reste, tout le reste, c'est-à-dire plus de deux millions, tombés des petites bourses, de toutes petites bourses, parmi lesquelles celles de beaucoup d'anciens de l'Œuvre. Pour comprendre la misère, il n'y a rien de tel que d'en manger.

* * *

C'est encore elle, la pauvreté, qui, la plupart du temps, aux portes des églises parisiennes, continua de verser à fond. A Ménilmontant, le Père Dhuit avait connu plus d'un vicaire qui, monté en grade, avait trouvé son bâton de maréchal dans la cure d'une paroisse fortunée : *Saint-Pierre-du-Gros-Cailou*, *Notre-Dame-d'Auteuil*, *Saint-Thomas-d'Aquin*, *Saint-François-Xavier*, *Notre-Dame-des-Victoires*, *Notre-Dame-de-Lorette* et d'autres. Dans leur ascension ces bons prêtres n'avaient pas oublié le pauvre Patro de leur église populaire, et ils cédaient volontiers au *Patronage Saint-Pierre* une journée entière de collecte aux portes de leur paroisse. Avec ses quêteurs et quêteuses, et leur troupe de relève, le Père Dhuit débarquait alors avec le premier métro, pour la messe des boniches ferventes, et ne détélaît qu'à la fermeture. A midi, dans un modeste restaurant pour maçons et cochers de fiacre, la troupe absorbait un ragoût populaire, renforcé d'un camembert et arrosé d'un litre de gros bleu ; et, avec les premières midinettes entrant en coup de vent à l'église, pour un bout d'oraison, après leur repas expédié sur un banc des Tuileries ou du Parc Monceau, elle reprenait son poste de sollicitieuse : « *Pour le Patronage Saint-Pierre de Ménilmontant, s'il vous plaît !... Dieu vous le rende, Madame !...* »

En général, on faisait ainsi, dans les 1.500 francs (1), excepté

(1) Ces 1.500 francs vaudraient, après nos dévaluations successives, un peu plus de 36.000 francs de notre monnaie actuelle.

à Notre-Dame-de-Lorette, la paroisse des Maries-Madeleines, où ça dépassait toujours les 2.000 francs (1). Évangile éternel ! Elles restent toujours généreuses, comme leur aînée, au repas de Simon le Pharisien.

* * *

Ainsi témoignent les célèbres calepins, que nous avons épluchés ligne à ligne. Nous n'y avons pas cependant trouvé un curieux secours de 1.200 francs qu'une vieille dame, habitant au bout du Pont des Arts, sous une Coupole glaciale en hiver et brûlante en été, l'*Académie Française*, versa solennellement, une après-midi d'automne finissant, à l'humble directeur du Patro. Ce prix de vertu — puisqu'il faut l'appeler par son nom — les Anciens de l'Œuvre l'avaient eux-même sollicité dans une pétition éloquentes : « Si pour obtenir, Messieurs, la plus humble de vos faveurs, il faut être appuyé de grands noms, et apostillé d'illustres signatures, nous renonçons dès aujourd'hui à voir exaucer notre désir. Mais si vingt-cinq années de dévouement en pleine pâte populaire suffisent pour attirer votre bienveillance, alors laissez-nous vous apprendre le nom de l'abbé Dhuit. Il n'y a pas de soutane plus populaire entre le boulevard de Ménilmontant et les « fortifs ». D'ailleurs venez voir. »

Et la vieille Dame était venue, sous les espèces de deux de ses hôtes, le Secrétaire perpétuel de l'Académie, *René Doumic*, Directeur de la *Revue des Deux-Mondes* et l'historien de Napoléon, *Frédéric Masson*. Ils avaient fait l'ascension de Ménilmontant, avaient parcouru, émerveillés, ce secteur d'apostolat, si pauvre, si pauvre, et étaient repartis avec cette phrase, ce bout de phrase plutôt, qui figura au *Journal Officiel* après avoir été prononcé,

(1) Et ces 2.000 francs vaudraient environ 48.000 francs de notre monnaie présente.

sous la fameuse Coupole, devant un parterre composé de nobles vieillards en habit, de deux soutanes violettes d'évêques, de trois grands soldats, Joffre, Foch et Lyautey, et du Père la Victoire lui-même, Clemenceau «...l'ardent abbé Dhuit que nulle difficulté ne rebute ».

1.200 francs ! Une goutte d'eau sans doute, mais versée par les quarante Immortels, quelle notoriété elle confère ! Quelle recommandation pour d'autres vieilles dames, moins sollicitées et plus argentées.

* * *

Pendant qu'il était encore chaud, le Père Dhuit ne manqua pas de battre le fer et de faire monnaie avec cette gloriole. Il se rappelait le mot de l'Évangile que, tant de fois, Don Bosco répétait : « Faites aussi bien le bien devant les hommes, pour qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux (1) ». Esprit éminemment ordonné, il avait, lui aussi, comme tout grand chef, son fichier impeccablement tenu, et quand un *triduum*, une retraite de Première Communion, un sermon de charité, une journée de récollection spirituelle l'amenaient en un point quelconque du territoire métropolitain, ou nord-africain, en Lorraine comme en Bretagne, à Paris comme à Lille, à Tunis comme à Casablanca, il prenait son répertoire d'adresses bienfaisantes, classées par villes et villages et, au soir de ses prédications, il allait tirer les sonnettes et gravir des escaliers. En a-t-il secoué des unes et monté des autres ! « Il ne faut pas que l'on m'oublie, ne cessait-il de dire. Et pour cela rien ne vaut une bonne petite visite. » D'où il sortait

(1) Il n'est pas en contradiction avec cet autre de l'Évangile : « Gardez-vous de faire des œuvres de justice devant les hommes pour en être vus ». Ces oppositions apparentes de vérités évangéliques forment la substance du livre si attachant du grand converti anglais Chesterton : *Les Paradoxes de l'Évangile*.

le portefeuille légèrement plus gonflé. Mendiant du Bon Dieu, il empêchait les générosités de s'endormir. Il revint quelquefois de ces courses apostoliques avec de bonnes petites liasses en poche.

* * *

A la rentrée de ces fonds qui, année par année, devaient liquider ses dettes d'achat de terrains et d'immeubles, de constructions aussi, le Ciel lui-même collabora en lui amenant d'une façon inattendue, mais essentiellement évangélique, un appoint précieux.

Quand il eut inauguré la vaste salle de théâtre de ses nouveaux locaux, le Père Dhuit songea : « Ce peuple de Paris a autant de cœur que d'ignorance religieuse. Il serait difficile de dire quel est le plus fort des deux. L'école neutre, en lui bouchant l'horizon de la vie, l'a gâté. Silence sectaire, ou bobards anti-chrétiens : on ne résiste pas à cela. Que de braves gens je coudoie, qui vivent sur terre, comme s'il n'y avait que ça ! Alors, en avant la rigolade, la sale rigolade ! A mon Patro, par leurs fils, j'en guéris beaucoup de ces papas ignorants. Mais quand même, c'est le petit nombre comparé à la masse. Le moyen d'élargir le rayonnement de la pensée chrétienne ? Qui me le soufflera ? »

Et le fameux Ange Gardien, député d'En-Haut, se pencha de nouveau à son oreille pour lui susurrer : « Fais jouer la Passion : tu verras comme ça va rendre ! »

Et on joua la Passion. Avec ses garçons : petits, moyens, grands, adultes. Pas de vedettes, pas de professionnels, pas de cabots ! Les gars du quartier, rien qu'eux. Ils sont Parisiens, ils ont donc tous vu jouer quelque chose, au *Châtelet* ou à la *Gaieté*, à *Sarah-Bernhardt* ou à l'*Opéra-Comique*. Puis ce sont des débrouillards et ils ont du cœur ! Les trucs, ils les devineront, ou les demanderont, ou les improviseront, le grand grimage compris, les jeu des lumières aussi, la mise en scène surtout. J'ai un or-

ganiste numéro un, fils d'Ancien : il formera les chœurs de chant qui relieront les tableaux. Et on répétera, on répétera pendant trois mois, si c'est nécessaire. Et puis l'an prochain on fera mieux. L'important est de démarrer, de sortir cette tragique page de l'Évangile qui remuera les cœurs.

Et l'on démarra. Et les cœurs furent retournés.

D'abord on s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien, comme dit La Fontaine. La troisième année, après un rodage sérieux, ce fut parfait. Et de partout, des quatre coins de Paris, de la banlieue, petite et grande, on accourut, presque sans réclame. Elle était faite par les premiers spectateurs qui, s'en retournant bouleversés, en amenaient d'autres, qui à leur tour... Bientôt on joua à guichets fermés. Les coups de téléphone succédaient aux coups de téléphone pour retenir des places huit jours à l'avance. Et les générations d'acteurs succédaient aux générations d'acteurs. Depuis l'enfance, au Patronage Saint-Pierre, on se prépare à la Passion, tout comme à *Oberammergau*. On y travaille une bonne moitié de l'année. Les rôles de la pièce, comme les costumes se transmettent de génération en génération depuis quarante ans. Et le père apprend à son fils le texte, les attitudes, le jeu scénique que lui a transmis le sien.

Et la grande presse en parla. Trente journaux quotidiens ou hebdomadaires de Paris et de la province, en firent l'éloge. « Spectacle étrangement beau », concluait l'un des reporters touché au vif.

En 1937, la *Radiodiffusion Française* enregistrerait une scène, tandis que l'*Illustration* consacrait à cette œuvre un reportage, une grande photo en première page et, au milieu du numéro, deux pages de texte avec sept photographies d'acteurs en scène.

Enfin, *Match*, le grand hebdomadaire, tirant à 600.000, détachait à Ménilmontant un de ses meilleurs journalistes qui terminait ses deux pages d'éloge par ces lignes : « Un tel miracle, ressuscité des Mystères du Moyen Age, n'est possible que dans un milieu saturé d'Évangile ».

Cet Évangile, grâce à ces mois de fatigue, cette troupe le diffusait à travers les rangs pressés des spectateurs, dont une bonne partie, certainement, ne mettait pas les pieds à l'église, mais s'en retournait mordue à l'âme. Car, si jamais spectacle passe la rampe et prend son public aux entrailles, c'est bien celui-là. Récompense légitime de cet acte de foi vivant, qui continue, carême par carême, aidant puissamment le *manager* à solder ses dettes, directement par ses « entrées », indirectement par les sympathies qu'à cette occasion il amène à cette œuvre de jeunesse.

Le rêve du Père Dhuit était réalisé : déborder son Patro, voir bien au delà de ses murs, se donner comme horizon le Paris populaire, trop laïcisé, tous ces cœurs sensibles dont un vieux mécano de Renault se faisait l'interprète quand, un soir, de son coin d'ombre, il cria : « Canaille ! » au grand Prêtre des Juifs crachant au visage auguste du Fils de Dieu.

* *
* *

Une autre arme, de calibre différent, mais non moins puissant, son père en Dieu, saint Jean Bosco, l'avait livrée au Père Dhuit : *La Presse*. Elle aussi projetait son action bien au delà du clocher, Avec elle comme avec ses visites il atteignait non seulement la province, mais l'étranger. Deux périodiques, deux volumes, répandus à des milliers d'exemplaires. Tous les mois la *Chronique du Patronage Saint-Pierre*, illustrée par Poulbot, s'il vous plaît, dense de faits, de nouvelles et de doctrine, renseigne et enseigne. Ses rédacteurs sont de même qualité que les acteurs de la *Passion*, tous tirés du milieu, journalistes improvisés, mais « dans le bain », parlant le dialecte du XX^e arrondissement, tout en respectant la langue. Pendant la Première Guerre, cette Chronique mensuelle, qui allait s'épanouissant de numéro en numéro, se doubla d'une *Chronique militaire* paraissant chaque samedi, pour soutenir le moral des gars qui se battaient au front.

C'était déjà bien beau de composer, d'imprimer, de diffuser

ces feuilles, mais cela coûtait cher. Il eût fallu que le Patro fût déchargé de tout souci financier ; or, on courait plus que jamais derrière les millions nécessaires pour mettre toute cette jeunesse au large et dans ses meubles. Pour les trouver, il fallait donc à tout prix frapper à de nouvelles portes, c'est à-dire se faire connaître un peu partout. Le moyen ? La brochure, petite, preste, illustrée, captivante, qui empoignerait son lecteur et ne le lâcherait qu'après le geste généreux. Un écrivain fut trouvé à qui l'on mit presque de force la plume en main. Il raconta tout simplement l'histoire de ce Patro, qui se refusait de mourir faute de ressources. Georges Goyau préfaça la brochure, qui s'intitula joliment : *Une page de vie cachée du Paris Catholique*. On tira à 5.000 exemplaires et on en éparpilla 1.500 gratuitement. Le résultat fut splendide. Tous frais déduits, cette initiative rendit encore plus que la Passion.

Et, deux ans après, cet effort de pénétration de milieux lointains fut renforcé par la sortie d'une seconde brochure, de 160 pages celle-là. Une *Offensive de Charité*, recueil d'une série de *Premiers-Paris* parus dans la *Chronique* et redemandés par leurs lecteurs. On tira à 3.000 cette fois, et on n'en eut pas assez. Ils prirent les mêmes directions et quelques autres nouvelles. Un jour, on demandait au Père Dhuit : « Si c'était à recommencer, engageriez-vous dans cette entreprise autant de billets ? — Et comment ! Les directeurs d'Œuvres qui ne se servent pas de cette arme sont en retard de cinquante ans, au moins. On ne fait plus rien sans l'imprimé. Ces deux brochures ont payé dix fois leurs frais. Que dis-je, dix fois, cent fois. Et ça continue. »

Ce rayonnement par l'imprimerie, le saint fondateur des Salésiens, Don Bosco, n'avait cessé de la proclamer : « Je veux une imprimerie, disait-il au début de ses fondations, je veux beaucoup d'imprimeries : j'en veux en toutes les parties du monde (1). »

(1) Et il les eut, aussi bien à Paris qu'à Rome, à Madrid qu'à Buénos-Aires, à Tokyo qu'à Madras, à Londres qu'à Vienne.

Et pourquoi donc sinon pour étendre à ces mesures les vérités de l'Évangile ? Le Père Dhuit marchait sur ses traces comme tant d'autres de sa Société Religieuse.

* * *

Et pour l'aider dans cette diffusion, lui arriva, en janvier 1919, une aide précieuse, *Mademoiselle Marie*.

D'où venait-elle ? Du ciel assurément, tellement elle fut providentielle. Mais encore ? Comme le fameux chapon des *Plaideurs* elle débarquait du Mans. C'est là que le Père Dhuit avait accroché son wagon au sien. Et ils roulèrent ensemble pendant près de trente ans. Le Père Rochard, qui fut un des deux lieutenants demeurés le plus longtemps aux côtés du patron, nous écrivait tout récemment : « Sans elle le Père Dhuit n'aurait pas eu le temps de faire ce qu'il a fait. Elle l'a déchargé d'un monde de soucis. Vous avez écrit cela de Don Rua par rapport à Don Bosco : on eût pu le redire de cette humble servante du Seigneur. »

Qui des premiers collaborateurs du Père Dhuit n'a pas connu la misère de son logis, la vétusté poussiéreuse de certains de ses locaux, l'horreur de certaines ratatouilles qu'il servait candide-ment à ses invités ? Ça se comprend ! Où aurait-il pris le temps de vaquer à tous ces offices ? De temps à autre quelque maman compatissante, ou quelque mémée retirée des affaires, venaient bien lui faire son marché et préparer son frugal repas, mais ordinairement c'était le Père Dhuit qui cuisinait. Et alors, ô Seigneur. A partir de janvier 1919 tout changea ! M^{lle} Marie était arrivée ! Toute petite, toute menue, frêle de sa personne et de sa voix, le sourire rare, l'habit plutôt monacal, aux teintes volontairement sombres, sans élégance aucune, mais d'une propreté impeccable, M^{lle} Marie était restée seule, orpheline de très bonne heure, avec heureusement de quoi vivre. Elle n'était pas belle avec son petit visage parcheminé par les ans, ses traits plutôt durs de

vieille fille invétérée. Rien, dans son physique, qu'on ne pouvait cependant pas dire ingrat, ne parlait en sa faveur. La bonne de curé de type classique, de style pleinement canonique. Mais sous ces dehors frustes, une âme qui ne pensait qu'à se sacrifier. Elle avait attendu longtemps pour le faire : enfin elle rencontra au Mans le Père Dhuit mobilisé pour trois ans. Elle fut son trophée de guerre, de la guerre 1914-1918. De ce jour sa vie allait prendre sa vraie direction, son sens magnifique. De cet apôtre elle allait être pour le secteur matériel, tout, ou peu s'en faut. Cuisinière, lingère, femme de ménage, blanchisseuse, couturière, raccommodeuse, repriseuse, gouvernante, intendante, concierge, téléphoniste, il était étonnant ce petit bout de femme.

Et ce ne fut pas tout. Son dévouement monta d'un étage, et pénétra dans la salle de rédaction des deux *Chroniques*, non pour y composer, mais pour abattre l'obscur et austère besogne de recopier des lettres de soldats ou de bienfaiteurs, de tenir à jour le répertoire des adresses, confectionner et expédier mensuellement 800 bandes d'abonnés, écrites d'une calligraphie impeccable. Et tout le reste que nous ne pouvons détailler : par exemple la location de la salle les six dimanches où l'on jouait la Passion. Récompense : le soin de l'autel, de la sacristie, de tout le service sacré, vases et ornements, soutanes d'enfants de chœur et surplis de prêtre. Cette petite ombre de femme, qui trottait comme une souris grise, silencieuse et effacée, c'est prodigieux ce qu'elle additionnait d'offices, aussi bien rue des Pyrénées, où l'espace était relativement restreint, que rue du Retrait, où elle avait trois immeubles à surveiller ; et le troisième, de taille, celui de l'Œuvre. Le Père Dhuit pouvait s'absenter, courir Paris et la Province, passer les mers à la poursuite de ses millions, il partait tranquille : sa petite Marie, comme il disait, pénétrée de ses pensées intimes, rompue à tous ses goûts, empoignait sur l'heure le levier de commande matérielle, et faisait rouler la carlingue, comme si le pilote était là.

Elle serait à citer cette humble chrétienne à l'ordre du jour de

la Grande Armée des *Coopérateurs Salésiens*, ce tiers-ordre moderne, axé sur l'action en faveur de la jeunesse, fondé par saint Jean Bosco, premier crayon, comme le déclarait Pie XI, de l'*Action Catholique*. Le *Patronage Saint-Pierre* n'a jamais soupçonné la profondeur et l'intensité de ce bienfait. Supputez en effet les sommes fabuleuses que sa lessiveuse, ses casseroles, son balai, son aiguille à coudre, son aiguille à tricoter, son aiguille à ravauder, son plumeau et sa plume même ont épargnées chez la couturière, la blanchisseuse, le mercier, le pharmacien et le médecin. Jour à jour ce ne semblait rien ; au total, c'était incalculable.

Elle est donc bien à sa place, ici, à la clôture de cette litanie des sources de revenu du Père Dhuit. Et nous n'avons rien dit de l'abandon de presque tous ses biens à la famille salésienne. La caractéristique des âmes d'élite dans la société chrétienne d'aujourd'hui, dans l'élite de la race, est celle-ci : la pauvreté volontaire, le détachement absolu de tout, l'abandon aux mains de la Providence. Cette marque distinctive des grands élus de Dieu, Mademoiselle Marie la possédait à la perfection. Pas un sou de rétribution, simplement de quoi s'habiller, se chausser et, de temps à autre, remplacer une pièce de lingerie. Son salaire aussi copieux qu'enivrant : la joie intime de se sentir une petite pièce presque nécessaire dans cette belle machine qui tournait rond.

Au terme de ses jours, tout de même, elle toucha un autre salaire : elle put fermer les yeux au prêtre du Christ aux côtés duquel, sans défaillance, elle avait servi son Seigneur et Maître.

Lui parti, elle sentit bien que sa tâche était achevée. Deux ans plus tard, elle s'envolait au pays des âmes, servante fidèle, ayant travaillé jusqu'à la quatrième veille, dans l'ombre de sa cuisine, en compagnie de son vieux matou, amusée par le ronron satisfait de cette grosse bête égoïste. Les deux extrêmes qui se touchaient !

CHAPITRE VI

L'HOMME D'AVANT-GARDE

Parmi les multiples enseignements d'apostolat laissés par Don Bosco à ses fils, le Père Dhuit demeurait toujours frappé de celui-ci : tenir en haleine son monde, petits et grands, être à l'affût de toute saine nouveauté, capable d'empêcher de s'endormir son entrain, sa joie, sa piété. Lorsque Don Bosco, en Piémont, connut l'existence de la Médaille Miraculeuse, révélée à sainte Catherine Labouré par la Vierge elle-même, il l'adopta pour nourrir la piété de ses fils, de même pour Lourdes en 1858, de même pour La Salette en 1863. Ce fut lui, en compagnie de Silvio Pellico qui fonda en Italie la première Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, dès qu'il eut connaissance de l'Institution. Les retraites de midi, il les inaugura cinquante ans avant que l'abbé Turgis, à Paris, les eût lancées pour les midinettes. De son propre mouvement, comprenant l'utilité sociale de l'introduction du système décimal en Italie, il composa un manuel exposant la matière, et une comédie désopilante chargée de la vulgariser par les tréteaux. A l'avant-garde, toujours à l'avant-garde, ne cessait-il de répéter !

Un jour de 1873, en fin janvier, il reçut à Turin la visite d'un jeune prêtre de l'archidiocèse de Milan, professeur d'éloquence sacrée au grand Séminaire, qui venait s'excuser auprès de lui qu'un de ses protégés, confié à sa maison, eût trahi sa

confiance en s'échappant. Le Saint retint l'abbé plusieurs jours sous son toit, l'engageant à visiter de lui-même, sans guide, sa grande cité des Jeunes, surtout ses ateliers ; et comme à l'heure du repas, l'abbé disait à Don Bosco son admiration pour la hardiesse de ses initiatives, celui-ci lui répondit : « Voyez-vous, monsieur l'abbé, Don Bosco veut toujours être à l'avant-garde de tout progrès civil, social et religieux, capable de rendre meilleures les âmes. »

L'abbé s'appelait Ratti et devait, cinquante ans plus tard, canoniser comme Pape, son hôte d'un jour.

Cet idéal très élevé, le Père Dhuit s'efforçait de l'atteindre. C'est ainsi qu'il fut l'un des premiers en France à fonder une Colonie de vacances pour son « Patro ». Les colonies de vacances ont à peu près cinquante années d'existence en France et, sur ce terrain, les catholiques sont partis les premiers. Quand l'État est intervenu, souvent pour les embêter, il y avait au moins trente ans qu'elles fonctionnaient, et fort bien. Maintenant, quel est le collège, l'institution, l'œuvre de jeunesse qui ne possède la sienne ? Mais, au début du siècle, on n'en parlait même pas. Heureusement, le Père Dhuit se rappelait que, dès 1851, Don Bosco avait fondé la première de toutes les colonies de vacances catholiques du monde (1), à son pays natal, à dix mètres de l'humble maison où il avait vu le jour, au monticule des Becchi. Aussi, dès 1903, il lança la sienne à Brachay, dans la Haute-Marne. Entre les multiples formules de colonies qui allaient s'épanouir, il adopta celle de la colonie fixe, se déroulant dans un local adapté, loué de préférence : ses finances ne lui permetteint pas d'avoir son chalet à lui, sa gentilhommière à lui, son pavillon à lui. Plus tard, il émigrera de Brachay à Domfront, en Normandie, et il

(1) Car ce fut saint Jean Bosco le véritable lanceur des Colonies de Vacances en 1851 et non pas le Pasteur Bion, à Zurich en 1872. Voir la brochure : *Le lanceur des Colonies de Vacances*. Procure Salésienne, rue des Chantiers (Paris).

s'y tiendra définitivement. Le double avantage qu'il pressentait à emmener ses garçons, pendant deux mois, à des prix défiant toute concurrence, sans autre appui financier qu'une maigre pension sollicitée des parents et le produit des souscriptions lancées par sa « Chronique », c'était d'abord — et il ne s'en cachait pas — à l'époque où le taudis était roi, d'arracher à la pré-tuberculose les plus chétifs de ses gars, et de leur assurer ainsi un proche hiver sans rhume inquiétant, précurseur d'on ne sait quoi, mais aussi de les avoir à lui, pendant un mois au moins, pour les imprégner des doctrines chrétiennes et, tout en excursionnant, de leur apprendre à prier, surtout à l'heure de la messe quotidienne. Comme Don Bosco, jamais il ne se déchargea sur d'autres épaules de la direction effective de sa colonie, dont il fut jusqu'au bout l'organisateur, le meneur, le boute-en-train. Ceux qui ont fait de la colonie de vacances savent la somme de fatigues qu'impose l'emploi. Le bon Père revenait de Brachay ou de Domfront, peut-être refait dans sa santé, grâce à cette cure d'air pur, de légumes frais et de fruits abondants, mais aussi claqué à fond, et maigri d'au moins cinq kilos.

* * *

C'est pour obéir à une autre idée chrétienne que, des premiers, il agrégea sa Société de gymnastique, « les Ménilmontagnards » à la « Fédération Sportive des Patronages de France », la « Fédé », comme on dit ; fondée par le D^r Michaux en 1902. Ce grand social, doublé d'un profond catholique, avait compris les nécessités du sport en éducation et la nécessité non moins grande de son organisation dans les rangs de l'Armée Catholique. Il y a un demi-siècle, le sport dans nos œuvres existait à peine ; on ne le méprisait pas, on l'ignorait. Le muscle, ça ne disait rien. Michaux arriva, qui ne cessa de répéter : « Trempez aussi des organismes solides et souples, qui sauront faire face aux multiples besognes physiques de la vie, et entretenir de surcroît la santé de l'âme, la

résistance aux passions. Le sport guérira en partie nos jeunes de la fille. *Mens sana in corpore sano*. Notre frère le corps comme disait le « Poverello », ça existe. Et puis, observez que les gouvernements, l'État, ne s'inclinent que devant les forces organisées : pour empêcher qu'ils ne vous tracassent ; mieux, pour leur arracher des subsides, affirmez-vous comme une force puissante, nombreuse, une Fédération faite de centaines de sociétés, montrant que les catholiques savent prendre la tête des mouvements et s'affirmer dans des manifestations impressionnantes. Groupez-vous donc et venez à la Fédé. »

Le Père Dhuit fut des premiers qui s'affilièrent et il ne s'en repentait jamais.

* * *

Comme il fut un des premiers à embarquer ses gosses dans le mouvement liturgique, qui se dessinait déjà assez fortement autour de 1910. Il aimait tant la messe ! Il la célébrait avec une dévotion si prenante, comme nous le verrons ! Dès qu'il apprit que des prêtres, et même des laïcs, faisaient l'impossible, par le dialogue des pièces liturgiques, par l'explication du plan général de la messe, par l'usage intelligent d'un manuel facilitant la compréhension des divers moments du sacrifice, pour faire participer et non plus assister le fidèle au grand drame chrétien, il emboîta le pas. C'est si difficile de tenir tranquille quelques centaines de garçons à un Office, si rien ne vient capter leur attention et favoriser leur ferveur ! Or, il estima que, pour fixer ces têtes évaporées au déroulement de la messe, rien ne valait autant que de les y faire prendre part le plus possible, comme dans l'Église des premiers siècles. Sans doute, en place de glose, sa pensée d'éducateur déviait parfois sur quelques recommandations ou quelque reproche mérité, plutôt copieux ; mais la ligne liturgique était toujours gardée, et, finie la parenthèse qu'il avait jugée urgente, il y revenait.

* *

Le même souci de préparer ses grands, alors, aux devoirs essentiels de demain, au principal surtout, leur rôle d'époux et de père, le fit prier, un jour de 1927, Jean Guiraud, l'historien, directeur politique de *La Croix*, de passer tous les quinze jours le soir vers les neuf heures, pour entretenir ses futurs candidats au mariage de cette vocation qui était, pour la plupart, la leur. Comme consigne, il dit à Guiraud : « Allez-y carrément ! A Ménilmontant on n'apprendra rien aux jeunes sur le chapitre sexuel. Ce qu'ils ont besoin de savoir, c'est leurs devoirs précis d'hommes mariés, à la lumière des Évangiles et des Encycliques pontificales. »

* *

Sur le terrain de la prière, il eut plus d'une initiative, qui s'arrêta vite en route, à bout de souffle. Mais une tint bon, malgré vents et tempêtes : la réunion du samedi pour les grands, en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Même aux pires jours du Patro, elle ne chôma pas. Elle se tenait dans les misérables chambres de l'abbé, rue de Ménilmontant, par exemple. On y récitait le chapelet médité, puis le Père Dhuit se déchaînait ; il y allait de sa causerie où il faisait entrer tout, et pas brièvement, croyez-le. L'Enfant de Notre-Dame-de-Chartres et le protégé de la Vierge Auxiliatrice se fondaient en un seul personnage, pour laisser déborder de son cœur autant de doctrine que de tendresse à l'égard de Celle à qui il devait, un à un, tous ses sauvetages.

* *

Un des « trucs » apostoliques de saint Jean Bosco fut de s'emparer d'une arme neutre en soi, et même parfois hostile, et de l'embrigader au service du Seigneur. Tout le Piémont

murmure encore des cantiques à la Vierge qui, sur le pavé des Halles de Turin, n'étaient, à leur origine, que des romances d'amour, parfois très poussées. Il changeait les paroles, aidé de son ami Silvio Pellico, le poète, et le tour était joué. Au moins une fois, le Père Dhuit l'imita, et de la façon la plus élégante. Au sortir du premier hiver de la guerre 1914-1918, quand on vit que le conflit menaçait de durer terriblement, on crut intelligent pour soutenir le moral du combattant de mobiliser « l'éternel féminin ». La création des « marraines de guerre » part de ce souci. L'institution, c'était fatal, dégénéra très vite. A partir pour les Armées, il n'y eut pas que des colis, ni des courriers revigorants. Le flirt épistolaire entra vite en danse, et les rencontres des permissionnaires avec leurs marraines ne respectèrent pas toujours la morale. Mais le Père Dhuit avait vite aperçu le parti qu'il pouvait tirer de l'idée. L'ancien préfet des études de Marseille qui donnait à chaque « nouveau » un ange gardien, se réveilla : à ses 183 mobilisés, il assigna 183 marraines, choisies avec doigté ; avec goût aussi. Leur mission ? Ravitailler en colis, en nouvelles, en courage leur soldat ; prier pour lui ; le protéger en somme, de toutes façons. Ces femmes, qui étaient de tout âge, comme d'ailleurs les mobilisés, prirent tellement leur tâche à cœur que, pour la plupart, ce fut un aiguillon au bien. Leur vie, morne la veille, prit de ce fait un beau sens ; leurs souffrances et leurs prières, une direction précise. A leur manière, elles combattirent, elles aussi. Nous connaissons des « poilus » d'alors, bien blanchis sous le harnais, sauvés du grand baroud en partie par l'intercession de ces femmes : ils rencontrent toujours avec émotion la marraine, légèrement vieillie elle aussi, qui fut leur bouclier.

*

* *

On le voit, dans cet apostolat, il y eut toujours une part de hardiesse, mais de hardiesse confiante, qui tourna rarement mal.

C'est à ce même chapitre qu'il faut inscrire un double essai de reconstitution de la famille, qui s'appelle les *Grandes ballades* annuelles et les *Soirées chez l'Ami Poloche*.

Au moins deux fois par an, sur de vastes chars-à-bancs, tout le Patro s'ébranlait, par un clair matin d'été, pour la grande banlieue, de préférence en bordure d'une de ces immenses forêts qui sont la parure de l'Île-de-France : Saint-Germain ou Fontainebleau, l'Isle-Adam ou Chantilly, et d'un point d'eau providentiel pour la cuisson, et le baptême des vins. À moitié préparés, les vivres s'empilaient dans les coffres et tous les sexes s'entassaient dans la joie, car toutes les familles des patronnés étaient conviées, au complet, sans distinction d'âge ni de sexe, pour montrer à tous que religion et allégresse marchent la main dans la main. La messe, on l'avait prise au départ ou on la cueillait en cours de route, dans une paroisse champêtre, très pieuse, très chantante. Arrivés au terme de l'excursion, et tandis que les messieurs partaient explorer égoïstement les alentours, les dames préparaient le pique-nique sur l'herbe ou dans une clairière, taillaient les viandes, réchauffaient les pâtes, assaisonnaient les salades ou les patates coupées en menues tranches, et les enfants entamaient des parties endiablées ou poursuivaient les écureuils d'arbre en arbre. Banquet agreste à l'ombre des jeunes feuillages, concerts improvisés, sketches désopilants, réminiscences de vieilles séances, tout y passait pour maintenir très haut cette atmosphère de gaieté. Et dès que les premières ombres commençaient à envahir la forêt, on se réempilait dans les voitures, les bras chargés d'un tas de fleurs précoces et d'innombrables refrains aux lèvres. La rentrée à Ménilmontant faisait sensation, tellement elle était tapageuse de jeunesse. Recomposition de la famille qui se retrouvait aussi, au moins deux fois l'an chez l'Ami Poloche, le restaurateur de la rue des Pyrénées, dont les grands salons se prêtaient à tous les programmes. Celui du P. S.-P. était bien simple : un banquet populaire à un bon prix abordable ; puis, au pied de l'estrade d'un petit orchestre embauché, une

sauterie, la plus innocente du monde, comme la plus allègre. Aux premières mesures de la valse, du tango ou du charleston, le Père Dhuit ne se retirait pas, comme l'aurait souhaité peut-être quelque bonne pharisienne de la paroisse, mais il restait là, assurant précisément par sa présence et son sourire satisfait la correction de cette soirée, au cours de laquelle il était bien capable de glisser à quelqu'un qu'il savait particulièrement malade dans son âme, le mot qui, à distance, allait germer en remords. On partait vers minuit, peur de manquer le dernier métro, ceux qui habitaient loin ; les jambes peut-être lasses, mais l'esprit détendu et le cœur épanoui d'avoir respiré un véritable air de famille au contact de ce prêtre, qui savait être tout à la fois surnaturel et humain.

*
* *

Une dernière initiative pour couronner toutes celles que nous venons d'énumérer : les voyages de ses grands. Par nature, le Père Dhuit avait l'humeur aventureuse ; par nécessité aussi, pour promener sa sébille de mendiant à tous les coins de France et de l'étranger ; enfin, comme formateur de jeunes, il avait conscience de devoir compléter sa tâche humaine et chrétienne en mettant ses garçons en contact avec les hauts lieux de la Patrie et de la Chrétienté ! Pour ces trois raisons on le vit tantôt aux Iles Anglaises et tantôt en Suisse, tantôt en Belgique et tantôt à Nice ; et puis au Mont Saint-Michel, et puis, cela va de soi, à Lourdes plusieurs fois, en Afrique du Nord aussi : Alger et Tunis ; enfin, on le comprend, à Turin et à Rome, — et nous en passons. Son bonheur très spécial était d'agenouiller ses grands aux pieds de la Châsse de saint Jean Bosco, ou aux pieds du Vicaire du Christ. Il était avec un groupe au solennel transfert du corps de Don Bosco à Turin, de son tombeau à Valsalice à la Basilique Notre-Dame Auxiliatrice. Un de ses Anciens même, père d'un prêtre, Ancien lui-même, enfants tous deux du Patro, Hébert, tenait un

des huit cordons de la chasse glorieuse dans ce parcours triomphal qui dura cinq heures, en files de dix, représentant fièrement le pays que ce saint avait tant aimé (1).

En général, il voyageait ou pèlerinait sur le mode lyrique. Sa culture artistique était petite, comme toute celle de sa génération sacerdotale ; on l'eut bien embarrassé de lui demander, par exemple, pourquoi, à Rome, il préférait Saint-Paul-hors-les-Murs à Saint-Pierre, et Sainte-Sabine à Saint-Paul-hors-les-Murs ; mais sa figure illuminée et son invariable et sympathique exclamation : « Oh ! que c'est beau, que c'est beau ! » disaient clairement que son sens esthétique et chrétien avait été saisi, confusément peut-être, mais profondément. Et cette admiration, il la faisait partager à son entourage des grands. A Rome, pour la béatification de saint Jean Bosco, en 1929, il ne pouvait, avec sa jeune escorte, quitter, de nuit, la place Saint-Pierre illuminée de dix mille feux, tombant de la célèbre Coupole ou des corniches de la Basilique. « Oh ! que c'est beau, que c'est beau ! ». Ces instants de communion avec le divin stockaient en lui, pour les heures méchantes, des réserves de courage. C'était pour cela d'ailleurs qu'il entraînait les aînés de son Patro à de semblables fêtes de l'âme. Il prévoyait qu'un jour, aux moments durs, — de deuil, de devoir héroïque, de tentation violente, de souffrance atroce — il se raccrocheraient à de pareils souvenirs pour faire face.

* *
* *

Nous entendons une objection et, loyalement, nous voulons y répondre. « Oui, homme d'action, d'initiative, précurseur parfois, esprit d'avant-garde, mais aussi adversaire résolu de tout mouvement spécialisé, J. O. C. ou J. E. C. »

(1) Ce pauvre ami, hélas, mourut, quinze jours après son retour, d'une pneumonie contractée pendant cette marche triomphale qu'accompagnait la plus implacable des pluies.

C'est vrai, absolument vrai. Même plus : il les a mal jugés pour ne pas les avoir étudiés. Ils sont de lui, ces six mots : « Nouvelle étiquette sur une vieille bouteille ». En langage plus simple, ces mouvements n'apportent rien de neuf comme méthode d'apostolat. Comme on reconnaît là l'esprit absolu du Père Dhuit, du chef qui a dû se débrouiller tout seul au milieu d'un monde de difficultés qu'il avait vaincues, de l'homme, du religieux qui, du fait de sa situation, de son âge, des services rendus, ne rencontre autour de lui que docilité respectueuse. Peu ou point d'opposition, d'ailleurs tenue pour négligeable. Il était tellement persuadé qu'en dehors de sa formule, héritée d'un saint, il n'y avait rien d'autre ! Il n'eût pas fallu le presser beaucoup pour le lui faire proclamer, et même très fort. Conséquemment, il se refusait de constater qu'il y avait là, pour les jeunes catholiques, une nouvelle façon de gagner leurs frères, par noyautage ; de les sauver en transformant lentement ce milieu qui les gâtait à fond. Que de brebis le Père Dhuit lui-même avait perdues en raison de la nocivité du bureau, de l'atelier, du chantier, du voisinage ! « L'homme naît bon », déclarait Rousseau : quelle erreur psychologique et théologique ! « C'est la société qui le pervertit », ajoutait l'homme de Genève : quelle vérité ! Il y avait donc quelque chose à faire en direction de ce milieu corrupteur, où les âmes des petits apprentis parisiens baignaient pendant au moins dix heures alors.

Quand on attaquait devant le Père Dhuit ce problème de la conquête du monde du travail par ces méthodes nouvelles d'apostolat, il bondissait : « Eh bien, est-ce que je n'en fais pas, moi aussi, de l'apostolat ? Est-ce que mon Patro ne rayonne pas en plein quartier populaire ? D'abord, je reconstitue la famille chrétienne que je trouve trop souvent malade, sinon inexistante : ça compte ça, tout de même. Et puis, par les patronnés, j'atteins les parents. Que de pères j'ai « possédés » rien que par ma double colonie de vacances ! Rappelez-vous le proverbe flamand : « Qui tient la main de l'enfant, tient le cœur du père ». Je ne

vous dis rien des retours à Dieu des parents, provoqués par le zèle discret, la prière et l'exemple de leur fils. Et les gars, roulant dans la rue, amenés au P. S.-P. par mes patronnés ? Ou conquis sur le champ même de leur travail ? Est-ce de l'apostolat ça, oui ou non ? »

A quoi on lui répondait : « Mais oui, mais oui ; admettez aussi cependant que les Jocistes en font à leur manière, par ces cellules que Don Bosco lui-même fut forcé de créer, quand, débordé par le nombre croissant de ses gamins et insuffisamment aidé, au début, par cinq ou six soutanes de jeunes « abbetons », il comprit qu'il ne s'en tirerait que par le noyautage. Il fonda alors ces Compagnies, prolongement habile de son action, instrument indispensable de conquête du milieu. Il faisait faire par des groupes organisés, autonomes, agréés de leurs compagnons, la besogne que ses forces limitées ne pouvaient abattre... »

Quand on alignait au Père Dhuit ces raisons, il vous écoutait sans doute, mais son esprit était ailleurs, suivant la ligne de ses préférences.

Pourtant — mais à condition de n'être pas trop unilatérales —, ces deux formules, qui ne peuvent cohabiter, peuvent fort bien, chacune sur son terrain, travailler avec efficacité. Apostolat parallèle qu'anime le même désir de rechristianisation. Les uns travaillent en pleine masse populaire dont, à aucun prix, ils ne veulent se séparer, parce qu'ils en sentent l'âme, les difficultés, les aspirations, et tentent d'enfoncer leur « coin » dans ce milieu si délaissé, pour le rehausser ou au moins l'améliorer ; les autres, les patronnés, retirés de la bagarre, continuent à se former, à devenir des chrétiens modèles, dont l'exemple, les convictions et les services travailleront aussi pour le Christ, dont ils apportent la bonne odeur partout où ils se trouvent. Le Jocisme n'a rien à faire dans un patro, sinon lui emprunter parfois des cadres précieux, tandis que le patro trempe de plus en plus la volonté de ses membres qui, demain, se feront mobiliser dans les rangs de l'Action Catholique. Les premiers visent le milieu atelier, rue

ou voisinage, dont l'irréligion, l'immoralité déteignent lamentablement sur leurs frères ; les seconds protègent les brebis arrachées aux mauvais pâturages et les préparent, unité par unité, aux grandes tâches de la famille et de la paroisse. Deux troupes, deux formules, deux méthodes. Alors, à quoi bon se chicaner, peser des résultats, discuter des efficacités ? Ici ou là, on cherche le royaume de Dieu. C'est cela qui importe. Le tempérament de chacun décide. Laissez donc ces garçons aller où l'esprit de Dieu les porte. Mais que voulez-vous, on n'a pas peiné trente-cinq et quarante ans sur la même tâche, moissonnant les admirables récoltes que le chapitre suivant détaillera, sans s'imaginer qu'on tient le bon bout.

Les œillères du Père Dhuit s'expliquent, et d'autant mieux qu'en face, sur l'autre parallèle, on en a aussi, par rapport au patro. Petite guerre innocente ne traduisant de part et d'autre que l'ardent désir de rendre au Christ l'armée des jeunes travailleurs qui, si l'on ne se hâtait, irait tout droit au laïcisme intégral ou au marxisme impie.

CHAPITRE VII

LA BELLE MOISSON

L'Évangile nous a livré une méthode presque infaillible pour apprécier l'esprit d'une œuvre : « Un arbre se juge à ses fruits », a-t-il dit. S'ils sont abondants, nourrissants, savoureux, l'arbre est bon, la terre d'où il sort aussi, et probablement le jardinier.

Menons donc une brève enquête pour savoir quels fruits ont été cueillis au cours de ces soixante-quinze ans, sur cet arbre appelé le Patronage Saint-Pierre.

* * *

Qui serait passé, voilà soixante ans, aux abords de la place Gambetta et y retournerait maintenant, croirait, au sortir du métro, s'être trompé de ligne. Que de transformations ! La vie sans doute n'a pas déserté ce secteur du XX^e arrondissement, tant s'en faut, mais le décor général, qui le reconnaîtrait ? Les quatre grandes artères qui l'enserrent ou le traversent : l'avenue de la République, l'avenue Gambetta, la rue des Pyrénées et la rue de Ménilmontant, avec, à leurs bases, les boulevards extérieurs, Charonne et Ménilmontant, sont toujours là, c'est sûr, mais combien métamorphosés ! De hautes maisons bourgeoises s'y sont élevées, des quartiers tout neufs s'épanouissent au delà de la rue Pelleport ; la rue de Ménilmontant s'est peuplée en

direction de Saint-Fargeau et la rue des Pyrénées en direction du cours de Vincennes. Les rues lépreuses n'ont pas disparu, mais les taudis ont fortement diminué. La misère prolétaire existe toujours, qui en douterait ? Elle saute pourtant beaucoup moins aux yeux.

Parallèlement, l'assainissement moral a-t-il progressé ? L'esprit chrétien monté d'un degré ou deux ? Ça, c'est une autre affaire. L'idée communiste, quoiqu'en perte de vitesse, trouve toujours ici une population avide de l'embrasser et de la défendre, les enterrements civils y sont encore nombreux, la quantité de petits païens qui y naissent, vivent et meurent comme les fils de la brousse, est déconcertante ; le vin, l'absinthe et l'alcool s'y débitent toujours en des quantités affligeantes, et l'union libre fleurit copieusement. Tout de même, quelque chose est changé au moral aussi. Si l'homme débarqué du métro, le premier moment de surprise passé, circule en flânant à travers cette vaste moitié du XX^e, plus d'une observation lui saute aux yeux. D'abord, une seconde paroisse a surgi, Notre-Dame-de-Lourdes, sur les hauteurs, qui, comme son aînée Notre-Dame-de-la-Croix, se remplit plusieurs fois chaque dimanche : c'est un signe ça, tout de même. La soutane n'y est plus « couaquée » (1) par les galopins qui traînent. On la salue même parfois, preuve qu'elle n'est plus étrangère, ni antipathique. La plupart des gens la frôlent sans y prendre garde, mais quelques-uns l'arrêtent. Il y a donc, de-ci de-là, des cellules chrétiennes. Le Christ qui, maintenant, a deux pignons sur rue, doit compter de vraies attaches dans les consciences. Bien peu de visages respirent la haine des classes ; la rue est propre, dans tous les sens du mot, et les bistrots, le samedi soir, ne sont pas plus assiégés qu'ailleurs, plutôt moins. Quelque chose est donc changé. Un ferment semble être tombé dans la

(1) Les gamins de Paris ne manquaient jamais alors d'imiter le cri du corbeau — couac, couac — au passage de cet oiseau noir appelé curé.

masse, imperceptible encore, mais réel et ne demandant qu'à gonfler la pâte.

Qui l'y a jeté ?

* * *

D'abord, les curés de la paroisse, tous prêtres éminents, aussi actifs que simples, aussi « à la page » que pleins de bonté ! Quel dommage qu'à Ménilmontant ils ne fassent pas de vieux os ! L'avancement, au mérite et à l'ancienneté, devrait, à Paris, se faire sur place. Ce n'est qu'à la seconde génération de baptisés qu'un pasteur connaît à fond ses brebis fidèles et peut partir, avec les meilleures d'entre elles, à la conquête des autres. Mais, juste le temps de se connaître, de lancer une campagne solide d'apostolat et il faut émigrer de la périphérie au centre, de Notre-Dame-de-la-Croix à Notre-Dame-des-Victoires, à la Trinité, à Saint-Roch ou ailleurs. Les âmes sont déconcertées, car elles étaient habituées à leur prêtre.

En dépit de ce sérieux handicap, c'est inouï quand même le bien que ces messieurs, en passant, *transiit benefaciendo*, ont réalisé dans cette masse de plus de quatre-vingt mille chrétiens. Les cellules se sont multipliées : on s'en aperçoit aux Grand' messes paroissiales où elles se rejoignent, forment un troupeau aussi compact que fidèle.

* * *

Dans quelle proportion le Patronage Saint-Pierre a-t-il, lui aussi, travaillé à cet accroissement spirituel ? Il serait difficile de l'établir. Mais il y fut pour quelque chose car, dès 1910, il pouvait déjà aligner des familles chrétiennes formées complètement dans ses murs, donc fidèles à la paroisse, car, selon le mot du chanoine Esquerré, ce grand éducateur parisien, un patronage doit être un séminaire de paroissiens.

Goyau a parlé quelque part du travail latent, innombrable et innommé des infiniments petits, le microbe humain en histoire qui finit par avoir raison des plus fortes résistances. Microbe, le Patronage Saint-Pierre, sans aucun doute ! Aussi, allez donc savoir à quel travail de sape il s'attaqua pour faire crouler telle ou telle résistance au bien. Impossible encore une fois ! Pourtant, qui oserait prétendre que sa prière, son exemple, sa charité aient été pour rien dans tel retour à Dieu, tel retournement, telle volte-face du mal au bien ? Ici, les anges et Dieu seuls pourraient parler.

Mais voici qui est certain, concret, compté : son tableau de chasse, ou mieux, son char de gerbes moissonnées.

* *

Du Patronage Saint-Pierre sont sortis vingt-deux prêtres, dont deux religieux. Un tous les deux ans. Que toutes les œuvres catholiques, patronages, écoles, collèges fassent éclore un chiffre à peu près égal de ministres de Dieu, dans le même laps de temps, et la terrible crise du sacerdoce qui angoisse tous nos évêques sera résolue, en dépit de l'atmosphère de naturalisme et de laïcisme où baigne le monde présent. Inutile de souligner que la plupart de ces vocations, nous ne disons pas toutes, sont sorties de familles chrétiennes, lentement édifiées dans cet humble patronage.

* *

Comme ils sortaient de familles chrétiennes ces cent-quatre-vingt-trois mobilisés, pendant la guerre 1914-1918 qui se comportèrent si magnifiquement. Trente-quatre d'entre eux ne revinrent pas et quelques uns d'entre eux frisèrent l'héroïsme. Édifiez-vous à ces trois exemples pris entre cent :

Celui du soldat Clouet, décoré de la Médaille Militaire sur son

lit de mort. Il l'avait bien méritée, cet héroïque enfant puisque, sans hésiter, il joua sa vie pour sauver celle de vingt-deux de ses camarades. Voyant arriver une torpille de 380 dans la direction de la cagna qu'ils occupaient, il cria « Sauve qui peut », referma la porte et s'arc-bouta contre. Ce geste permit à ses amis de se garer, mais l'engin se vengra en lui crevant un œil, en lui enlevant une jambe, en lui perforant le poumon et en criblant d'éclats son pauvre corps qui vécut encore quelques jours.

Cet autre, il s'appelait Kada, fait prisonnier depuis plus d'un an, est repris de la nostalgie de Paris : à tout prix il faut s'évader. Avec un camarade, il franchit les barbelés du camp et part à l'aventure avec les seuls astres pour boussole. Cinq jours de marche, se nourrissant de betteraves crues. Après 150 kms, il est repincé et dirigé sur une geôle d'évadés, d'où il écrit, de la plume la plus blagueuse : « Je viens de faire un petit tour en Allemagne, mais j'ai été repris après une promenade de 150 kms, qui m'a valu quinze jours de cellule. Tout est bien qui finit bien. Je suis content quand même de cette excursion pleine d'émotions et d'aventures, malheureusement trop courte : cinq jours. Nous étions deux, nous marchions de nuit, nous dormions le jour : épatant. Maintenant, tout va bien. » Ce ne devait pas aller si bien que cela, puisqu'il mourut en Suisse des suites de la maladie contractée dans l'insalubrité des marais qu'il travaillait, par présailles, à assécher.

Courage souriant celui-ci, courage attendri cet autre qui, en arrivant au front écrivait à sa femme : « Je te demande, ma chérie, de bien faire prier mes filles, pour que j'en revienne. Cependant, si le bon Dieu veut que je ne revienne pas, pense toujours à moi, élève nos enfants dans le droit chemin et dans la crainte de Dieu. Rappelle-moi toujours à leur souvenir. Si je retourne, ce sera pour commencer ensemble une nouvelle vie, pleine de joies. Ensemble nous élèverons nos trois mignonnes

et nous leur inculquons l'amour de Dieu et de la Vierge Marie. » A quelques mois de là, il reprenait sur cette même note attendrie d'époux incomparable : « Voici deux jours que je n'ai pas eu le bonheur de te lire. Je ne cesse de penser à toi et à mes mignonnes. Je t'aime de tout mon cœur ; toi aussi, pas ? Depuis hier, nous sommes marmités de singulière façon, avec des 210, à jets continus. Malgré cela, je vais toujours assez bien. Ci-joint quelques fleurs cueillies au revers de notre tranchée : accepte-les, c'est mon cœur qui te les envoie. » Le lendemain, au petit matin, ce père et cet époux si aimant avait cessé de vivre : il s'appelait Pellieux.

De telles vertus, il faut le redire, sont inexplicables sans un entraînement chrétien, un apprentissage austère du devoir accomplis au sein de ce Patro, au souffle chaud de la grâce et de la prière, au contact des sacrements du Christ.

* *

Mais les plus belles plantes épanouies sur ce terrain ménilmontagnard sont, à notre sens, la cohorte de pères de famille chrétiens qu'il a donnée au quartier. Beaucoup sont déjà partis chez Dieu, les meilleurs ; mais ceux qui restent, et ils sont encore nombreux, refont, avec tous leurs enfants, la mentalité catholique de la France, lentement, mais sûrement. Ça ne semble rien qu'un père et une mère de famille chrétienne cent pour cent, mais multipliez-les par le nombre de leurs fils, qui rarement dévient, et tenez-vous bien tranquilles pour l'heure de la reprise française. Quand, au lendemain du grand coup de chien, fatal, elle sonnera, c'est sur ces hommes et sur ces femmes que l'on se rabattra pour rebâtir la cité. Ils seront les artisans obscurs, fragmentaires, mais efficaces de notre renaissance catholique.

* *

D'autant plus que plusieurs d'entre eux se sont déjà élevés dans la hiérarchie sociale, grâce à cette discipline lentement assimilée au Patronage Saint-Pierre. Ce n'est pas par pistonage, mais par leur propre mérite fait de conscience, d'intelligence, d'honnêteté et de travail que certains Anciens ont atteint des situations élevées, comme Sociétaire de la Comédie-Française, Directeur du Cercle Interallié, Caissier principal des Compagnies du Phénix, Directeur de l'Hôtel des Ventes ; et nous n'oublions pas le Vicaire Général de Versailles, le chanoine Lauer, ni le curé de Saint-Nicolas-des-Champs, l'abbé Le Rouzic.

« C'est ici que j'ai appris à battre Napoléon », disait Wellington en montrant la cour de son collègue d'Eton. Chacun de ces hommes pourrait affirmer : « C'est ici, rue Boyer, rue des Pyrénées, rue du Retrait que je me suis fait l'âme qui m'a permis de gravir ces échelons. »

* * *

Un des Anciens du Patro, devenu homme, père de famille, faisait un jour cette réflexion : « Il nous a trouvés pouilleux, le Père Dhuit, et souvent, il a fait de nous quelqu'un. Il nous a fait monter. »

Nous pensions à ce propos un soir d'automne que, longeant rue de Montpensier les barrières qui canalisent les Parisiens désireux de louer au Français une place avantageuse et pas trop chère, nous découvriions, dans la file un des grands du Patro :

« Tiens, mais qu'est-ce que tu fais là ? »

— Vous le voyez, je fais la queue depuis une heure pour décrocher à l'arrière-parterre une de ces places bon marché, si célèbres à la Comédie Française.

— Et qu'est-ce qu'on joue, ce soir ?

— Mithridate !

— Mithridate !! Ca t'intéresse cette histoire de jalousie féroce d'un vieux monarque oriental ?

— Et comment !

— Dis la vérité : tu y vas pour voir jouer Jean Marais.

— Pensez-vous ! Je laisse ce monsieur à l'admiration bête des petites lycéennes. J'y vais, moi, pour le drame.

— Tu le connais ?

— Je l'ai encore relu hier soir et j'ai... la partition sur moi. Que de problèmes politiques soulevés par ce satrape oriental ! Sans parler de cette fureur d'aimer dans ce vieux, si actuelle. Ah ! ce que j'en connais des Mithridates à Ménilmontant ! Et puis quels vers ! Quels vers ! Oh cette musique de Racine ! Unique ! »

Il était lyrique, le garçon. Et d'un coup, il avait saisi la substance du génie de notre grand tragique ; son sens du réel et la caresse de ses alexandrins. Or, hier, c'était un pauvre gosse de la laïque, malingre, souffreteux, que le Père Dhuit avait sauvé au moins de l'anémie par deux ou trois colonies de vacances. Et maintenant, c'était un esprit mûr, cultivé, chef machiniste au Patro à la Passion, qui venait, après lecture, s'émouvoir au grand drame racinien. Oui, il avait raison, l'Ancien du Père Dhuit, disant : « Il nous a trouvés souvent pouilleux et nous a fait ce que nous sommes, des hommes dont l'âme et l'esprit montent sans cesse. »

*
* * *

Le Père Dhuit disait fréquemment : « Quand mes trois Conférences de Saint-Vincent-de-Paul marchent, je suis tranquille, mon Patro marche. » Rien n'attire les bénédictions du Ciel comme la charité faite aux malheureux.

Chaque semaine, ces membres des Conférences, depuis plus de quarante ans, montent au logis de la misère, du besoin, de la vieillesse abandonnée, du vice châtié, et y apportent, avec le sourire de leur jeunesse et la parole de leur foi, l'offrande de leur charité et le réconfort d'un cœur chrétien.

Ozanam, le fondateur de ces conférences, en 1830, voulait

avec elles, faire coup double au milieu de ses amis des Hautes Écoles : préserver leur vertu et soulager la détresse. Il ne se trompait pas. Car qui est le plus grand bénéficiaire de cette institution : le misérable soulagé dans son taudis ou le visiteur qui en grimpe l'escalier sordide ? On ne le saura jamais.

Notons, en passant, que ces trois Conférences, hommes, jeunes ouvriers, apprentis, sont alimentées dans leurs ressources, sans doute par la collecte discrète qui termine chacune des réunions hebdomadaires, mais aussi par le bénéfice de la buvette du Patro. Idée originale, et si chrétienne, de faire servir le plaisir des uns au soulagement de la peine des autres.

* * *

Avec ce compte, très approximatif, des gerbes moissonnées sur le terrain du Patronage Saint-Pierre, et ramenées dans son char joyeux, nous n'avons pas quitté la région des âmes. Mais, tout de même, il ne faudrait pas oublier que, dans cinquante, soixante, cent ans, l'œuvre fonctionnera encore ; nous serons tous morts, enterrés et réduits en poussière, que, entre ses murs solides et ses installations intelligentes, de jeunes chrétiens viendront apprendre le sens vrai de la vie. N'est-ce donc rien que ce bienfait en permanence, offert à tous, à travers le temps ?

Savez-vous aussi le nombre de millions engloutis dans ces achats et transformations de terrain, ces acquisitions d'immeubles, ces aménagements réalisés, ces édifices construits ? Soixante-quinze. Oui, vous avez bien lu : soixante-quinze millions. Le détail de ces sommes, établi implacablement, vous le trouverez en appendice à la fin de ce volume. Soixante-quinze millions ! Cela compte devant Dieu, surtout pour l'homme qui courut à travers le monde pour les ramasser, billet par billet, au prix de quelles fatigues ! Il s'y usa à fond, mais l'œuvre est debout, vivante, dynamique. Les lendemains qui chantent, selon l'expression fameuse, sont aussi pour elle.



Sept princes de l'Église, sept cardinaux sont montés à Ménilmontant, exprès pour le Patronage Saint-Pierre, et l'ont béni avec effusion, certains qu'il les aiderait dans leur rude tâche de reconstruction chrétienne.

Sept princes de l'Église l'ont aimé d'une dilection spéciale.

Ils s'appelaient : leurs Éminences les Cardinaux *Amette, Dubois, Verdier, Suhard, Lépicié, Hlond* et *Roncalli*.

Cette copieuse bénédiction du Ciel, appelée par ces Grands Hommes d'Église, n'expliquerait-elle pas la richesse de ces moissons fauchées en soixante-quinze années de persévérant travail d'apôtre ?

CHAPITRE VIII

IL Y AVAIT EN LUI DU DON CAMILLO

Qui de nos lecteurs n'est allé voir le plus gros succès cinématographique de l'époque, *Le petit monde de Don Camillo*, et qui ne s'y est divertie prodigieusement ?

Ce brave curé de l'Italie du nord, incarné par Fernandel, en lutte permanente avec son maire communiste, qui ne ressemble à aucun des nôtres, car il va à confesse, fait baptiser son petit, s'attable même avec son pasteur pour repeindre les personnages de la crèche. Pareil contraste ne peut se voir qu'en Italie, où les natures les plus opposées arrivent presque toujours à se toucher la main au chapitre de la bonhomie. Deux passionnés, ces deux vedettes, très nature, très peuple ; escortées de partenaires fanatiques ; se jouant les pires tours et brûlant de faire triompher par toutes les armes, y compris la mitrailleuse, l'idéal qui les dévore. Au demeurant, les meilleurs fils du monde, car sous cette cuirasse de violence battent deux cœurs d'or, deux zèles émouvants.

Eh bien ! de Don Camillo, le Père Dhuit avait beaucoup : sa brusquerie autoritaire, son direct en pleine poitrine, sa charge à fond, sans ménagement, son zèle brûlant aussi, ainsi que sa bonne petite roserie d'apparence innocente, son humour, le don total de sa personne, et une arme à laquelle bien peu résistaient, mais évangélique celle-là, et plus efficace que la mitrailleuse du prêtre italien : sa tabatière. Cette tabatière qui l'avait rendu

populaire dans tout Ménéilmontant, mais surtout aux marchés du jeudi et du dimanche, mérite un paragraphe.

* * *

Elle avait pris possession de sa poche dès Marseille, donc bien avant la trentaine. On sait comment, huit fois sur dix, on devient priseur. Ce n'est pas qu'au début on ressent un besoin thérapeutique de l'excitante poudre noire, mais un jour, un ami, ouvrant sa tabatière, vous a offert une prise. Vous l'avez acceptée, reniflée et expulsée dans un étternement, qui n'avait rien de désagréable. On trouve que ça vous fouette gentiment le cerveau. Deux et trois fois l'ami récidive. A la quatrième, c'est vous qui la mendiez. L'habitude se prend, insidieuse et tyrannique ; à la vingtième, vous vous trouvez une tabatière en poche. C'en est fait : vous êtes priseur pour la vie. Il ne vous reste plus qu'à vous procurer de vastes mouchoirs, de teinte plutôt sombre, parce que le blanc, vous comprenez, au moment de l'expulsion, ce n'est pas très ragoûtant.

Le Père Dhuit était donc arrivé à Paris avec cette habitude non seulement innocente, mais providentielle. Incalculable le nombre d'amis qu'elle lui concilia. Quand on le voyait sortir sa tabatière, et la tendre à un particulier ou à une particulière, on pensait : « Ça y est, encore une victime ! » Et c'était rare qu'elle ne le fût pas. A la faveur de cette prise, il arrachait aussi bien deux bottes de poireaux qu'une promesse de venir se confesser.

On lui disait un jour : « Si on vous fait évêque, Père Dhuit, vous êtes bien capable de glisser votre tabatière dans votre blason. »

— Et comment ! Avec ces quatre mots latins par dessous : *In hoc signo vinces*, avec ce machin-là, tu les posséderas tous ».

Jadis, un certain clergé de France contractait assez facilement cette habitude. Elle se perd. On a compris qu'elle n'était reluisante d'aucune façon, ni pendant, ni après surtout. Quelques

très anciens, presque les mêmes qui arborent encore le rabat, lui demeurent fidèles quand même ; mais le dernier carré des priseurs va s'amenuisant de lustre en lustre ; beaucoup de bureaux de tabac ne débitent plus l'article.

* * *

Surprenons maintenant le Père Dhuit en flagrant délit d'attaque « Camilienne ». Un jour, deux gosses du Patro lui disent sur la cour :

« Père Dhuit, notre maître a dit qu'ici, c'était une boîte à voyous.

— Vrai ça ?

— Je vous le jure, Père Dhuit.

— On ne te demande pas de jurer, on te demande de dire si c'est vrai, vrai, parce que, si ça l'était, il aurait de mes nouvelles, le monsieur. Et d'abord, comme s'appelle-t-il ?

— Guiguet, M. Guiguet.

— Bon, ça va, je m'informerai. »

Il s'informa et acquit la certitude que les gars n'avaient rien inventé. Alors il chaussa sa paire de godillots à double semelle et s'en fut à l'école communale, barrette en bataille.

« Je voudrais voir le directeur, demanda-t-il au concierge. Je m'appelle le Père Dhuit, et dirige le patronage voisin. »

M. Pipelet monte au bureau directorial et revient cinq minutes après avec cette réponse : « M. le Directeur m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas là.

— Bon ! Compris ! Alors, je vais opérer moi-même. »

Les enfants, à ce moment-là, étaient groupés sous le préau, sur le point de sortir, vers onze heures et demie. Le Père Dhuit vique droit à la masse et, avisant un jeune maître, de son air terrible des grands jours !

« Pardon, jeune homme, pourriez-vous m'indiquer M. Guiguet.

— C'est moi.

— Ah ! c'est vous qui, l'autre, jour avez déclaré que mon Patro... »

Le malheureux, devenu soudain verdâtre, ne lui laissa pas achever sa phrase, et se lança dans une profession de foi que personne ne lui demandait.

« Monsieur l'abbé, mon Père... je ne sais pas... mais si vous croyez que je suis contre les curés, vous vous trompez. Moi aussi, j'ai été enfant de chœur, et j'ai même une tante qui est bonne sœur... »

— Ça, ça n'a rien à faire avec la vilaine phrase tombée de vos lèvres, l'autre jour, contre mes gars. Je me suis dérangé pour vous dire que, si jamais vous la répétez, vous ferez connaissance avec mes godillots. Regardez-les, je chausse du 45 et la semelle est double. »

Sur cette promesse de récompense, le Père Dhuit tourne les talons, pendant qu'une douzaine de gosses crient : « Au revoir, Père Dhuit, ça, c'est tapé ! »

*
* *
*

Dans le métro, ligne « Les Lilas-République », le Père Dhuit pénètre dans la voiture de troisième, vers les huit heures et demie. A peine entré, il voit qu'une midinette, à son aspect, se précipite sur l'aluminium du porte-bagage et se rasseoit rassérénée. Elle l'a échappé belle, pense-t-elle. Alors, arborant son plus large sourire le Père Dhuit s'approche d'elle :

« Oh ! Mademoiselle, pourquoi vous vieillir ainsi ? »

— Me vieillir, moi ? »

— Mais oui, ce truc-là se faisait il y a vingt ans. On croyait conjurer le sort à la vue d'un curé, en touchant du fer. Mais ça ne se fait plus. Pas permis d'être en retard comme ça, mon petit ! Vous êtes jeune et gentille, n'allez pas vous classer parmi les vieux tableaux. Sans rancune, hein ? »

Et il plante M^{lle} Midinette, qui mit au moins une station du métro pour en revenir.

* * *

On avait soufflé un jour au Père Dhuit : « Pourquoi n'iriez vous pas demander à Sarah Bernhardt un récital ? Elle a bon cœur, dit-on. Tout au moins, qu'elle consente à dire deux ou trois morceaux, ou une scène de l'*Aiglon*, dans un programme que vous monteriez au « Vieux Colombier » Vous ferez salle pleine avec son nom, et ça vous aidera à payer vos dettes les plus criardes. »

— Tiens, mais c'est une idée. Je ne dis pas non. Je vais y penser. »

Il y pensa si bien qu'à une matinée du samedi, il frappa à la porte de la loge de Sarah, qui sortait du troisième acte de *Phèdre*, plutôt épuisée, car elle croyait à l'art cette grande artiste et se donnait à fond :

Reine de l'attitude et princesse du geste ;

vous vous rappelez, le beau vers de Rostand.

A ce moment-là, la reine de l'attitude était plutôt affalée : elle avait trop vibré. *Phèdre* ! c'était un rôle tellement dans ses cordes ; rôle unique et de son âge, mais claquant son personnage. Dans sa loge, des admirateurs s'empressaient pour lui redire une fois de plus qu'elle avait été divine. Alors, nous voyons le Père Dhuit s'encadrant sur ce seuil, l'air plutôt gauche et interloqué devant cette scène.

« Vous désirez, Monsieur l'Abbé, demande Sarah, non moins interloquée et craignant qu'il ne se fût trompé de porte.

— Eh bien voilà, Madame, j'étais venu parce que je dirige là-haut, à Ménilmontant, un patronage de trois cents garçons, criblé de dettes, et l'on m'avait dit que votre âme, sensible à toutes les misères, pourrait consentir à se prêter, au moins une

demi-heure, à un programme de gala à notre bénéfice. Votre nom en vedette aurait un succès bœuf !

— Bœuf ?

— Oui, bœuf ! Je veux dire colossal. Excusez. Faites-nous cette grande charité et le bon Dieu vous le rendra.

— Ah ! mon pauvre abbé, je voudrais bien, mais j'ai trop d'obligations par ailleurs et je pars pour l'Amérique dans quinze jours. Vous devinez ce tintouin. Mais non, vous ne savez pas, vous, saint homme, ce que c'est que de s'embarquer avec vingt-deux malles. Et puis, à cette heure, je suis terriblement démunie. Tout de même, je veux faire quelque chose pour alléger vos soucis. Ami, dit-elle, se retournant alors vers un de ses supporters, ami, prêtez-moi donc un gros billet pour soulager cette misère.

— Comment donc, chère ! Et l'ami s'exécuta. Le billet, plutôt très gros, passa de ses mains dans celles de Sarah, et de celles de Sarah dans celles du Père Dhuit qui, en prenant congé de l'étrange société, roucoulait encore à son habitude : « C'est trop, oh, c'est bien trop, Madame ! Dieu vous le rende ! »

Au P. S.-P., le soir, ses grands le blaguaient sur son audace aventureuse et lui demandaient ses impressions.

« Mes impressions ! Eh bien, voilà, Sarah, elle, elle a un cœur et des mains admirables, mais ce qu'elle est maigre ! Ce qu'elle est maigre !

— Et ses adorateurs ?

— Oh ! là là ! Alors, ça c'est du guignol tout pur. »

* * *

Dans ses tournées de mendicité, il avait parfois, le cher Père, de ces inspirations subites qui ressortaient du domaine du haut comique : spontanées toujours, inattendues et désarçonnantes. Telle celle-ci :

Il se présente un matin chez un de ses vieux amis, ex-vicaire de la paroisse, promu curé de la petite banlieue. C'était bien la

dixième fois qu'il venait frapper à sa porte, toujours pour le bon motif, car une fois qu'on lui avait lâché la moindre obole, vous étiez repéré sur le fameux calepin et visité à perpétuité. Ce matin-là donc, le jeune curé y alla encore de son billet de cent francs, mais agacé par cette incorrigible insistance, il lui lâcha sur le seuil du logis : « Et n'y revenez plus, hein ! Sinon vous aurez mon pied quelque part ».

Ce n'était pas très ecclésiastique, ni sulpicien, nous en convenons, mais on n'est pas toujours maître de ses nerfs. Ce matin-là, le Père Dhuit l'était, lui ; et à peine la porte claquée avec fracas, il remonte les huit marches descendues, attend un petit moment et resonance. Le curé vient ouvrir et qu'est-ce qu'il trouve ? Son Père Dhuit présentant le dos et disant dans le plus béat des sourires : « Allez-y ! ne vous gênez pas ! C'est cent francs ! »

* * *

De ces trouvailles, sentant Paris à plein nez, et glissant facilement dans le charnel, eût dit Péguy, il en avait fréquemment, tel ce « Benedicite » *sui generis* qu'il improvisa en une certaine circonstance. Mais ici, nous cédon's la parole, ou plutôt la plume à l'auditeur qui l'a entendu et rapporté :

« Je fis connaissance avec le Père Dhuit en juin 1930, dans le hall de la gare de Lyon. Il avait accepté, parce que j'étais son compatriote, à me faire place dans le groupe de ses Grands se rendant à un concours de gymnastique à Alger. Au pied du train, il m'accueillit avec un large sourire, me tendit la main, puis sa légendaire tabatière. Dès cette présentation, j'étais conquis. Dans le wagon, le Père, la nuit tombée, nous réunit pour une courte prière à la Sainte Vierge et le fameux « petit mot du soir ».

A Marseille, le surlendemain, le navire leva l'ancre à midi. Le temps de contempler une dernière fois la côte de France, de saluer du cœur Notre-Dame-de-la-Garde, et à midi et demie, nous étions dans la salle à manger. La mer commençait à devenir

passablement houleuse. Le Père Dhuit présidait. Avant de nous asseoir, il improvisa le « Benedicite » le plus inédit que j'entendrais jamais dans ma vie. Voici son texte intégral :

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il ! Mon Dieu, bénissez, nous vous en prions, la nourriture que nous allons prendre et faites que nous ne soyons pas obligés de vous la rendre bientôt. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il ! »

* * *

Il avait aussi de ces brusqueries de propos à la Don Camillo, qui, sans qu'il y prît garde, mettaient les pieds dans le plat, et souvent avec une inconscience exquise.

Le Père Rochard, qui débarquait en 1930 et devait rester treize ans avec lui comme collaborateur, fut accueilli par un solennel « *Benedictus qui venit* », aussi chaleureux que sincère. C'était sa façon de recevoir tous ses lieutenants. Mais le lendemain, il y eut la petite entrevue pour discuter le contrat.

« Alors, voyons, que savez-vous faire ? Vous jouez de l'harmonium, bien sûr ?

— Moi ? Je n'ai jamais touché un instrument.

— Mais vous savez chanter ? Pour les gosses, c'est nécessaire.

— Je chante faux, admirablement.

— Alors que savez-vous faire ? Rien ?

— Si, des bêtises. »

Notez que le Père Dhuit possédait au même degré ce double handicap, plutôt fâcheux, mais qu'il rachetait par tant de qualités, comme le fit le Père Rochard.

* * *

Son triomphe, c'était assurément son tour du marché, le jeudi. Ce marché était à sa porte, s'allongeant sous des bâches montées dès l'aube, sur au moins trois cents mètres de la rue des Pyrénées.

Il y était connu comme le loup blanc. Il l'abordait, cabas au bras, tabatière pleine en poche.

A peine repéré, les « Bonjour, Père Dhuit », Bonjour, Père Dhuit », lui pleuvaient sur le dos.

« Eh bien, la petite mère, comment va le fiston ? Je ne l'ai pas aperçu dimanche à la messe.

— C'est qu'il faisait les Halles avec moi, dès quatre heures du matin, alors il était vanné en rentrant.

— Ne le vannez pas trop le dimanche, ma petite mère.

— Et qu'est-ce que ce sera pour vous ce matin ?

— Tout ce que vous me donnerez, mais pas de choux : ça gonfle trop. »

* * *

Deux pas plus loin :

« Tiens, M'ame Pivot ! eh bien, le patron n'est pas là ce matin ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, Il s'est cassé la jambe avant-hier en tombant. Et pourtant, il n'avait pas bu ce matin-là. Il en a pour quarante jours dans le plâtre. Vous devinez s'il rugit...

— Il est à l'Hôpital Tenon ?

— Bien sûr. On ne peut pas se payer de clinique, nous autres.

— Dites-lui que j'irai le voir pour bavarder un brin, car il doit s'embêter, le pauvre ! Une prise, m'ame Pivot ?

— Pas de refus, Père Dhuit. Lui, vous savez, c'est la pipe.

— Compris, on y pensera. »

Et cette fois-ci, ce sont deux grosse bottes de carottes qui tombent dans le cabas.

* * *

« Moi, les curés, susurre une de ses voisines, j'peux pas les blairer, c'est plus fort que moi.

— Ils ne sont pas si méchants que ça, allez », riposte le Père Dhuit qui a chipé au vol la protestation.

— J'dis pas, c'est possible ; mais c'est plus fort que moi.

— Ce n'est pas une raison pour refuser de me vendre un quart de ce beau gruyère que je vois là et un camembert bien fait, hein ?

— Tenez, sentez-moi celui-ci et dites-moi s'il est bien fait ?

— C'est bien ce qu'on m'avait conté, que vos camemberts battaient tous les records. Une prise, méchante dame ? Et ce sera combien le tout ?

— Cent sous de moins pour vous ! »

Et le Père Dhuit s'éloigne, tandis que l'antycléricale achève :
« Sacré Père Dhuit, il nous possédera toutes ! »

* *

« Père Dhuit, alors quoi, vous ne vous arrêtez pas, gémit la marchande de pommes de terre.

— Pas besoin, aujourd'hui. Voyez mon cabas, je fais quatre jours avec son contenu.

— Ajoutez-y deux kilos de patates pour faire des frites à vos collègues, à ma santé !

— A votre santé ? Alors, c'est à l'œil ?

— Tiens, vous ne voudriez tout de même pas que je vous demande quelque chose à vous qui gardez mon gosse tout le jeudi et tout le dimanche, et qui me l'emmenez en « Colo » presque pour rien. »

* *

Et la promenade d'achat se termine sur des sourires et des saluts distribués copieusement à toutes ces braves marchandes qui l'ont adopté, ce Père Dhuit. Il fait partie de leur cadre ; elles le regardent un peu comme un fétiche. Quand il émigra de la rue des Pyrénées pour la rue du Retrait, elles lui auraient fait jurer de ne pas les « lâcher » Mais, était-ce nécessaire ? Son heure

hebdomadaire de marché, il ne l'aurait pas vendue pour mille francs.

* *

Redescendons dans ce métro, « Station République »

Un camelot, en haut des marches, vend « l'Humanité ». A la vue d'un curé, il hurle plus fort, presque sous son nez, comme pour le narguer : « Demandez l'Humanité, l'Humanité ! l'Humanité, journal des prolétaires ! » Malheureusement, à poursuivre son refrain, il ne voit pas une marche glissante et, patatras, le pauvre type dégringole à fond l'escalier. Il se serait cassé le portait, si le Père Dhuit, tout proche, ne l'avait empoigné avant les dernières marches, pâle comme un linge.

« Vous êtes vous fait mal, mon bon ami ? »

— Non, non, Monsieur le Curé, ce n'est rien, ce n'est rien, c'est cette sale marche avec sa pelure de banane.

— Quand même, vous me paraissez secoué. Venez donc prendre un petit coup de rhum au bar d'en face. Ca vous remettra et vous pourrez vendre le reste de vos journaux.

— Vous êtes bien bon, Monsieur le Curé, bien bon, bien humain.

— On fait ce qu'on peut. Moi, je ne peux pas vendre l'Humanité, alors, j'essaie de la faire. Allons, venez enfilez ça. »

* *

Bout de sermon du Père Dhuit, un dimanche, devant son petit monde, au premier rang duquel se trouve un magnifique noir de la Jamaïque, plutôt remuant : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, mes enfants, un jour, a dit en termes très clairs : ...Bamboula, veux-tu rester tranquille !.. »

* *

A Notre-Dame-de-la-Croix, à Ménilmontant, sa paroisse, le clergé l'appelait le Bossuet des gosses, tellement il avait le don de capter l'attention du plus terrible des auditoires, surtout à Paris, où on est tout en nerfs et tout imagination. Souvent il faisait appel à sa parole aussi vibrante qu'imagée. Un exemple : à une retraite de Première Communion, il monte en chaire, attend un bon moment, jette les yeux autour de lui, de gauche, de droite, puis soudain, le visage atterré, fixe son regard sur le fond de l'église.

« Enfin, je le vois, je le vois, depuis un instant il était là-bas, tournant autour des colonnes, rôdant pour s'approcher de vous sans être vu, le misérable bandit... Mais maintenant, je le vois, il s'avance, il s'avance... oui, mais j'ai sur moi une paire de pistolets qui ne va pas le rater. Attention, je vais tirer : Pan ! pan !

Les enfants craintifs baissent la tête et puis, dans le silence obstiné de la nef, risquent un œil vers le prédicateur qu'ils voient hilare, brandissant un crucifix et un chapelet... « Mes enfants, le bandit, c'est le démon, qui tourne toujours autour de vous, méditant un sale coup contre votre âme. Alors, faites un signe de croix, invoquez la Sainte Vierge : « Au secours, au secours, ma bonne Mère. » Et il se sauvera comme un renard surpris par un tigre. »

L'ancien vicaire, maintenant chanoine de la Cathédrale, qui nous mimait la scène, ajoutait : « J'ai revu vingt ans après un auditeur du sermon, qui en avait encore froid dans le dos. »

* * *

Enfin, pour clore ces courts tableaux, voici une scène qui faillit devenir tragique, où l'âme de Don Camillo se montra toute à nu.

On sait à Paris que le dimanche 24 mai, ou celui qui suit cette date, la longue traînée communiste s'ébranle de la Bastille au Père-Lachaise, encadrant les couronnes d'immortelles rouges à

déposer au Mur des Fédérés, ce mur historique où, en mai 1871, les troupes de Versailles acculèrent derrière les tombes et abattirent les derniers restes de la Commune. Cette année-là, la cérémonie tombait le 26 et c'était aussi le jour qu'avaient choisi les chrétiens du XX^e pour aller porter leur souvenir et leur prière sur la fosse où, dans le jardin dit des Otages, rue Haxo, les insurgés avaient, à la même date, abattu et jeté pêle-mêle gendarmes et soutanes, parmi lesquelles le saint abbé Planchat, la providence du quartier de Charonne, fondateur du Patronage Sainte-Anne.

Parmi ces pèlerins se trouvaient le Patronage Saint-Pierre, le Patronage Sainte-Anne et le Cercle Saint-Maurice. On s'était bien dit qu'il y avait quelque péril à se risquer dehors, en cohorte catholique, cet après-midi là ; qu'on pouvait croiser les bandes communistes ; mais bah ! Parisien on aime braver le danger. Et puis, le Seigneur nous protégera.

Il eut fort à faire pour les protéger, ces trois groupes, car, à la hauteur de la Mairie du XX^e, nos garçons qui s'avançaient en ordre et en silence, drapeau du Patronage Saint-Pierre en tête, tombèrent juste sur les Jeunesses communistes sortant en masses serrées du Père-Lachaise, par la porte de derrière, écoulées par la police.

Vision d'enfer, comme l'a écrit Pierre l'Ermite !

En un instant, ces jeunes communistes des deux sexes, les filles plus enragées que les garçons, se jettent sur nos paisibles gars et d'abord sur la soutane. Un millier contre deux-cent-cinquante. Le Père Dhuit fait le coup de poing magnifiquement, pour se défendre et plus encore ses gars. Aucun agent pour protéger son troupeau, qui, ayant bien vite saisi qu'après l'abbé on en voulait surtout au drapeau, avait formé le carré autour des trois couleurs, et tapait dur. « Ils ne l'auront pas, il ne l'auront pas, criaient nos garçons ». Après le Père Dhuit, les plus hardis encaissaient des horions formidables, en rendaient de non moins terribles, étaient projetés à terre, se relevaient pour recommencer à cogner. Deux fois, trois fois, le drapeau fut pris et repris. De par

et d'autre, l'acharnement était complet. Une maman, accourue pour retirer son fils de la bagarre, un petit clairon de treize ans, se vit repoussée par l'enfant se précipitant de nouveau dans la mêlée en criant : « Je veux défendre mon drapeau ».

Enfin, un agent en bourgeois surgit et se joint aux défenseurs, mais terriblement blessé à l'œil, son sang ruisselle.

Soudain, un grand, comprenant que, sous le nombre, la partie risque d'être perdue, se fraie un passage jusqu'au porte-drapeau : Passe-le moi, dit-il avec autorité, et, d'un biceps vigoureux, il le jette dans la fraîche frondaison d'un marronnier tout proche.

Avec ce geste sauveur, la bataille se ralentit, puis se calme...

En dépit de cette attaque forcenée, les couleurs nationales ont été sauvées. Et l'on rentra au Patro, clopin-clopant, fiers de ses « beurres noirs » patriotiques, pour s'entendre dire par le Père Dhuit : « Demain soir, à 9 heures, cérémonie de réparation aux couleurs de France ».

Dans la nuit, deux grands grimperent au marronnier et ramènèrent l'étoffe sacrée : en quel état, Seigneur ! Et le lendemain, tous les gars du Patro défilèrent devant et, d'un baiser profond, d'un baiser d'amour, d'un baiser de peuple, tout frémissant encore du péril couru, embrassèrent le drapeau lacéré, qui, aux murs de la salle des fêtes, richement encadré, est toujours là...

Au souvenir de cette heure historique, le Père Dhuit, fidèle à son exclamation, ne manquait pas, en la racontant, de dire : « Oh ! que c'était beau ! que c'était beau ! ».

CHAPITRE IX

LES PAS DANS LES PAS D'UN SAINT

Dans toute existence humaine, en dehors des dates inoubliables qui marquent les grands événements religieux, — Baptême, Première Communion, Mariage — il y en a d'autres, non moins fortement incrustées dans la mémoire, mais plus secrètes, qui mériteraient, elles aussi, d'être gravées sur la médaille aux souvenirs, dates d'événements obscurs et intimes qui, pour la plupart, ont orienté une vie ou l'on fait dévier de sa marche première. Pour le Père Dhuit, ce jour d'avril 1886, où, à l'âge de douze ans, il croisa à Marseille un saint, Don Bosco, s'agenouilla à ses pieds, recueillit son conseil, on peut dire que sa vie était fixée dès lors. Ses pas allaient se mettre à jamais dans ceux du grand éducateur : année par année, il s'imprégna de son esprit, adopta ses goûts et répéta ses procédés.

Si, par quelques côtés que nous ne ^{l'}cachérons pas, il semble, par moments, échapper à cet esprit, pour la plupart il apparaît comme un authentique disciple de Don Bosco, image très reconnaissable du Père.

* * *

Et d'abord, par ses préférences d'apostolat. Parmi les multiples créations du Saint, ses biographes ont bien noté la hiérarchie

de ses tendresses : toutes ses filles lui étaient chères, mais trois plus particulièrement ; *Le Patronage, l'Œuvre des Vocations, la Presse.*

Le Patronage, cela se conçoit : il avait débuté dans sa vie précoce de saint par cette institution, aux Becchi, où à l'âge de neuf ans, il groupait déjà des garçons, les soirs de dimanche. Par ailleurs, il avait vu, plus tard, le bien considérable que cette œuvre réalisait. Son premier internat ne fut ouvert que quand trois « patros » eurent occupé triangulairement sa bonne ville de Turin.

Et, dès l'ouverture de son premier internat, il songea à se trouver, parmi ces adolescents des collaborateurs ; bien plus, à faire lever, pour l'Église de Dieu, des vocations plus nécessaires que jamais, en ces temps d'anticléricalisme féroce et d'abandon total de la jeunesse. Qui donc ignore aussi qu'il fut, en chrétienté, le véritable fondateur de l'œuvre des vocations tardives ?

Enfin, prévoyant le mal qu'une presse impie, immorale ou hérétique allait faire aux âmes des simples ou des ignorants, il fut, jusqu'au terme de sa vie, le saint de la presse. Écrivain d'abord, puis imprimeur, puis éveilleur de talents littéraires, puis éditeur, puis diffuseur infatigable de la presse chrétienne, sous toutes les latitudes, et sous toutes les faces, excepté la politique.

Ce fut exactement les trois activités qui remplirent la vie du Père Dhuit. Les chapitres précédents l'ont abondamment prouvé. Sans doute, il ne fut pas écrivain ; mais tout au soir de sa vie, comme nous le verrons, il s'appêtait à l'être.

*
* *

Ces œuvres, il les mena selon l'esprit et les méthodes de son fondateur. Un jour, le Cardinal Dubois, lors d'une visite au Patronage Saint-Pierre, s'amusa à le mettre au pied du mur.

« Voyons, Père Dhuit, vous ne me ferez pas croire que les

Salésiens ont un secret d'éducation à eux, qui leur permette de réussir là où d'autres échouent.

— Si, Éminence, nous avons un secret.

— Lequel ? Allons, sortez-le nous.

On aurait pu craindre que le Père Dhuit qui était tout le contraire d'un théoricien ne trouvât pas la formule exacte de la pensée pédagogique de Don Bosco ; il la trouva cependant et parfaite.

— Eh bien, voici, Éminence ! Le Salésien est toujours partout avec ses élèves ; il est toujours là, mais en qualité de père, et parce qu'il est père. »

Avec cette affirmation, il descendait au tréfonds de la méthode salésienne en éducation : fusion de deux vies jusqu'à l'identification.

Ce secret d'éducation, il ne se contentait pas de l'énoncer, il le mettait en pratique par sa présence constante au milieu de ses patronnés. Sa cour, sa salle de théâtre, sa colonie de vacances, ils ne les perdait jamais de l'œil, pour empêcher le mal sans doute, mais aussi et davantage pour approcher les cœurs et leur glisser, à la minute guettée, le mot qu'ils attendaient sans le savoir.

Ces trois endroits, il les voulait, à l'imitation de Don Bosco, débordants de vie, de jeunesse, d'entrain, de gaieté, voire de tapage. Il savait qu'une cour d'où le garçon sort essoufflé, c'est beaucoup de péchés en moins d'abord ; du sang en pleine circulation ensuite ; sans parler des multiples occasions offertes à l'œil clinique de l'éducateur pour mieux connaître son troupeau.

*
* *

Quelqu'un le baptisa un jour : *le Père Débordé*. Et, de fait, embrassant toutes les activités d'un patronage moderne, et insuffisamment fourni de lieutenants, il n'y arrivait plus, car la course aux millions lui mangeait le plus clair de ses rares loisirs. Alors, il se rabattait sur ses hommes de troupe, qu'il élevait rapidement

au grade de sous-officier, puis d'officier, leur confiant tel ou tel secteur de sa grande organisation. Un chef ne fait pas, il fait faire, répétait souvent le grand Lyautey. Le Père Dhuit faisait et faisait faire, contrôlant le travail de ses cadres. Il avait appris le procédé de Don Bosco qui, la plupart du temps, faisait émerger ses collaborateurs directs de ses propres troupes.

Du Père Bellamy, un de ses maîtres, il avait hérité deux qualités : il était un organisateur poussant le souci du détail jusqu'à un point incroyable de méticulosité ; et il veillait jalousement sur tout son matériel. Ce n'est pas lui qu'on aurait pris au dépourvu dans la préparation d'une initiative ; il semblait penser à tout, détestant l'improvisation, le départ à la dernière minute. Il nourrissait aussi une haine féroce pour le désordre, l'objet abîmé, le vandalisme, les jeux pas rangés après la partie, tout ce qui sentait la pagaille, le bris, la casse. « Le Patro est votre maison, ne cessait-il de répéter à ses Ménilmontagnards : respectez-la, voyons ! »

Un jour, Doncieux, entrant dans le manège, y découvre une large banderole portant en lettres ultra-visibles cette affirmation impérative et metteuse en garde : « Jeter des cailloux, c'est commettre un péché ». Cette théologie était évidemment excessive, et Doncieux ne put s'empêcher de le crier sous cette forme spontanée : « Quel est l'imbécile qui a osé décréter cela ? » L'imbécile était là ; il ne broncha pas, mais le soir même l'inscription avait disparu. Elle témoignait tout de même de l'horreur du Père Dhuit pour tout ce qui aurait endommagé son matériel.

* * *

Un historien salésien (1) a écrit cette phrase curieuse : « Dans les maisons de Don Bosco, il y a deux points stratégiques : la cour et le confessionnal ».

(1) Le Père Caviglia.

C'est étrange, comme ils se conjuguent, comme ils travaillent, de conserve, à la même fin : celle de toute formation chrétienne, la conservation de la grâce de Dieu, — comme nous l'enseigne l'Encyclique de Pie XI sur l'Éducation chrétienne (1). C'est à ce but suprême que doit tendre tout maître chrétien. Le Père Dhuit ne pensait qu'à cela : maintenir les âmes dans l'amitié divine, les tenir propres, victorieuses du mal, relevées de suite après la chute, maîtresses finalement d'elles-mêmes et de leurs sens. Ce n'était pas toujours commode, à Ménilmontant ! Au lendemain de la première guerre ! Avec des gars auxquels on n'avait plus rien à apprendre ! Et qui, non seulement côtoyaient les fleuves de feu, mais y tombaient quelquefois ! Et pourtant, il y arriva, par la persévérance du traitement, celui-là même que Don Bosco, après l'Évangile, lui avait rappelé : le pardon de Dieu après la faute, le Corps et le Sang du Christ dans l'Eucharistie pour traverser en vainqueurs les plus redoutables tentations ; et l'aide maternelle de la Vierge Auxiliatrice, invoquée fréquemment, mais surtout à l'heure du péril. Et ce triple remède, pris à haute dose, sans jamais se décourager, jusqu'au jour où, sortis de la fournaise, ces jeunes gens uniraient leur vie à celle d'une vraie chrétienne, avec qui ils fonderaient une famille, dont les fils, tout naturellement pris entre ces deux feux, le foyer et le patro, feraient de fameux chrétiens. De ces types-là, redisons-le, le Patronage Saint-Pierre en produisit des douzaines : ce fut sa gloire et sa force, car le seul exemple de cette jeunesse, ne bronchant pas sur la ligne de devoir, moissonna souvent pour l'Église.

C'est un Salésien, tout à l'heure sexagénaire, qui nous a écrit ces lignes : « En 1910, il fit un voyage avec ses grands, aux Iles Anglaises, Guernesey surtout, où j'étais alors en rhétorique. Vous ne sauriez croire l'impression que nous gardâmes de tous ces jeunes et joyeux Parisiens, entourant leur aumônier. Leur

(1) *Divini illius Magistri* (31 décembre 1929).

piété, leur bon esprit, leur gaieté, leur entrain nous causèrent un choc qui eut une répercussion sur plus d'un d'entre nous. »

*

* *

La solidité de cette œuvre et ses consolants résultats ne peuvent s'expliquer que par la forte vie d'âme de leur auteur. Devant les fruits mûrs qui se balancent à l'arbre, nous songeons aux racines mystérieuses qui, du sol, pompent la vie jusqu'à la pulpe. De même, en présence des produits de l'activité de ce prêtre, nous voulons atteindre l'arrière-fond de cette nature qui communiquait l'énergie à cette vie d'apôtre.

Trois cœurs avaient brûlé ou brûlaient le sien à jamais :

Celui de Don Bosco, un jour.

Celui du Père Bellamy, si ardent, pendant une année, celle de son noviciat.

Celui du Christ, tous les jours, à la Sainte Messe qu'il célébrait avec une ferveur émouvante. Quand, au pied de l'autel, il s'était enveloppé du premier des signes de croix de la liturgie, c'était fini : le monde disparaissait pour lui et il entrait avec toute son âme dans le plus profond des mystères sacrés.

A ce triple contact, il apprit le don de soi à cette jeunesse, à qui il sacrifia tout. « Vous, Père Dhuit, lui avait dit un jour le D^r Michaux, fondateur de la Fédé, vous réussirez, parce que vous aimez profondément les jeunes. » Le dernier mot de cette âme était là : la jeunesse fut sa passion dans le Christ.

A son service, il s'usa. La somme quotidienne de travail qu'il abattait était formidable. Songez que tout au long de ses quarante-cinq années de labeur à Ménilmontant, il ne s'accorda pas un jour de vacances. Pas un : comme l'attestent les témoins proches de sa vie. Ses journées de fatigue étaient, pour le moins, de quatorze heures. Au soir de ses harassantes corvées d'infirmier militaire, pendant les quatre années de guerre au Mans ou

à Chartres, il se retirait pour expédier sa correspondance avec ses mobilisés, de dix à quinze lettres chaque soir. Nous ne disons rien de ses courses à travers le monde pour ramasser les dizaines de millions qui assirent son œuvre.

Travailleur inlassable, comme Don Bosco, il était aussi, comme lui, d'un esprit de pauvreté exemplaire. Généreux, oui, mais pour les autres, telle cette humble servante devenue sa bienfaitrice qui, ruinée un jour, fut secourue spontanément et copieusement par lui. Généreux dans sa pauvre hospitalité, mais austère pour lui, dans son vêtement, son mobilier, ses instruments de travail, son bréviaire, son éternelle troisième classe des chemins de fer. Si parfois il prenait un taxi, et sans hésiter, c'était pour gagner du temps : « Time is money », ou pour arriver à l'heure à une réunion de son Patro. Sa table était frugale, confortable aux seuls jours où des invités l'honoraient de leur présence. Mais rien que confortable, car M^{lle} Marie veillait.

Petites misères que celles-là sans doute ; mais grandes, celles que la Bonne Souffrance lui envoya, et qu'il encaissait d'un visage souriant. Car ce type de jovialité avait ses peines secrètes, terribles : ces quatre années d'éloignement de ses garçons pendant la guerre, cette parenthèse d'une année à Rennes, pour remplacer au pied levé un de ses jeunes confrères emporté par l'apoplexie ; cette impossibilité d'obtenir le lieutenant ou le sous-lieutenant très jeune qui aurait assumé la partie onéreuse des fatigues physiques de tout le Patro ; cette lassitude de tout l'être, au soir de certaines journées harassantes, trop lourdes pour ses épaules de sexagénaire avancé ; ce chapelet d'anthrax qu'il traîna pendant des mois autour du cou sans pouvoir se relâcher de ses occupations ; cette incompréhension de quelques-uns de ses amis qui jugeaient sévèrement, injustement, ses activités, et une grande douleur qui, pendant des semaines, à l'exemple encore de Don Bosco, écrasa son âme sacerdotale d'un poids indicible : qui soupçonna jamais ces croix jetées à profusion sur ses épaules ? On ne lui connaissait qu'un seul gémissement, quand il se sentait

trop à bout : « Oh ! ma tête, ma tête ! » Et la nuit suivante remettait tout en place.

Quand cependant les croix s'appesantissaient à l'excès, il partait soulager des épaules plus chargées que les siennes, car il eut toujours le culte des vieillards et des malades. Étrange ! Il n'avait jamais lu, — nous le croyons du moins, — les ultimes conseils de saint Jean Bosco à ses premiers missionnaires partant pour les tribus indiennes de la Terre de Feu, en Amérique du Sud, et pourtant, il les suivait à la lettre : « Voulez-vous mériter les bénédictions de Dieu et la bienveillance des hommes ? Ayez une tendresse spéciale pour les malades, les enfants, les vieillards, les malheureux. »

Comme les grands cœurs se rencontrent dans leur amour du Christ souffrant ou faible !

C'était en effet un des traits de cette nature que, si la joie de ses frères le dilatait instantanément et largement, leur souffrance le jetait dans une pitié immédiate. *Gaudere cum gaudentibus ; flere cum flentibus*, selon le conseil de saint Paul.

*
* *

Cette tendresse de charité qu'on ne s'attend pas à trouver dans un personnage plutôt rude de manières, ne la devait-il pas à Celle à qui, dès sa plus petite jeunesse, il avait voué un culte inexprimable ? Le Père Brée, qui a travaillé dix-huit ans près de lui, nous a écrit ces lignes : « Il ne faut pas dire que le Père Dhuit aimait beaucoup, mais immensément la Vierge Auxiliatrice, jetant dans cette dévotion toute l'ardeur de son âme de feu. »

Selon le conseil fréquent du Père Bellamy, il la mettait de moitié dans toutes ses entreprises. Ils travaillaient à deux : lui et la Vierge, la Vierge et lui. Son œuvre fut la sienne indiscutablement. Pendant près d'un demi-siècle leur action s'entrelaçait merveilleusement au point de se confondre. Chacun dans l'entreprise jeta tout ce qu'il possédait. Sa foi en Elle était éperdue,

et le sentiment que l'œuvre qu'Elle lui avait confiée, Elle le poursuivait de conserve avec lui, l'enfonçait dans la sensation qu'Elle se trouvait là, toute proche, prête à l'écouter, à l'exaucer, à le conseiller, à le soutenir. Son calme, aux heures dures, étrange chez un violent, provenait de là. « J'ai tout tenté, rien n'a rendu. A Elle de marcher ! » Pour un peu, il aurait ajouté : « Qu'Elle se débrouille ! » Et Elle se débrouillait supérieurement.

C'est qu'on n'est pas né impunément à l'ombre de la flèche de Chartres ; on n'a pas célébré impunément sa première messe à l'autel des vieux Carnutes, Notre-Dame-de-Sous-Terre, si vénérée du cher Huysmans ; ce n'est pas impunément qu'on a fréquemment porté sa prière aux pieds de la Vierge Auxiliatrice dans sa Basilique de Turin : tous ces contacts, tous ces agenouillements, toutes ces rencontres vous font une âme étonnamment mariale.

Authentique, ce bout de dialogue entre lui et un de ses intimes à qui il s'ouvrait de ses projets et en même temps de la pauvreté de ses moyens financiers : « Mais comment vous en tirerez-vous, avec tant de dettes sur le dos ? » Et lui, de répliquer d'un air quasi scandalisé qu'un chrétien ait pu soulever ce doute : « Mais alors, vous ne comptez pour rien l'aide constante que depuis plus de vingt ans, m'apporte la Sainte Vierge ? Elle ne m'a jamais lâché. Ce n'est pas aujourd'hui qu'Elle commencera. »

*

* *

Sur le point de clore ce chapitre, nous entendons fuser de divers côtés, comme des signes de protestation, venant non pas tant de ceux qui vécurent près du Père Dhuit, que de ceux qui le côtoyèrent quelques jours ou quelques semaines à peine :

« Très beau votre faisceau de rayons ! mais pas d'ombres ? »

Que si ! Et de nombreuses. Puisque vous y tenez, et par respect

de l'histoire, nous allons les avouer. Peut-être de ce portrait complet sortira-t-il une dernière leçon chrétienne.

D'abord, c'était le plus déconcertant des êtres. Explosif, et calme dans la douleur ; gai parfois jusqu'à l'excès, et terrible dans ses colères, ses colères soupe-au-lait ; facilement dur dans un premier temps, mais capable, dans un second, de s'attendrir aux larmes ; têtu formidable, et impressionnable comme pas un. L'être ondoyant et divers dont parle Montaigne. Nous le connaissons ce personnage : il suffit de descendre en soi.

« Oh ! S'il n'y avait que cela, » coupe le cœur des amis de la vérité intégrale.

Mais oui, mais oui, il y avait encore autre chose. En tête, son fichu caractère, avoué d'ailleurs en toute humilité par le coupable. Dans le privé, avec ses collaborateurs, il n'était pas tout miel. Son célèbre sourire, si large, si franc, il semblait qu'il le réservât surtout à ses multiples clientèles, qui, elles, n'ont retenu que cela. Contrairement aux usages salésiens, il avait aussi le commandement plutôt sec, sans nuances. Autoritaire comme chef, facilement « râleur » comme homme d'action ; admettant difficilement la contradiction sur les points où son siège était fait. Très rapidement aussi, le sang lui montait à la tête, toujours en ébullition. C'est bien comme cela, n'est-ce pas, que nous l'avons connu, nous, ses intimes, ses terribles intimes pour lesquels, selon l'adage fameux, il n'y a jamais de grand homme, parce que à qui vit côte à côte, aucune verrue du visage n'échappe (1).

Mais ce crime effrayant avait bien des circonstances atténuantes. On ne vit pas impunément dans la solitude et l'emploi

(1) Rappelons-nous que Daniel Rops a dit de saint Paul : « Homme difficile à vivre, exigeant et tenace, l'étoffe même où Dieu taille volontiers les saints ». Et : « Sans doute, sa première apparence est peu aimable. Capable d'attentions paternelles et de générosités infatigables, il reste néanmoins un homme au front d'airain. Le torrent de charité qui emporte saint Paul peut charrier aussi mille éclats de colère ». On dirait le Père Dhuit.

de chef, pendant plus de quarante ans, comme il a vécu sans opposition sérieuse à ses côtés : on contracte fatalement au moins un léger ton dictatorial, ce terrible ton d'adjudant qui avait effrayé ses premiers patronnés, à son arrivée.

Mais ce ton, au lendemain de la guerre 1914-1918, il l'avait fortement, très fortement atténué. A devoir obéir pendant quatre ans, sans discuter, comme la discipline militaire l'exige, il avait compris bien des choses. Ses rages intérieures devant un commandement qui se refusait, par principe, de raisonner, lui avaient ouvert les yeux. Il était rentré en lui-même et avait plaint ses subordonnés de jadis, à qui il demandait pareille obéissance. Que d'eau il avait mis dans son vin ! Au moins les quatre cinquièmes du récipient. Pour avoir souffert de la dépendance, il avait senti que le chef doit être compréhensif et humain.

Par ailleurs, si ses emballements étaient célèbres comme ceux du Père Bellamy, son cher maître, il était capable, comme lui, la première explosion éteinte, de s'approcher de vous, pour vous faire entendre, par je ne sais quel geste ou quel mot ou quel air contrit, une prise offerte avec gentillesse, par exemple, qu'il déplorait son humeur.

Cette humeur, parfois, en certaines circonstances, était providentielle : « C'est du jour où il m'a eng... pour une stupide affaire de gros sous, — disait un de nos vieux Anciens — que nous sommes devenus une paire de très grands amis. »

A ces coups de boutoir, il avait une dernière excuse : la sympathie générale qui l'entourait et qu'il méritait par sa simple gaieté, ses boutades, sa blague ménilmontagnarde, ses façons plaisantes de traiter, et surtout par l'intérêt qu'il témoignait à tous, dans le meilleur comme dans le pire. Il se sentait aimé et cela pouvait le tranquilliser pour le reste, sur ces minutes de tempête, qui parfois assombrissaient le ciel de son *home*.

Dans l'éminent clergé de Paris, un homme l'avait bien connu, d'abord comme vicaire à Ménilmontant, puis comme vicaire à Saint-Augustin, enfin comme curé à Notre-Dame-des Victoires. De bien des façons, il lui avait été providentiel comme confident, comme conseiller, comme aide et, enfin, comme bienfaiteur. La quête annuelle du Père Dhuit à Notre-Dame-des-Victoires, de six heures du matin à huit heures du soir, aux portes du Sanctuaire, était toujours la plus fructueuse, et pour cause, cette Basilique est tellement connue, ses confessionnaux sont tellement assiégés ! C'est un des hauts lieux sacrés de Paris. Nous nous en serions donc voulu de ne pas aller feuilleter les souvenirs toujours si frais de ce prêtre de haute valeur, le chanoine Jourdain. Nous tombâmes dans son bureau, proche de sa sacristie, un jour de Pâques, un peu avant la Grand'Messe, et d'emblée, nous lui posâmes la question essentielle :

« D'une phrase, d'une formule, résumez-moi vos impressions sur ce vieil ami.

— Oh ! très simple. Le Père Dhuit avait tout ce qu'il fallait, quatre ou cinq terribles handicaps, pour rater. Or, il a réussi, Voilà ! C'est déconcertant, mais c'est ainsi. Son goût et même un peu plus, pour l'autoritarisme, dont quatre années d'obéissance militaire l'avaient fortement guéri, les ruades de son caractère, sa propension, je ne dis pas à jouer avec le feu, à faire son petit Jean Morin (1), mais à frôler la flamme sans se brûler, son maigre intellectualisme, son ton et ses propos volontairement faubouriens, tout cela devait le conduire droit à l'échec. Or, je le répète, il a réussi. C'est drôle, mais c'est comme ça.

— Savez-vous, Monsieur le Chanoine, les sommes que, billet par billet, il a recueillies à travers le monde, pour établir son vaste patronage ?

(1) *Jean Morin, prêtre*, c'est le titre du Prix Goncourt 1952, silhouette curieuse d'une soutane aux démarches terriblement hardies, mais qui, au fond, ne recherchait que le bien des âmes.

— Non !

— Soixante-quinze millions !

— Mazette, soixante-quinze millions ! Ça ne se ramasse pas sous le sabot d'un cheval. Eh bien, voilà la preuve encore qu'il a réussi. Quoique, vous savez, ce n'est pas tant cette fondation solide qui me le fait admirer, mais les types de chrétiens qu'il a lancés dans la société. Quels hommes que les Keller, les Lauer, les Hébert, les Cantin, les Durand, les Perrin, les Doncieux, les Milard, les Braun, les Raynal, les Namartre, les Riegel, et j'en oublie ! Je ne peux pas me les rappeler tous, mais ça, c'était du solide ; pas l'ombre de camelote ; du cent pour cent de foi chrétienne. La preuve, c'est qu'il y a de leurs fils qui sont prêtres.

— Quelle explication donnez-vous à cette réussite, Monsieur le Chanoine ?

— Trois. D'abord, il était toujours resté le paysan beauceron, ce type rare d'équilibre, de finesse et de bon sens. Puis, c'était un être donné à fond : et cela vaut tout. Et enfin, au cours de ma longue carrière sacerdotale, j'ai toujours observé que pour ses grandes œuvres, le Ciel choisit de préférence des personnalités moyennes. Tenez, j'ai connu, dans une paroisse célèbre du centre, des prêtres éminents, ayant tout pour attirer : distinction, science, dévouement, sourire même ; eh bien, non, les âmes allaient aux autres.

— C'est-à-dire ?

— A leurs confrères moins riches de dons, mais plus simples, plus directs, plus bonshommes, moins transcendants. Ah ! les voies de la Providence sont déconcertantes, mon cher Père ! *Investigabiles viae ejus*, comme proclame la Bible... »

Sur cette citation latine la porte s'entr'ouvrit pour encadrer le port majestueux du Suisse qui venait déclarer à son curé que, le coup de dix heures allant sonner, il était prié de se rendre au chœur avec le clergé.

Le temps de le remercier en trois phrases et ce clairvoyant ami du Père Dhuit s'insérait dans la marche solennelle des

officiants, tandis que nous pensions : « En somme, il nous a dit en pittoresque ce que le Père Brée, ce compagnon de dix-huit ans de luttés, nous avait écrit quelques jours plus tôt : « *Le Père Dhuit, c'était une grande idée, appuyée sur une foi indomptable et sur un amour violent de la jeunesse* ».

*
* *

Il convient, pensons-nous, de s'arrêter sur ce double témoignage, qui noie les tout petits côtés d'une grande âme dans un ensemble de hautes vertus, car ne vaut-il pas mieux, au lieu de fixer les choses d'en bas, avec le regard myope de l'homme, les contempler d'en haut avec le regard de Dieu ? Est-ce que ces pauvretés existent aux yeux de Celui qui, heure par heure, suit l'action de son serviteur ? Qui, de l'aube au crépuscule et bien au delà, le voit se consumer à son service, épouser tous ses intérêts, promouvoir sans répit sa gloire ? Qui contemple cette existence uniquement occupée à l'œuvre de la Rédemption, donnée à fond au service des âmes, sans un seul jour de repos ? Dans la lumière éclatante de ce spectacle, cette poussière est-elle visible ?

Quand un ami, provincial ou étranger, vous demande de lui montrer Paris, cette capitale qu'envient toutes les autres, est-ce que vous le menez au bas de la rue Lepic, ou au cœur de la rue Mouffetard ? Non, vous le conduisez à vingt mètres de l'Arc du Carrousel, aux Tuileries, pour lui jeter sous les yeux cette enfilade unique, montant à l'assaut de l'Arc de Triomphe, avec deux siècles d'histoire derrière vous et, sur vos côtés, le Louvre de nos rois, et un troisième siècle, les Champs-Élysées, cette pente de lumière et de verdure que tous nos hôtes célèbres ont rêvé de descendre ; ou bien, vous l'arrêtez sur la terrasse du Palais de Chaillot, qui axe ses cascades dans la courbe harmonieuse des quatre pieds de la Tour, avec, au loin, les lignes si pures de

l'École Militaire et, sur votre gauche les trois coupoles des Invalides, du Panthéon et du Val-de-Grâce, — et, d'un geste embrassant ces splendeurs, vous dites à l'ami : « Paris, c'est ça, voyez-vous ! »

Et l'autre Paris qui existe aussi, vous le gardez pour vous, car de ce qu'on aime, quand on a le cœur bien placé, on n'étale que les purs joyaux.

CHAPITRE X

COMMENT S'Y PRENAIT-IL ?

Éparse à travers les pages de ce livre, la formule du Patronage selon saint Jean Bosco, illustrée par l'exemple du Père Dhuit, mériterait peut-être, un chapitre à part, qui donnerait, d'un côté, la pensée pleine du grand éducateur, et de l'autre, le tableau de sa réalisation par son disciple parisien. Tentons-la, quitte à nous répéter un peu.

* *
* *

N'oublions pas d'abord que le patronage fut la première œuvre de jeunesse à laquelle se consacra le Saint, et celle à qui, jusqu'au bout, il conserva sa prédilection. Elle devait avoir des raisons, cette préférence.

Sa première tentative naquit d'une constatation douloureuse : l'abandon dans la rue des enfants du peuple, ou l'ennui mortel que dégage un foyer privé de tout ce qui fait le bonheur de l'enfant : l'espace, le jouet, la compagnie, la tendresse. Le cœur de Don Bosco se résolut d'arracher au ruisseau ou de tirer de ces geôles de tristesse ces malheureux. Ici, ils accumulaient du cafard, qui, demain, exploserait de quelque façon, toujours fâcheuse ; là ils apprenaient tout ce qui peut déflorer une innocence : paroles, gestes, attitudes, exhibitions. Le sauvetage s'imposait. A tout

prix il fallait offrir à ces garçons l'espace, le jeu, l'affection. L'espace pour calmer cette rage de mouvement ; le jeu pour déployer cette activité et, au travers d'elle, repérer la nature de l'enfant ; la tendresse, parce que, à cet âge, la pauvre petite plante humaine en a un besoin absolu : c'est son humus naturel. Le climat de la famille nécessaire à leur croissance normale, que ces pauvres gosses ne trouveraient ni entre les quatre murs sordides de leur logement, ni surtout, en bas, dans la rue au contact des pires éléments, Don Bosco le leur fournirait. Car il rêva toujours de faire de ses patronages la maison familiale, le foyer où l'on accourt à peine on est libre, la porte aimée derrière laquelle on sent instinctivement que vous attend le bonheur. De cet idéal longuement caressé sortiront les grandes lignes de l'œuvre, du Patronage selon sa formule.

* * *

Elles sont des plus simples. Il est ouvert à tous. On y pénètre comme à « Prisunic ». Il n'y a qu'à pousser la porte. Parfois même cela n'est pas nécessaire : l'entrée bâille comme pour vous appeler.

L'on ne cherche pas le nombre ; mais le nombre ne fait pas peur. Plus il y en aura, mieux l'élite se dégagera. Un seul garçon n'y reste pas longtemps, celui que l'Enfer déléguerait à son œuvre, — et il y en a.

Ouvert à tout le monde, et à toute heure, et chaque jour que Dieu fait. Naturel : c'est le toit familial. Au sortir de l'école on s'y précipite ; le jeudi et le dimanche on y accourt ; aux vacances, petites ou grandes, si l'on n'a pas la fortune d'être inscrit à quelque colonie, on vient s'y consoler avec les copains malheureux, et Monsieur l'Abbé — comme ça se pratique couramment en Belgique — fait de la colonie de vacances au jour le jour, dans les bois voisins, près de la rivière toute proche, sur la colline qui domine la ville : Vincennes, les bords de la Marne, les coteaux de Meudon.

Et ne croyez pas que le jeu, la partie endiablée, l'excursion aventureuse soient un appât choisi par ces éducateurs dans le dessein *unique* de mener plus haut ces garçons. Oui, ils pensent à cela, aussi ; surtout ; mais tout cela a sa raison d'être en soi. L'enfant — trop d'éducateurs l'ont oublié ou ne l'ont jamais compris — s'identifie avec le jeu, le mouvement, la découverte du monde. Ses muscles ont une soif inextinguible de se dépenser ; son esprit, une faim insatiable d'explorer l'univers.

Et puis la jeunesse est folle de risque et de nouveauté. Don Bosco l'avait bien compris, qui s'ingéniait de mille façons aussi bien à lancer ses fils vers l'inconnu, qu'à varier ses programmes de divertissements, lui toujours en tête. Le Patronage ainsi entendu est vraiment un rude instrument d'éducation, d'autant plus que ses murs sont témoins du brassage le plus curieux qui soit ; toutes les conditions s'y mêlent et toutes les natures. Il n'y a que le régiment qui brasse davantage. Rien n'empêche de pénétrer dans ce hâvre de bonheur, ni la misère, ni l'aisance, ni la culotte lamentable, ni le complet soigné. Le bon Dieu ne regarde pas aux godasses, disait un titi parisien. Or, au Patro, on est chez lui. La chapelle ferme l'horizon, et ces hommes qui semblent à notre service sont ses familiers.

Jadis, il y a très longtemps, pour être inscrit à un patronage, aussi bien à Paris qu'à Lille, à Quimper qu'à Grenoble, il fallait être présenté par sa mère ; ce temps est bien révolu. Alors comment se recrute la clientèle de ces œuvres ? Oh ! c'est bien simple. Les hurlements des enfants qui jouent, ou le spectacle contemplé de par-dessus un mur, d'une partie déchaînée ; parfois l'invitation d'un copain : « Viens donc : si tu savais comme on s'amuse ! », quelquefois aussi la poussée de Monsieur le Curé ou de Monsieur le Vicaire ; et quelquefois même une maman qui ne sait que faire de son galopin aux jours de vacances, ou qui tremble que le mauvais camarade fasse son œuvre auprès de lui.

On a même fait cette observation : dans notre monde un peu et même beaucoup à l'envers, il n'est pas rare de voir des fils,

conquis à fond par le Patro, y amener un jour leurs parents pour qu'ils raccrochent leur wagon, égaré sur quelque malheureuse voie, au bon convoi chrétien. Car le patronage nourrit cette ambition très nette de rayonner. Il regarde bien au delà de ses murs.

Il comprend que sa mission est double ; non seulement travailler à constituer, à l'aide de chrétiens, lentement formés aux vertus du Christ, des foyers modèles, mais aussi atteindre petit à petit les familles d'où sort cette jeunesse, trop souvent touchées de quelque maladie morale grave, afin de les guérir dans sa chaude atmosphère d'amitié. Apparemment le patronage ne semble agir que sur trois cents, quatre cents, cinq cents garçons ; en réalité il atteint quelques milliers de baptisés, et, parfois de non-baptisés.

C'est précisément la crainte de gâter cette action si étendue, qui communique à ses chefs cette longanimité qui les distingue. Si un patronné grand ou petit, séduit par l'on ne sait quelle sirène — et Dieu sait s'il s'en compte de nos jours — manque le Patro, le « plaque » un, deux, trois dimanches, des mois même, voire des années, à son retour quel visage lui offre-t-on ? Mais celui de l'aîné qui a quitté, pas plus tard qu'hier, son cadet ; ou mieux, le visage du père de l'Évangile débordant de joie, parce qu'il a retrouvé son fils perdu. Songez-donc ! « Il revient de si loin ! » Et probablement si abîmé ! Si on l'excluait, ce serait fini. La dernière planche de salut est cet accueil, qui va le river à jamais à l'œuvre, où il trouvera les remèdes capables de cicatriser ses plaies certaines.

C'est pour rester sur cette note de séduction surnaturelle par la bonté que le patronage, tel que l'entendait Don Bosco, s'efforce d'appliquer les principes essentiels du système préventif en éducation, et fuit comme la peste ceux du système répressif. Peut-il en être autrement d'ailleurs ? L'éducateur, au patronage, ne dispose d'aucun des moyens habituels de coercition (notes, privation de ceci ou de cela, sorties supprimées, etc.), dont on

use et abuse dans les internats, pour sévir contre les indociles et les indisciplinés. Sa seule ressource, c'est son imagination, qui s'ingéniera à découvrir les moyens de faire aimer le Patro par l'enfant, au point que cette maison, cette chapelle, cette cour deviennent comme le lieu de son bonheur.

Cet esprit de pardon laisse entendre que — en dehors d'un cas, un seul, celui du scandale qui endommagerait l'âme des camarades — le Patro n'exclut jamais. Il est un modèle de patience. Quel père rejette son fils hors du foyer ? Or, nous le répétons, le Patro c'est ça, la maison de famille, le foyer accueillant, la chaude demeure en dehors de laquelle tous les périls sont à craindre, surtout celui de lâcher à jamais le Seigneur qu'en fin de compte on veut faire aimer et servir par ces jeunes chrétiens récupérés. A quoi en effet, veut aboutir l'effort persévérant, longanime, épuisant, affectueux de ces éducateurs ? Écoutez ce mot du grand saint dont l'esprit imprégna le leur : « Aimez tout ce qu'aiment les garçons, pour les amener à aimer un peu ce que, vous, vous aimez ». La transfusion de deux vies poussées jusqu'à l'identification ! Mais aimer quoi, qui ? Les vérités éternelles tombées des lèvres du Christ, sa divine personne, la tendre figure de sa mère, ses sacrements, nos frères en lui, la prière.

C'est à quoi s'employa le Père Dhuit pendant quarante-cinq ans. De quelle façon ?

*

* *

D'abord, redisons-le, il faisait « marcher » ses grands. Il leur abandonnait le plus possible de responsabilités dans la marche du Patro. Il semblait créer à plaisir les comités et les présidences : Comité des jeux, Comité du théâtre, Comité des Anciens, Comité des Jeunes, Comité du Cercle, etc. Et dans chaque Comité un bureau composé au complet : président, vice-président, secrétaire, trésorier, conseillers. Une idée paraissait l'obséder : on

s'attache à une œuvre dans la mesure où on lui apporte sans compter, dévouement, peine et sueurs.

Répétons-nous : à la base de sa direction des âmes, il mettait implacablement la Doctrine distribuée en mille occasions : catéchismes, sermons du dimanche, gloses sur la Messe, bonsoirs (1) donnés avant de clore la journée du Patro. A cette jeunesse trop laïcisée il fallait d'abord apprendre sa religion et fortement. Ce n'est que là-dessus qu'on pouvait bâtir du solide.

Du solide, c'est-à-dire quoi ? Ceci qui explique presque tout : faire des chrétiens conscients de leur dignité et fils vivants de Dieu, qui entretiennent en eux le culte de la vie de la grâce, qui mettent au-dessus de tout l'amitié de leur âme avec le Christ, qui veulent penser, sentir, vivre comme Lui, ou comme l'Église, ce qui est tout un.

Les puissances du mal sont ligüées de façon permanente contre cette noblesse, cette appartenance à l'ainé de la race : elles voudraient la détruire, ou tout au moins la suspendre. Les puissances du mal, c'est-à-dire d'abord et surtout le maître du bal, comme l'appelle saint Paul, *rector hujus sæculi*, et les créatures, ses instruments principaux et la complicité interne que nous traînons en notre nature héritée d'Adam, la méchante partie de notre individu. Qui s'étonnera que, exposé à cette meute d'adversaires toujours aux abois, le jeune chrétien flanche quelquefois ? Mais le Christ a tout prévu : le sacrement de l'amitié, le sacrement du pardon est là, tout proche, où le cœur franc et contrit retrouve sa dignité sous l'absolution du prêtre.

Le Père Dhuit, comme tout éducateur, fut un grand confesseur. Il avait de qui tenir, ancien pénitent du Père Bellamy, un des plus grands médecins d'âme que nous ayons connu. Et puis il

(1) Le « bonsoir » est une brève causerie de trois à cinq minutes que Don Bosco faisait à ses élèves tous les soirs, après les prières, avant de les envoyer dormir.

était disciple de Don Bosco, qui savait guérir les pires récidivistes à l'aide de ce sacrement reçu à haute dose.

Pour la jeunesse il n'y a qu'un péché, toujours le même, surtout en ces temps que Bergson a baptisé d'érotiques, celui que Claudel, élégamment, appelait le plaisir, celui que Don Bosco, délicatement et tout simplement, appelait le péché, celui qui ne cesse de traverser l'Évangile avec les possédés qu'il tourmente et qui, déjà du temps de Jésus, confessait sa puissance en déclinant son nom : « Légion » (1). Personne alors, sinon le Christ, n'arrivait à l'expulser. Il en est de même présentement. Seule, la force de la grâce du Seigneur peut, lentement, douloureusement, guérir un cœur, une chair, possédés par ce tyran. Que de patientes mais définitives victoires le Père Dhuit remporta sur l'Enfer, à l'heure des aveux ? On peut affirmer que les trois quarts du bien qu'il a réalisé dans son Patro, ce fut entre le confessionnal et l'autel, l'un complétant l'autre, le Corps eucharistique du Christ venant revigorer l'âme pardonnée, mais si faible encore au sortir d'une grave capitulation.

* * *

Dans cette lutte à mort contre le démon impur, le Père Dhuit avait deux auxiliaires, un de la terre, l'autre du Ciel. Celui de la terre s'appelait le jeu, le mouvement, le sport, qui arrachent le garçon à lui-même, qui font circuler un sang chaud dans les veines, qui lassent sainement le corps. Les Anciens disaient : *Mens sana in corpore sano* » ; et les Modernes : « *Le sport guérit de la fille* ». Pas toujours, mais fréquemment.

Et la brave Sœur Rosalie, vers 1830, avait raison de mettre la pureté de ses étudiants parisiens sous la protection du bouclier de la charité. Le Père Dhuit la copiait. La ferveur de ses trois

(1) Saint Marc, chapitre II, verset 9.

Conférences de Saint-Vincent-de-Paul le tranquillisait sur l'état des cœurs de ses garçons et de ses hommes.

Aimer le Christ dans ses membres douloureux, c'est le ranger de son bord à l'heure très dure de la tentation.

*

* *

Mais pas loin de l'Eucharistie mystérieuse, poussant à tous les dévouements, le zèle du Père Dhuit pour armer les âmes contre le mal, contre ce démon appelé Légion, plaçait le recours fréquent à la Très Sainte Vierge. Jamais, nous l'avons vu, il n'aurait lâché sa réunion mariale du samedi, où il versait à ses grands sa dévotion pour la Vierge Auxiliatrice. Dévotion de soldat, de chevalier, qui veut revenir vainqueur d'un combat, soutenu par le regard et la puissance de cette Dame pour qui il lutte et qui a armé son bras. Dévotion d'un jeune homme, épris de beauté, sur qui la grâce féminine a toujours prise, et qui est heureux de placer au sommet de ses amours la Femme idéale, le lis éclatant de blancheur, dont jamais le mal n'approcha, et qui, précisément pour cela, est si pleine de tendre compassion à l'égard de ces pauvres fils tentés par le serpent, qui dut l'épargner, Elle.

*

* *

Un moyen moins puissant sans doute, pour atteindre le but rêvé, mais de fort calibre tout de même : la retraite annuelle de tout son monde par sections, petits et moyens, adultes et Anciens. Ce fut une des intuitions pédagogiques de Don Bosco, de ne jamais placer cette retraite au début de l'année, l'année scolaire ou travailleuse — qu'un modeste *triduum* lançait tout de même —, mais à l'éveil du printemps, à l'éveil de la plante humaine, à l'heure où la sève de l'homme monte avec une vigueur

impérieuse et serait capable de pousser aux pires excès, si le rappel des vérités éternelles ne venait freiner ou canaliser ces flots de vie. Ordinairement le Père Dhuit faisait coïncider cette retraite avec la Semaine Sainte pour assurer à tout son peuple la ferveur de la confession et de la communion pascales.

Et si le faisceau de toutes ces armes ne suffisait pas pour raidir le courage de ses garçons, il lui restait le tête-à-tête, ou plutôt le cœur-à-cœur avec eux dans le célèbre bureau, au cours duquel les confidences abandonnées d'une part, et les conseils d'une vieille et paternelle expérience de l'autre, avaient aisément raison des dernières résistances.

*

* *

On nous a demandé : y avait-il un point sur lequel il revenait sans cesse, un clou sur lequel il ne cessait de taper ? Oui, tous ces Anciens en convenaient : après l'état de grâce au fond des cœurs, ce qu'il s'acharnait à développer dans l'âme de ces jeunes, c'était la maîtrise de soi ; n'être pas une chiffre à la merci de la première tentation qui passe, mais un roc ; un homme qui sait vers quel but il doit marcher, et qui y marche, toutes énergies tendues.

C'était surtout après l'aveu du confessionnal qu'il exprimait dans sa brève mais substantielle exhortation, son désir de faire de ce pénitent un garçon de volonté.

Avec lui il cherchait l'occasion qui l'avait fait chuter, et d'un ton doucement impérieux il lui demandait de ne plus jamais s'en approcher, si elle était loin ; de la fuir, si elle approchait ; de se colleter courageusement avec elle, si elle précipitait son pas au point de le rejoindre et de le saisir à la gorge. En somme, il ne faisait que répéter l'Évangile disant, par les lèvres du Christ, qu'on ne vient à bout de ce genre de fautes que par la fuite et la prière. Mais quelle force de volonté suppose, à certaines minutes, le maniement de ces deux armes !

C'est à tremper ces énergies des jeunes face au mal que le Père Dhuit ne cessa de besogner pendant quarante-cinq ans.

Il réussit souvent, très souvent. Et, s'il ne réussit pas, il fut, tout au moins, selon le joli mot de ce grand éducateur parisien, le chanoine Esquerré, un *semneur de remords*.

*

* *

Un dernier travail restait à réaliser : étudier avec ces garçons devenus hommes leur vocation et les pousser dans sa direction. Pour la plupart, c'était le mariage. Que de mariages le Père Dhuit a sagement conseillés ! Que de mariages il a joliment mijotés ! Que de mariages il a bénits ! Il y en eut un qu'il fit sur un lit d'agonie en écartant, avec quel art, trois des quatre prétendantes à la main de ce pauvre mourant. Oui, il fut un grand marieur. Il avait un don, un flair, un instinct qui lui faisait dire : « Ces deux-là sont faits l'un pour l'autre ». Et la vie lui infligea peu de démentis.

*

* *

Entrés dans ce port, aiguillés sur ce rail définitif, il semblait que ses grands n'eussent plus besoin de lui. Le Patro avait atteint son but. Il avait, au prix de combien de fatigues, jamais découragées, constitué un foyer chrétien. Sa mission était accomplie pour ce couple, il pouvait vaquer à d'autres soucis, reporter sur d'autres têtes le désir de multiplier pareilles unions. Ah bien, oui ! Et les devoirs terribles du mariage à rappeler, sans avoir l'air d'y toucher ? Et les difficultés quotidiennes de cet état nouveau qui, franchie la lune de miel, laissent les conjoints tels qu'ils étaient au départ pour la longue traversée à deux ? Et les enfants à baptiser, à élever chrétiennement, à diriger sur la bonne route ? Et les maladies qui peuvent surgir ? Et les catas-

trophes qui peuvent tomber ? Un père peut-il se désintéresser de tout cela ? Le zèle du Père Dhuit ne s'arrêtait qu'au seuil de l'Éternité. Ses fils restaient toujours ses fils, même sous leurs cheveux blancs, et ils le sentaient bien. C'est pour cela qu'ils l'entouraient d'une telle vénération. Il était de la famille.

Un fait touchant exprime bien cette sollicitude toujours en transe tant que l'âme chrétienne n'est pas sauvée. A l'hôpital de Sens se mourait, il n'y a pas mal d'années, un vieux bonhomme, père de patronnés, qui se refusait à tout prix à mettre en ordre sa conscience.

« Je n'ai pas besoin des curés pour partir. J'ai rompu avec eux, il y a longtemps. Un excepté. »

— Et lequel ?

« Le Père Dhuit, de Ménilmontant ; avec celui-là je pourrais encore causer. »

Sur l'heure on téléphone à l'archevêché de Paris, qui alerte le Père Dhuit. La nuit même il partait, et, au petit jour, débarquait à l'hôpital. De l'air le plus innocent du monde il pénètre dans la grande salle et tombe des nues (1) en retrouvant son paroissien de jadis. Un quart d'heure après, le colloque intime s'entamait, et le pardon de Dieu tombait sur cette pauvre vie de pécheur, qui s'éteignait le lendemain matin.

A chaque deuil, à chaque joie, à chaque peine, le Père Dhuit était donc présent. Il ne manquait pas un enterrement, pas un mariage, pas un baptême. A chaque nouveau bébé il faisait cadeau d'une magnifique médaille de la Sainte Vierge ; à chaque nouveau foyer, d'un superbe crucifix dernier modèle. Il avait, répétons-le, le culte des vieillards et des malades. Ses Anciens en ont hérité. Que de visites reçoivent les souffrants et les infirmes de la famille patronale ! Quelle affluence aux enterrements des patronnés ! Vraiment tous ces membres du P. S.-P. ne forment qu'une seule famille, où peines et joies sont mises en commun.

Le jour où, à l'exemple du Père Dhuit, le prêtre, au lieu d'être l'homme exclusif du Baptême, de la première Communion, du Mariage et de l'Extrême-Onction, sera de la famille, par tous les services que son amitié agissante-lui aura rendus, il y aura quelque chose de changé en France.

* * *

On y arrive...

CHAPITRE XI

SPLendeur DE COUCHANT

1940, 1941, 1942, 1943, 1944 : terribles années d'occupation, avec leur cortège de misères ! Quel surcroît inattendu de fatigues et de douleurs tombant sur des épaules tout à l'heure septuagénaires ! Pourtant, il fallait vivre, et même parfois aider d'autres à vivre, malgré les privations de tout. Le vainqueur prélevait — oh ! en payant, mais avec les quatre cents millions qu'on lui versait chaque matin —, une bonne moitié de la nourriture des villes, et les Parisiens, mois par mois, bouclaient leur ceinture un cran plus loin, tout en gardant le sourire, crânement. Les vers de Victor Hugo, pour le Paris de 1871, redevenaient vrais :

*On vit de rien, on vit de tout, on est content.
Sur nos tables sans nappe, où la faim nous attend,
Une pomme de terre arrachée à sa crypte
Est reine, et les oignons, seuls dieux, comme en Égypte.
Nous manquons de charbon, mais notre pain est noir.*

Que de galopades au marché, dès son ouverture, pour enlever à tout prix quelque chose ! Que d'achats clandestins au « noir » ! Que d'heures de queue à la porte des magasins d'alimentation, quels qu'ils fussent ! Car, répétons-le, il fallait vivre, et parfois aider à vivre. Et les nuits de grelottement dans les abris sou-

terrains, quand les tragiques oiseaux noirs passaient ? A qui réservaient-ils leur charge ? En égrenant le chapelet, on se le demandait, les nerfs en boule.

Heureusement enfin, l'aube du 25 août 1944 se leva ! La délivrance ! Les soldats de Leclerc débouchant de l'avenue d'Orléans ! Tous les téléphones en marche pour se communiquer la bonne nouvelle : Ils sont là ! Et le lendemain, le *Te Deum* populaire à Notre-Dame, encore coupé de rafales de mitrailleuses tirées des tribunes ! Jours inoubliables ! Il était fini le cauchemar ! Les messieurs réséda avaient fui. Mais, pour l'organisme déjà usé du Père Dhuit, toutes ces émotions, et ces fatigues, et ces jeûnes forcés, et ce manque de corps gras avaient été le coup de grâce. Il lutta encore un an ; finalement il dut s'avouer vaincu. Que d'autres moins âgés l'auraient été avant lui !

Repassez en effet, par l'imagination, ces quarante-cinq années de direction du Patro, ces épreuves d'un quadruple transfert, cette course incessante aux millions — soixante-quinze, n'oubliez pas ! — pour atteindre un jour la Terre Promise, ces harcèlements incessants de créanciers aux abois, ces luttes de toutes sortes, même contre ceux qui auraient dû l'appuyer, puis couronnez cette montagne d'épreuves par la dernière, ces quatre années de souffrances patriotiques et autres, de douleurs sans nom, et dites s'il n'était pas naturel que le vieil athlète déposât son gant et appelât le repos. Son cœur qui travaillait depuis soixante-quinze ans, et à quel rythme, presque toujours enfiévré, commençait à battre la chamade ; ses vieilles jambes grinçaient à chaque marche d'escalier ; sa tête, sa pauvre tête s'alourdissait de plus en plus : une immense lassitude envahissait tout son être. Il était rendu.

On eut pitié de lui, et on lui offrit un poste tranquille, presque une sinécure, dans le plus apaisant des cadres de nature, sur les bords de la Marne, au Prieuré de Binson.

On soupçonne le crissement qui pinça son cœur à l'heure du départ. La dure séparation ! De Notre-Dame-de-la-Croix à Notre-Dame-de-Lourdes, de la place Gambetta à la place des Fêtes, ou à la rue Haxo, quelle soutane jouissait de sa popularité ! Pour s'en apercevoir, il suffisait de remonter avec lui la rue de Ménilmontant. Tous les vingt mètres, il était arrêté. Pause brève, mais tonique, toujours achevée dans une double prise.

« Je ne suis pas dans ses idées, déclarait un sincère marxiste, mais je le gobe le curé au grand mouchoir rouge ». Que voulez-vous ? On n'a pas sillonné impunément, pendant neuf lustres un quartier populaire, sourire et blague aux lèvres ! On n'a pas baptisé deux générations de Ménilmontagnards sans qu'ils vous gardent une petite fleur de gratitude. Et tous les mariages d'Anciens bénits, après avoir été assez souvent mijotés ? Et toutes ces mansardes, et toutes ces soupentes, où des centaines de vieux, d'infirmes, avaient été soulagés dans leur détresse par ses trois Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ? Et tous ces poupons, à peine éclos, caressés dans leurs berceaux, et maintenant devenus hommes ? Et cette vie de trimardeur, sans un seul jour de repos, dépensée au service de ce bon peuple et de ses gosses ? Ce vieux grand-père, au front dépouillé et à la démarche maintenant lasse, on le vénérât dans tout le secteur et on ne pouvait croire qu'un jour il s'éloignerait.

Pourtant, l'aube de ce jour se leva, et ce matin-là, le cœur sensible du Père Dhuit crut éclater. A l'autel de la Vierge, sa prière s'attardait longuement, offrant à sa collaboratrice de toutes les minutes la dernière étape de son voyage. Puis il empoigna son bréviaire, sa vieille valise qui avait, avec lui, dans le filet, dévoré tant de kilomètres et, sans se retourner, en compagnie de quelques Anciens, il descendit vers la gare de l'Est...

*
* *

Il est impossible que, débarquant à la gare de Binson, ce sentiment ne lui ait pas sauté à la tête : « Voici le coin où je ter-

minerai ma course en ce monde. Dans combien de mois, d'années, Dieu le sait ; mais c'est d'ici qu'on m'emmènera un jour là-haut, au petit cimetière de Châtillon, où reposent déjà tant de mes vieux amis. Faisons-nous donc à cette idée. »

Binson, le Prieuré, est un lieu charmant. Le paysage est des plus français, tout en demi-teintes. Les coteaux descendent mollement vers la belle Marne qui coule paisiblement entre son peuple de roseaux. Jadis, avant 1914, un vieux monastère cistercien se dressait en ce lieu, sur ces pentes : les premiers bombardements de l'Armée de Von Kluck le supprimèrent. Après le traité de Versailles les indemnités de guerre reconstruisirent intégralement l'ensemble en mieux, à la moderne, autour d'une église du plus pur style roman. L'archevêché de Reims, qui avait été le rebâtitseur, offrit alors ce groupe imposant de bâtiments à ses anciens propriétaires, qui le récusèrent. Après ce refus, on pria les Pères Salésiens de le peupler de jeunesse. Ils acceptèrent sur l'heure. Trois œuvres s'y installèrent : une école secondaire, une petite école d'agriculture et un noviciat de futurs religieux. Sous le tiède soleil de l'Île-de-France le triple parterre prospéra. Quand le cher Père Dhuit y mit les pieds, la maison lui apparut comme une ruche très bourdonnante de rumeurs de jeunesse. A sa tête, se trouvait un jeune supérieur que, jadis, il avait, selon le rite, quelque peu bourlingué, quand, jeune abbé il travaillait à ses côtés. En bon chrétien, celui-ci le lui rendit par des attentions multipliées.

Confesseur de cette jeunesse variée, le Père Dhuit compta, dès les premiers jours, une clientèle, heureuse de mettre à profit son indulgente expérience. Mais, à huit heures du matin, sa journée de travail était achevée : cela ne pouvait suffire à son besoin de parler, très fort, comme chacun savait. Il sollicita et obtint de faire le cours de catéchisme aux petites classes secondaires. Malheureusement, il rencontra parmi ces terribles petits latinistes la première opposition sérieuse de sa vie. A Ménilmontant, il dominait tout le monde du haut de sa taille, et surtout

du haut de son ancienneté, et de l'autorité que son dévouement lui avait acquise. Ici, c'était un « nouveau » plutôt défraîchi, et plutôt exigeant, comme on devait s'y attendre. Mais le métier lui manquait. Prédicateur, il l'avait été pendant quarante ans ; catéchiste, assez longtemps à la paroisse, mais il y avait des années de cela. L'art de capter l'attention de ce petit peuple, de se faire écouter, même d'interroger, de tenir en respect trente ou quarante garçons turbulents, s'il l'avait eu, il l'avait bien perdu. Beau joueur, il en convint, et se retira, pour se confiner dans son rôle de confesseur, de conseiller, de conteur de belles histoires aux malades de l'infirmerie ou aux groupes de la cour, qui ne prenaient pas part aux jeux.

Nous soupçonnons la dose d'esprit de sacrifice qu'il dut dépenser pour devenir le demi-chartreux, lui, l'homme de Ménilmontant, du tapage, de l'activité fébrile, des chemins de fer, des grandes randonnées. Passer de cette vie grouillante et de cette fièvre à cette solitude, ce calme, ce silence, le saut dut être rude pour le vieux lion. D'autant plus qu'il se fit sans transition. Hier, répandu à fond dans le XX^e, aujourd'hui solitaire et inactif dans ces allées, ces cours, sur ces routes, pendant au moins dix heures par jour. Seules les récréations de cette jeunesse lui rendirent l'illusion de sa vie de jadis. S'il avait eu au moins la compagnie de quelque vétéran, retiré comme lui du champ de bataille, tous deux se seraient raconté leurs campagnes, auraient exhumé des souvenirs communs. Mais non, il était seul, jusqu'à l'heure des repas, où il retrouvait l'aimable compagnie de ses jeunes confrères, difficilement accordés tout de même à ses pensées, ses goûts, ses souvenirs et puis, absorbés par leur travail et leurs meutes d'enfants. Il était bien bavard de nature, le Père Dhuit, mais sa discrétion n'osait pas sortir ses petites histoires d'apostat parisien, par peur d'intéresser petitement.

Nouvelle solitude ajoutée à l'autre ! Rude croix quotidienne ! Il la porta vaillamment sur ses épaules, et garda constamment le sourire, pour fournir sa part au bonheur de tous. Petit à petit,

très rapidement, le bon vieux râleur s'éteignait, en admirant les voies de la Providence qui avaient ménagé à ses nerfs, à son âme, ce dernier relais, loin de la grande bagarre, des soucis, des courses à l'argent, des débats avec les créanciers, dans la paix de ces co-teaux inclinés vers la douce Marne (1).

* * *

A cette faim d'activité, il put tout de même, à l'automne de 1945, fournir un aliment. On lui confia tous ses jeunes confrères, retour de la guerre, pour que, en quelques jours de retraite, il remontât à fond leur réveil. Là aussi il y avait eu un saut trop brusque de la vie des camps ou des geôles allemandes à l'existence tapageuse certes, mais implacablement réglée d'une vie de collègue. Avec infiniment de doigté, avec sa longue pratique du confessionnal, son indulgente compréhension de vieillard, son amour de la Congrégation Salésienne, sa thérapeutique inspirée de Don Bosco, il sut les réacclimater tous à la bonne petite besogne quotidienne, et reglisser, sans qu'ils y prissent garde, leurs têtes dans le bon carcan du rude devoir d'éducateurs. Tous ces jeunes guerriers ou prisonniers lui rendirent cet hommage qu'il les avait traités supérieurement, avec des remèdes propres à chacun, et remis pleinement en selle. Juste récompense de sa généreuse acceptation d'immobilité !

* * *

En une autre circonstance, il tenta au moins d'apaiser sa soif de travail. Une des figures salésiennes qui l'avait toujours en-

(1) Dans une de ses lettres à une de ses pénitentes, nous avons trouvé cet aveu : « Quelle quinzaine de cafard j'ai passé ici au début de mon séjour ! Je croyais devenir fou. Maintenant c'est tassé. Me voilà acclimaté et j'aime mon joli Prieuré, dans cette douce vallée de la Marne. »

chanté était celle du Père Beltrami, jeune religieux mort en odeur de sainteté et dont la Cause de Béatification se poursuit à Rome. Un mal implacable, la tuberculose, contractée ou au moins aggravée dans l'exercice de la charité, l'avait rongé, car, étudiant de la Faculté de Turin, il devait, en plus, mener une classe de rhétorique supérieure avec cent copies à corriger trois fois par semaine. A vingt et un ans, une hémoptysie éclata qui le coucha à jamais sur un lit de lente agonie ; elle devait durer six ans. Durant ces années d'inaction, il voulut se rendre encore utile à ses frères. Comme tant d'autres malades, abandonnés alors par une science insuffisante, il eût pu se reposer de ses longues oraisons par des séances oisives de chaise-longue, au cours desquelles il aurait revécu le passé avec amertume ou gémi en face d'un avenir brisé : qui donc aurait trouvé à y redire ? Il crut mieux faire d'agir, de travailler avec la seule arme qui lui restait, la plume. Il commença par une « Vie de sainte Lydwine » qui trente années durant subit le pire des martyres sur son lit d'infirmes. Puis il continua avec une vie de sainte Marguerite Marie, une de saint François d'Assise, une de Jeanne d'Arc, une de Napoléon. Quand il mourut, il avait donné quatorze livres ou opuscules aux presses, et préparé neuf autres.

Cet exemple émouvant avait toujours conquis le Père Dhuit, par effet de contraste probablement, en songeant à sa brûlante activité de jadis. Aussi, quand les infirmités le rangèrent dans la corporation, sinon des allongés, au moins des impotents, des assis, il pensa que, à la souffrance intérieure acceptée, au déroulement abondant de ses chapelets, à la récitation fervente de son bréviaire, il pouvait encore, à l'exemple de son jeune modèle, ajouter quelques travaux de plume. Écrivain, il ne l'avait jamais été, mais épistolier, toujours, et abondant et vivant. C'est une magnifique préparation au métier d'auteur que d'avoir écrit des milliers de lettres ou de réponses. Les gens du métier le savent bien, qui affirment que rien n'entretient la plume comme la correspondance quotidienne. M^{me} de Sévigné, Voltaire, Veuillot

ne les démentiraient pas. Le Père Dhuit réfléchit donc un temps pour trouver son terrain et il choisit la biographie. Il avait derrière lui plus de soixante années de vie salésienne ; dans sa société religieuse, il avait connu de grands bonshommes : avec ses souvenirs et ceux qu'il glanerait un peu partout, il esquisserait leurs vies, celle du Père Bellamy en tête, cela se conçoit, car il le connaissait mieux que quiconque, mais aussi d'autres, celle de ce vieil original, le Père Fèvre, âme mystique de haute valeur, celle du Père Bologne, son premier directeur, du Père Riccardi, du Père Pourveer, etc.. Sa documentation, pour ces derniers, était petite : il écrivit alors à ses confrères qui les avaient connus, sollicitant leur collaboration avec leurs souvenirs. Hélas ! bien peu l'aiderent, trop occupés probablement, et si le projet ne resta pas en plan, du moins, il ne franchit pas le stade de la récolte et du classement des matériaux. Où tout ce travail a-t-il été finir ? Dans quel coin inconnu du jeune Prieuré ? L'historien futur de la Société Salésienne aurait intérêt à la savoir. L'initiative en tout cas, prouva que le cher Père était inguérissable du mal essentiel de sa Congrégation : la fièvre du travail, dont le degré, chez Don Bosco, oscilla toujours entre 38 et 40.

* * *

L'année qui suivit son départ pour le Prieuré lui réservait une dernière joie : la messe d'or de son sacerdoce. Il convenait qu'elle fût célébrée au lieu même où pendant quarante-cinq ans le Père Dhuit, montant à l'autel du Seigneur, avait puisé, dans cette messe quotidienne, la lumière et la force qui l'avaient fait triompher des pires obstacles, au cher Patronage Saint-Pierre. Ce fut une grande journée que ce 30 juin 1946 : le Père Dhuit célébrait ; son diacre était un de ses confrères, son sous-diacre, le plus jeune des vingt-deux prêtres sortis du Patro, et le prédicateur, un de ses anciens élèves de Marseille, le Père Amielh, Provincial Salésien de Paris, qui ne cacha pas que c'était aux exemples et

aux enseignements du jubilaire qu'il devait surtout de l'avoir suivi en religion.

A Rome, le 16 mai 1887, deux jours après la consécration de l'Église du Sacré-Cœur, Don Bosco voulut, avant de quitter la Ville Éternelle, offrir le Saint Sacrifice dans ce troisième sanctuaire qu'il avait ouvert au peuple chrétien. Au cours du sacrifice, plus de dix fois, l'émotion et les larmes arrêterent le saint vieillard. Jamais on ne l'avait vu aussi remué. Interrogé à la sacristie sur les motifs de son émotion il répondit : « C'est que, tout au long de cette messe, je ne cessais d'entendre la phrase que, à neuf ans, la divine bergère m'avait murmurée à la fin du songe qui décida de ma vie : « Un jour, tu comprendras. » Il y a soixante-deux ans de cela, j'ai compris maintenant. »

Très sûrement, à cette messe d'or, cinquante ans après la première qu'il avait célébrée à Chartres, dans la crypte de la Cathédrale, à Notre-Dame-de-Sous-Terre, le Père Dhuit dut, lui aussi, comprendre enfin quel souffle inspiré lui avait dicté sur son image d'ordination cette phrase : « Marie, Mère de Jésus, a été le témoin de mon sacerdoce, Elle en sera l'auxiliatrice. »

Elle l'avait été, et jusqu'au bout. Pas une lâcheuse la Sainte Vierge, s'était-il écrié un jour ! Pas une lâcheuse ! De fait, il y avait juste six jours que le dernier acte notarié mettant le Patronage Saint-Pierre en possession de tous ses terrains et de tous ses immeubles avait été signé.

* * *

Il avait encore, sans qu'il le sût, deux ans à vivre. Ces deux années, la première au moins, furent coupées par quelques descentes à Paris, pour un ou deux mariages d'Anciens, pour quelques baptêmes de fils d'Anciens, pour la célébration simultanée du cinquantenaire de la fondation de l'Association des Anciens et le 70^e anniversaire de celle du Patronage.

Puis, il ne bougea plus, sinon tout au début de l'année suivante

pour aller enterrer sa deuxième sœur, religieuse, comme la première, de Saint-Paul-de-Chartres. Dans sa calme solitude, il savourait cette paix du crépuscule qui descendait sur lui. « O mes bréviaires enlevés à la galopade dans les bousculades du métro, jadis, entre deux soucis lancinants, comme je les regrette ! Tandis qu'ici je puis me concentrer tout entier sur la beauté de ces hymnes et de ces psaumes ! »

Un dernier trait le fit ressembler à son maître et modèle, Don Bosco :

On sait que, peu de semaines avant sa mort, des grands de sa maison, habitués à se confesser à lui, montèrent un samedi soir dans son humble chambrette, mais, hélas, la Faculté avait interdit sa porte, car le grand vieillard ne tenait plus debout. Il se traîna d'un meuble à l'autre, pour s'affaler finalement sur son vieux sofa, devant lequel on avait encore, sur son ordre, dressé un écritoire. Ce soir-là, il entendit comme une discussion à sa porte et, dominant ce bruit, la voix de son secrétaire répétant : « Impossible ! Impossible ! Le médecin n'y consent pas ».

— Qu'est-ce, demanda-t-il ?

— Ce sont les élèves de seconde qui voudraient se confesser. Mais vous savez bien que l'ordre du médecin est formel.

— Fais-les tout de même entrer, dit le saint, ce sera la dernière fois. »

Au cours d'une crise cardiaque plus violente que les autres, des pénitents du Père Dhuit montèrent aussi un soir le relancer jusque dans sa chambre. Il était étendu, évitant tout mouvement, tout effort qui eût pu lui être fatal. A voir un de leurs visages entrebâiller doucement la porte, il comprit : « Entrez un à un, les grands, dit-il dans un souffle, mais ne soyez pas trop longs ». Et il les confessa tous, leur donnant le conseil et l'absolution dans un filet de voix.

Ce qui, dans la dernière année surtout, qui fut la plus pénible, lui donnait comme un coup de fouet, c'étaient les visites de ses chers Anciens avec leurs épouses. Alors, il revivait ; sa mémoire, demeurée très fraîche, évoquait les belles années, années de misère et de souffrance, quelques-unes, mais si vivantes, si riches d'espoir. C'était comme un cordial versé goutte à goutte, à ce vieil organisme usé.

*
* *

1947 passa encore assez bien. Mais 1948 s'annonça très mal. Au retour des obsèques de sa sœur aînée, une première attaque le terrassa. Un de ses anciens collaborateurs, le Père Rochard, était de passage : il lui administra l'Extrême-Onction. Et l'alerte s'éteignit. Elle n'avait laissé que des traces insignifiantes ; aucune paralysie sérieuse. L'épanchement cérébral avait dû vite se résorber. En revanche, le cœur faiblissait de semaine en semaine. Ses battements étaient coupés de trop d'intermittences, l'asthénie du muscle gagnait visiblement. Et, enfin, le 1^{er} août de cette année, il dut s'avouer vaincu et s'aliter complètement. Il ne devait plus se relever.

Le 28 de ce mois, Namartre, le Président des Anciens, et son fidèle bras droit, vint le voir. Il le trouva prostré mais très lucide. Tous les jours il récitait encore son rosaire pour son Patronage et tous ses enfants.

Namartre lui dit :

« Mon Père, vous prierez pour nous au ciel, où vous allez partir bientôt, car vous êtes prêt. »

— Mon fils, on n'est jamais trop prêt. »

Au soir de cette journée, le Président l'embrassa à plein cœur, et recueillit de ses lèvres, qui allaient bientôt se clore, cet ultime conseil : « Continuez bien notre œuvre, vous êtes dans la bonne

voie. Le patronage est la bonne formule. D'ailleurs, on y revient (1). »

*
* *

Le 11 septembre, ce fut la fin. Son confesseur l'en avertit. Il dit : « Merci ! ». Puis, esquissant un signe de croix sur ses lèvres, il fit entendre qu'il réclamait l'Extrême-Onction : pour la seconde fois elle lui fut administrée.

La parole lui manquait, mais il s'unissait aux prières de la Communauté réunie par de grands signes de croix qu'il faisait, comme jadis, en commençant sa messe.

Dans cette matinée, le bon Dieu lui réserva un dernier sourire de la terre. Tout à coup, deux de ses plus Anciens, Fuselier et Doucet, entrebâillèrent la porte. Une force mystérieuse les avait poussés vers le Prieuré. Le visage du mourant qui les avait reconnus s'éclaira d'un bon sourire. Dans l'impossibilité où il était de parler, il leur tendit les mains, puis, d'un geste très simple,

(1) La preuve qu'on y revient est le conseil et l'exemple suivants que le Supérieur Général des Salésiens, cinquième successeur de Don Bosco, offrait récemment, après une tournée de visites à travers toute l'Italie, à sa grande armée de dix-sept mille religieux :

« Celle de nos œuvres la plus caractéristique et qui attire les plus grandes bénédictions de Dieu et des hommes, demeure toujours le patronage. Incroyable, l'efficacité qu'exerce sur la jeunesse l'atmosphère de cette œuvre, quand elle est menée selon l'esprit de Don Bosco. J'en ai eu tout récemment la preuve, en Sicile, à la paroisse de Notre-Dame-de-la-Salette, à Catane : En sept ans, le patronage a transformé la physionomie de cette paroisse. Et comment ? Écoutez cette confidence, d'un des patronnés, tourné vers le groupe imposant des pères de famille qui entourait à cette réception la masse de ces petits Catanais :

« C'est nous, chers parents, qui vous avons amenés ici, au patronage, puis à l'église. »

Il semblait dire par là, avec un certain orgueil :

« Vous nous avez donné la vie du corps, mais en vous contant ce que les Salésiens faisaient pour nous élever, nous vous avons amenés chez eux, et, de là, à l'église toute proche »

il leur montra le Ciel où tous, un jour, se retrouveraient. Ce fut le plus court, mais le plus éloquent de tous ses sermons.

A treize heures, pendant le repas de la Communauté, sans un soupir, sans un râle, il s'éteignit doucement dans la paix de son Seigneur. Le bon ouvrier allait enfin se reposer dans les joies de l'éternelle vision.

* * *

Dans ses papiers, on retrouva cette prière, tracée d'une écriture plus que tremblée, probablement aux derniers jours de son existence terrestre. Elle se passe de commentaires.

Mon Jésus,

Emparez-vous de tout mon être ; purifiez-moi de toutes mes souillures ; dépouillez-moi de tous mes défauts et de toutes mes misères.

Transformez-moi totalement en vous ! Saturez-moi de votre esprit et de vos vertus ! Faites-moi regretter et réparer tout mon passé, vivre uniquement de votre propre vie.

Et veuillez réaliser pleinement sur moi tous vos desseins d'amour, de miséricorde et de sainteté.

Divin Rédempteur, daignez tout réparer par les mérites de votre sang rédempteur.

Ecce ! Fiat ! Magnificat !

* * *

Un instant, on avait pensé lui donner sa sépulture à l'église Saint-Jean-Bosco, à Paris, mais sa volonté dernière avait été formelle : il voulait reposer, en attendant le jour suprême, à côté de ses vieux amis et compagnons de lutte, qui l'avaient précédé au petit cimetière de Châtillon : les Père Noguier de Malijay, Chevet et Cosson.

Sa mort, en pleines vacances parisiennes, risquait d'amener peu d'amis à son enterrement. Ce fut le contraire.

A peine à Ménilmontant la triste nouvelle se fut répandue, qu'on se concertait et deux cars furent vite remplis. Près de cent de ses Anciens et leurs familles, des gosses du Patro, des protégés des Conférences s'inscrivirent pour le suprême accompagnement. Après la dernière absoute, les Anciens écartèrent le corbillard : c'étaient eux qui, en se relayant, devaient porter sur leurs épaules les restes de ce prêtre qui n'avait vécu que pour leur bonheur. Plus d'un, en gravissant la pente de Châtillon, accoté au grand cercueil dut lui murmurer : « Père, ce que je suis, moi et les miens, nous vous le devons. C'est votre dévouement inlassable qui nous a montré le vrai chemin. Soyez-en béni ! et maintenez-nous-y tous jusqu'à l'heure où on vous retrouvera, là-haut, chez le Père, près de la Vierge Auxiliatrice ! »

APPENDICES

PIÈCE I

L'ÉLOQUENCE DES CHIFFRES

Que le Père Dhuit ait déboursé, donc recueilli 75 millions pour sauver, en trois étapes de douleur, son Patronage, — le construire, le meubler, — en voici la preuve irréfutable, telle que la fournissent tous ses contrats d'achats, toutes ses factures de constructions ou d'aménagement. Il va de soi que cette somme respectable de millions est comptée au franc 1953 : trois dévaluations avaient passé sur lui.

1903. — Réinstallation <i>rue Boyer</i> , après la première expulsion. Travaux et aménagements : 25.000 francs, soit en 1953.....	2.000.000
1907. — Installation <i>rue des Pyrénées</i> , après l'expulsion de la <i>rue Boyer</i> : construction et aménagements, 35.000 francs, soit en 1953.....	3.000.000
1922. — Achat des immeubles de la <i>rue du Retrait</i> , 200.000 francs, soit en 1953.....	16.000.000
1927. — Constructions et aménagements des terrains des rues du <i>Retrait</i> et d' <i>Annam</i> : 2.500.000 francs, soit en 1953	40.000.000
1946. — Achat du terrain de la <i>rue d'Annam</i> : 2.500.000 f. soit en 1953.....	9.000.000
Location pendant dix-huit ans du terrain actuel, 16.000 f. par an : 288.000 francs, soit en 1953.....	5.000.000
	<hr/>
	75.000.000

Et dans ces chiffres nous n'avons pas fait entrer la location, pendant dix-neuf ans, du terrain de la *rue des Pyrénées*, appartenant aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de la *rue de Mévilmontant*, location qui était loin d'être bon marché.

PIÈCE II

UN DES MULTIPLES SONGES MERVEILLEUX DE DON BOSCO

En 1880, lors de l'exécution du fameux article VII, édicté par le ministre Ferry, en vertu duquel toutes les Congrégations enseignantes devaient être expulsées, Don Bosco fit savoir à ses fils de Marseille, Toulon et Nice, de n'avoir pas à bouger. Il en avait reçu du Ciel l'assurance, comme en témoigne le récit qui va suivre.

A Marseille, à l'Oratoire Saint-Léon, le Père Bologne, avisé que son tour allait sonner, et qu'après les Pères Jésuites il serait prochainement expulsé, avait télégraphié à son confrère du collège salésien d'Alassio, sur la Riviera italienne, de faire préparer une quarantaine de lits pour ses enfants et leurs maîtres. Celui-ci en avait immédiatement référé au Père Rua, vicaire général de Don Bosco, pour qu'il communiquât la nouvelle à celui-ci. Et même, assuré que ses jeunes hôtes toucheraient au but avant l'arrivée de son télégramme, il annonçait tout bonnement que les salésiens de Marseille venaient d'arriver à Alassio.

« Que dis-tu là ? dit Don Bosco stupéfait. C'est impossible. Ils ne doivent pas quitter Marseille : j'en ai donné l'ordre au Père Bologne.

— Pourtant le supérieur d'Alassio, voyez, les dit arrivés.

— Impossible !

— Excusez-moi, Don Bosco : mais le télégramme est formel.

— Je te répète qu'ils ne doivent pas être chassés. Donne-moi ce papier. »

Le saint le lut. Il devait y avoir équivoque, erreur.

« Je vais écrire au Père Bologne ; tu verras que c'est moi qui ai raison. »

Et, s'asseyant à son bureau, il écrivit à Marseille pour avoir des informations ; cacheta posément sa lettre et la fit porter à la poste.

Le secrétaire particulier de Don Bosco, le Père Lemoyne, fut témoin de cette froide assurance. Piqué de curiosité, il voulut savoir pourquoi son Père refusait tout crédit aux affirmations du Père Rua. La confiance que Don Bosco avait toujours témoignée à son secrétaire se manifesta une fois de plus : il ne lui cacha pas le motif de sa tranquillité, mais ce fut un peu plus tard, à *San Benigno*, le 1^{er} décembre, qu'il raconta à tous les membres de son Conseil le détail du songe mystérieux qui lui avait passé les ordres du Ciel.

« C'était aux environs de la Fête de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre, juste à l'époque où la chasse aux Jésuites commençait en France, et où nous avions à craindre le même sort pour nos trois maisons du Midi. Afin de leur éviter ce malheur je priai et fis prier avec ferveur, et voici qu'une nuit, la Très Sainte Vierge m'apparut exactement dans l'attitude qu'elle a au sommet de la coupole de sa Basilique à Turin. Elle était enveloppée d'un manteau d'une telle ampleur qu'il semblait former, autour d'elle, comme une tente immense abritant nos maisons de France. Et la Madone les regardait d'un œil souriant et paisible. A ce moment éclata un orage d'une violence incroyable, ou plutôt un tremblement de terre accompagné d'éclairs, de grêle, de tonnerre, remplissant d'effroi tous les cœurs. En même temps d'horribles monstres, aux multiples formes, débouchèrent de tous côtés. C'était clair que les uns comme les autres visaient nos pauvres maisons abritées sous le manteau de la Vierge. Mais le fracas des premiers et les hurlements des seconds tombaient à plat. Notre protectrice céleste gardait son air calme et souriant. De temps à autre cependant un mot tombait de ses lèvres, toujours, le même : *Ego diligentes me diligo*. J'aime ceux qui m'aiment. Et petit à petit la bourrasque tomba, les vilaines bêtes s'éloignèrent, et le calme renaquit.

« Je n'attachai pas une importance excessive à ce songe, mais dès septembre j'écrivis à nos maisons de France de n'avoir rien à craindre. De tous côtés on me demandait : « Mais comment se fait-il que, tandis que les cœurs de nos amis sont sens dessus-dessous, vous gardiez votre sérénité ? »

« Et je répondais toujours : Je sais de source sûre que la Sainte Vierge nous protégera.

« L'événement, j'en conviens, tint un peu du miracle, car songez à ceci : pendant que les grandes Congrégations, implantées depuis des siècles en France, voyaient fermer leurs saintes demeures, nous autres, arrivés d'hier, nous n'étions pas inquiétés. Quel encouragement à nous abandonner de plus en plus à la bonté maternelle de la Vierge Auxiliatrice ! »

Plus tard on sut que ce fut à un incident de rien du tout, que les Salésiens durent d'être épargnés. Les forces de police comptaient, dans la même journée, opérer chez les Pères Dominicains de la rue Monteaux et chez les Pères Salésiens de la rue Beaujour. Mais chez les Dominicains elles se heurtèrent à un barrage de barricades tellement bien organisé qu'elles ne l'enfoncèrent que vers dix heures du soir. Force leur fut donc de renvoyer au lendemain l'opération contre la rue Beaujour. Mais, providentiellement, dans la nuit, arriva à la Préfecture de Marseille un télégramme chiffré du Ministère de l'Intérieur ordonnant de suspendre toute nouvelle exécution. L'oratoire Saint-Léon était sauvé. Mais c'avait été moins cinq.

PIÈCE III

NOTES POUR L'ALLOCUTION

DU SERVICE DU BOUT DE L'AN DU PÈRE DHUIT (1)

Requiem æternam! — Jamais cette prière, souhait qui revient comme un leit motiv à tous les tournants de la messe des Morts, ne fut plus opportune pour ce magnifique routier de l'Apostolat que fut le Père Dhuit. A ceux qui, parfois, lui reprochaient ses nombreux et coûteux déplacements, il ne cessait de répondre : « C'est pour mes gosses. — Le chemin de fer me repose. — J'y récupère mes nuits. » Des retraites prêchées à des auditoires variés justifiaient ces voyages *extra muros*. Pour le reposer de son *Patro* il lui fallait le chemin de fer.

Il fut un *infaïgible fatigué*. Car sur ses épaules il accumulait inlassablement les charges, et parfois celles du voisin. « Mon cher Louis, il faudrait faire encore ceci et cela ! » Que refuser à celui qui commençait par donner l'exemple ? Sa journée était de 16 heures, j'en suis sûr.

Il faut avouer aussi qu'il fut propulsé souvent contre son gré par une impitoyable Providence, qui le forçait, comme Don Bosco, à se nicher et à déguerpir sans cesse. Rue *Boyer*, aux *Lilas*, rue *Boyer*, rue des *Pyrénées*, rue du *Retrait*.

Déguerpir et payer. Car l'argent a rongé cet homme. Dure néces-

(1) Ces paroles furent prononcées le dimanche 26 septembre, au Patronage Saint-Pierre, par l'abbé Louis LE ROUZIC, curé de *Saint-Nicolas-des-Champs*, à Paris, l'un des nombreux prêtres sortis de l'Œuvre.

sité que de quêter à toutes les portes, dans toutes les *Chroniques*, à toutes ses visites. Ah ! comme il l'a mérité ce *requiem æternam* !



Quelques aspects. — Son soin du particulier. *Vocat eas nominatim.* Sa prise de contact franchement populaire. — Il s'était fait, comme le voulait saint Paul, Grec avec les Grecs, c'est-à-dire ménilmontagnard avec les ménilmontagnards, au risque d'étonner parfois.

Nature explosive et trop sanguine, qui pouvait rendre épineuse la collaboration, mais faisait apprécier la sincérité de ses convictions. Il avait de ces colères qui comptaient. Jamais d'épanchements amollissants ; s'il marquait quelques préférences, c'était toujours justifié et de bon aloi.

Comme toute nature expansive, il redoutait les silencieux. Sur un de ses carnets ce jugement sommaire : « Insignifiant, ne parle pas ». Comme ceux de tous les hypersensibles ses jugements étaient quelquefois trop rapides ; mais s'il voyait qu'ils s'était trompé, il corrigeait loyalement sa manière de voir.

Conceptions d'apostolat. — Il visait surtout à l'élite, l'élite entraînée de la masse. Dans une réunion à Paris devant le cardinal Dubois, je l'ai vu défendre cette formule contre celle de son Curé, M. Touzard, pensant surtout à la masse. L'expérience lui a donné raison : il a formé des prêtres, des chefs de famille, des autorités sociales de qualité. Chez lui le surnaturel primait tout. Importance qu'il donnait aux Avis, aux petits mots du soir, à la visite du Saint Sacrement, à la lecture au dortoir, en colonie, écoutée en silence, au recueillement qui préparait chaque prière. Après chaque messe, une courte lecture, de préférence de Mgr de Ségur, sur la confession et la communion, les miracles eucharistiques, les fins dernières.

Centre de sa direction : *la messe*. La sienne, il la disait avec enthousiasme : chaque mot prononcé avec amour, intensément. Il la voulait dialoguée, dès 1905, chantante, vivante ; il l'expliquait, la commentait, l'accompagnait de réflexions *sui generis*, d'oraisons jaculatoires, à sa manière, toujours originale, jamais livresque. En colonie, il tenait à ce que le culte divin fut soigneusement préparé : répétition

de chants, de cérémonies, ornementation des autels. Les yeux et les oreilles devaient être servis.

Note dominante : formation de la volonté. Il l'exprimait déjà dans sa personne. Mimique de son masque ; manches souvent retroussées ; poing fermé ; canne agressive. Il exigeait toujours l'effort. En colonie, marches déconcertantes, longues, essoufflantes ; pas militaire, assez souvent coupé de refrains entraînants, martiaux. Sans pitié pour les traînards, en dépit des gémissements apitoyés de ses collaborateurs. Il fallait se vaincre. Malheur à qui n'avait pas d'estomac pour le lard gras du couvent, et la nauséabonde concoillote. Il fallait y passer. Son triomphe : toiser, peser ses colons, pour surprendre les progrès du thorax ou du poids.

Au confessionnal, il poursuivait surtout les tentations de l'impureté. Se montrait toujours paternel. A la colonie de Brachay, on voyait chaque jour agenouillés de nombreux colons. Cela faisait partie du régime.

Pour les vocations qui éclosaient au P. S.-P, il était d'une extrême délicatesse, poussant vers le sacerdoce, mais laissant à la Grâce le soin d'indiquer la route qui y conduirait.

De Don Bosco, il parlait beaucoup, surtout en colonie et aux petits mots du soir.

Très fier des vocations issues du Patro, il en parlait souvent à ses bienfaiteurs. Mais — seul reproche — il n'a pas su intéresser ces 22 prêtres à ses efforts. Que ne les a-t-il réunis une seule fois !

.....

A la nouvelle de sa mort, j'ai évoqué en esprit le tout petit cimetière de *La Folie* à six kilomètres de *Brachay*. On ne pouvait passer devant sans qu'il déclarât que c'était dans ce calme et cette solitude qu'il aimerait dormir son dernier sommeil, prendre son très long repos, si mérité. *Requiem æterman !*

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
CHAPITRE PREMIER. — Aube d'apostolat	11
CHAPITRE II. — Vendu à l'encan	23
CHAPITRE III. — Tout comme Don Bosco	35
CHAPITRE IV. — Terre promise	51
CHAPITRE V. — D'où vient l'argent ?	67
CHAPITRE VI. — L'homme d'avant-garde	81
CHAPITRE VII. — La belle moisson	95
CHAPITRE VIII. — Il y avait en lui du Don Camillo	107
CHAPITRE IX. — Les pas dans les pas d'un Saint	123
CHAPITRE X. — Comment s'y prenait-il ?	141
CHAPITRE XI. — Splendeur de couchant	155
APPENDICES	171

Imprimerie EMMANUEL VITTE
177, Avenue Félix-Faure, LYON
— 47.395 —
Dépôt légal imprimeur n° 658.
Dépôt légal éditeur n° 312.

Made in France

Imprimé en France